T. XXXVIII. N° 8. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUILLET 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Albert Besnard peintre-roi

QUELQUES snobs dans le monde, de nombreux illettrés parmi les hommes de lettres m'ont souvent fait comprendre que j'étais ridicule d'aimer encore la Comédie-Française. Tant pis ! Je n'en éprouve pas de honte. Je ressens un vif plaisir à m'en aller de chez moi pour descendre vers ce théâtre. Le trajet même m'enchante : les grilles légères du Luxembourg, les murs épais de l'Odéon, la vieille rue Mazarine pleine d'ombre, l'Institut qui l'écrase, qu'on tourne, et c'est la Seine, le ciel et l'eau. Simple rivière, mais le pont est long ; et le Carrousel l'est davantage. Le traverser, c'est une exploration ; on a tout le temps de faire un rêve. J'en fais un, toujours le même. Par la pensée je relis *la Cousine Bette*, qui habitait, ainsi que Mme Marneffe, la rue du Doyenné, sur l'emplacement de ces pavés interminables. En cinq minutes, j'ai parcouru le livre, et j'ai passé la place. Voici le Théâtre-Français.

Est-il beau? Est-il laid? Peu m'importe ! Je lui dois des heures ravissantes. C'est là, qu'adolescent exalté et timide, j'ai vu vivre ces génies dramatiques, dont des professeurs tristes ne m'avaient montré que les fluides fantômes. Il n'y

a pas que cela. J'ai eu horreur, jeune homme, de ce qui est la suprême distraction de tant de jeunes gens : la brasserie, avec ses amitiés qui s'imposent, pesantes, bruyantes, à la pipe et à la bière ; mais dès mon plus jeune âge, j'ai farouchement aimé la solitude dans la foule, et le spectacle où l'on est spectateur des spectateurs. Matinées du Théâtre-Français ! Couloirs et loges tout animés de jeunes filles... Quand j'arrive à présent pour voir une pièce classique, c'est une troupe de souvenirs, vagues et charmants, qui de ma mémoire s'envole. Le cortège du passé fait une ronde au présent. Je retrouve ma jeunesse, je l'emmène, et je n'entre jamais seul dans ce vestibule qui me plaît.

J'aime y entrer par un soir de juin, comme je viens de faire, après une douce journée, quand il fait clair encore, et qu'on goûte cette saison délicieuse et brève, où le ciel, chargé de beautés, ne se décide pas à accueillir la nuit chargée de sagesse. On voit, à la lumière diffuse du crépuscule, arriver des jeunes femmes dans des toilettes brillantes, faites pour l'éclat des lustres ; ce jour trop délicat les gêne ; elles entrent au théâtre d'un pied effarouché ; et il se mêle au plaisir qu'on éprouve à les suivre, un regret de laisser s'achever seule une des belles soirées de la vie.

Dans cette vieille Comédie, tout à mes yeux a de l'agrément. L'ouvreuse est là depuis un demi-siècle ; elle est polie et modeste. L'homme en habit qui me place est d'une fine courtoisie. J'aime ce rideau qui cache une scène si large, si vaste, la seule pour jouer Molière dans l'ampleur qu'il a prise. Je me trouve bien dans cette salle, d'un autre âge, mais parfaite : il faut que la tradition reste traditionnelle. Enfin j'aime — et cette fois c'est une vraie émotion — j'aime le plafond peint par Albert Besnard. Je l'aime au point de penser : « Je vais le revoir ! Quel bonheur ! » C'est un plaisir que j'attends, et quand je le tiens, je le savoure. Si je fais le compte des grandes joies artistiques de Paris, je ne manque jamais de me dire : « Il y a le plafond de Besnard ! » C'est une œuvre qui m'accompagne dans la vie. Elle illustre et colore des pensées qui me sont quotidiennes. Elle est le plafond de mes réflexions. Mais il arrive qu'à force d'y songer, je la déforme, et c'est une surprise alors, lorsque je la retrouve, telle qu'elle est, à sa place, présidant à la gloire des lettres. Que de chefs-d'œuvre furent joués sous sa lumière !

Avant que le rideau se lève, le nez en l'air, je m'émerveille, à la fois de la chance que ce grand artiste a eue, et du désir qu'il sut avoir d'en profiter. On reconstruisait le Théâtre-Français. Il y avait un plafond à peindre. Ce n'est pas l'État qui eut l'idée de dire à Besnard : « Apportez-nous donc votre génie ! » Un État démocratique n'a que des idées électorales. On devait chercher un peintre dans les clientèles de ministres. Mais Mme Besnard eut l'intuition du chef-d'œuvre qu'Albert Besnard peindrait. C'est sa voix qui éveilla, dans le cœur de l'artiste, l'envie première d'une esquisse. C'est dans le large regard de ses yeux qu'il devina la première image. Enfin, il offrit sa palette, son âme et sa main.

Ce n'était pas surprenant. Il avait toujours eu le goût des grands sujets pour de grands objets. Il ne semble pas qu'il aurait peint *le Bock* de Manet. Cette inutilité n'aurait pas eu d'attrait pour lui. Mais il avait peint de grandes fresques pour des universités, des hôtels de ville, des palais nationaux, se moquant de la raillerie des faux indépendants, qui ne veulent pas voir que le cadre ordinaire d'une société établie est un soutien magnifique à la vraie liberté des arts. L'imagination ne part pas d'un pied heureux sur de fausses hardiesses, tandis qu'elle s'élance, les ailes affranchies, d'une terre sans accidents. Le « premier théâtre de Paris », quelle sollicitation pour l'idée et l'image ! Trouver dans le monde sensible, résumé par un cœur humain, des formes et des couleurs capables d'accompagner les chefs-d'œuvre de la poésie. Albert Besnard a dû en devenir grave, de joie.

Mais ce n'est pas dans la gravité qu'on invente. Il y faut la chaleur du plaisir, et qui dut naître en lui à la pensée qu'enfin — c'est si rare dans la vie d'un peintre ! — il allait faire une œuvre qui serait regardée souvent. Un livre part, il va partout, en constituant à l'écrivain un chœur d'amis ou d'adversaires qui répondent, qui agissent. Mais le tableau échappe, disparaît. L'artiste peut songer avec mélancolie : « Pour quels yeux l'ai-je créé? Les miens? Je l'ai perdu ! » Chez un particulier, l'habitude fait qu'on ne le voit plus. Dans l'ombre d'une église il s'éteint. Dans le froid d'un musée il meurt. Tandis que dans un théâtre, il y aura tous les soirs, de la lumière, des spectateurs. Tous les soirs, l'œuvre, si elle est belle, aura chance d'enrichir quelque esprit.

Belle, il faut qu'elle le soit ! La volonté et la confiance

vinrent chez Besnard tout de suite fortifier un plaisir qui aurait pu, sans cet appui, ne susciter que de la fantaisie. Or, il n'eut qu'un dessein, faire de la grande peinture.

Je l'ai entendu me confier, à ce propos, comme il avait aimé s'évader du portrait, après avoir connu plus que personne la griserie que donne une âme humaine à déchiffrer sur un visage. Il avait été si naïvement enchanté, puis si candidement déçu de la plupart de ses modèles.

— Quelle chose étrange ! me disait-il. On voit venir une femme, belle... comme on se figure que devrait être une reine ! Elle veut son portrait. Elle a un teint de lait, des yeux de ciel. On se dit : « La vie doit être exaltante auprès d'une pareille femme ! » Bientôt arrive le mari, puis la famille. Et ils sont infiniment calmes... Alors, on ne comprend plus. Le portrait du moins pourrait leur révéler ce qu'ils ne voyaient pas. Du tout. Leur calme les empêche de saisir le portrait. La femme d'ailleurs fait la moue et refuse de se reconnaître dans cette image peinte avec ravissement. C'est la fin du plaisir... Le peintre, devant cette moue, ne retrouve plus son modèle. Il n'y a qu'à retourner la toile ; surtout ne pas la crever : on les crèverait toutes ; je ne connais guère d'exemple de contentement devant un portrait. Les hommes là-dessus ne sont pas plus courageux que les femmes. J'ai peint Foch, le cardinal Mercier. Ils ont tous dit en s'efforçant de sourire « : Que c'est drôle !... C'est moi, ça? » Évidemment c'était plutôt « nous » : j'étais avec eux ; j'avais travaillé, crime impardonnable, en toute indépendance. On ne peut faire un portrait qui plaît, qu'à l'âge où l'on n'a pas encore osé être libre.

Au moment où Besnard commence l'esquisse du Théâtre-Français, il a la cinquantaine, et il va jusqu'au bout de sa pensée. Il a envie de se jeter dans un immense labeur, de peindre, de peindre abondamment, des choses variées de l'univers visible. C'est ce qu'ont fait les grands maîtres, le Titien, le Tintoret, Rubens. Des ciels, des monts, des hommes, des bêtes, de l'architecture et des étoffes, ils mettaient tout cela sur leurs toiles, abordant tout avec l'allégresse qu'ils tiraient de leur prodigieuse habileté. Une journée suffisait au Tintoret pour brosser la plus vaste toile, et le mot brosser indique les gestes de son génie. Besnard est de la lignée de ces peintres amoureux de peinture. C'est en peignant qu'il connut les plus vives voluptés.

D'autres hommes, rencontrant une femme, songent aussitôt à l'entretenir d'amour ; lui veut la peindre. Une jolie main nous donne à tous le désir d'y mettre un baiser ; mais lui, la peint. Et sa joie n'est souveraine que s'il peut peindre autour un paysage, le frémissement d'un arbre ou bien le reflet d'une eau, avec le ciel au-dessus pour y rouler des nuages de la forme de ses sentiments.

On comprend, puisqu'il ébaucha son œuvre avec ce désir qu'elle fût riche, que le premier dessin en effraya le ministre, qui dans ce temps-là hantait le ministère des Beaux-Arts. Un artiste est un homme qui s'impose. Un ministre est un homme qui louvoie. Le premier hardiment se découvre. Le second prudemment fonctionne. Il ne peut pas se demander devant l'esquisse de Besnard : « Suis-je ému? » Il se dit : « Pourvu que je n'aie pas d'ennuis ! » Or, ce qui en donnerait le moins, c'est une œuvre ennuyeuse. Quand le public bâille, il ne réagit plus, et voilà le gouvernement dans la paix. Tandis que l'œuvre vivante offusque les faibles et les hypocrites. Le ministre laissa l'esquisse sur son bureau sans risquer de décision. De temps en temps il poussait le courage jusqu'à la regarder ; il y voyait alors des choses et des figures d'un air si vif et si actuel, qu'il en redoutait l'effet pour un théâtre de répertoire. Il refermait le carton. Et il ne semblait pas que la situation pût changer. On avait peint au Théâtre-Français un plafond provisoire. Il eût fallu quelqu'un pour impressionner ce fonctionnaire. Qui donc en république peut être impressionnant? Un roi? Eh bien, le roi est venu ! Besnard a une ligne de chance. Je n'ai pas regardé sa main, mais je vois d'ici comme elle est traversée. Son œuvre, tout le long de sa vie, s'est déployée magistralement, sans que les jaloux y puissent rien. Et c'est ce qui fait qu'un roi est entré chez le ministre. Il s'appelait Carlos, roi de Portugal. Il vit l'esquisse. Il dit sur un ton péremptoire : « Pas de doute ! C'est celle-là qu'il faut prendre ! » Le ministre crut, un instant, qu'il était devant son maître. Un instant suffit pour une grande décision ; et Besnard put se mettre à la besogne. En art il ne faut jamais de petites gens pour résoudre.

J'en étais là, l'autre soir, de mes souvenirs et réflexions, lorsque trois coups frappés sur le théâtre me ramenèrent au présent. C'était l'annonce du spectacle. L'orchestre s'était rempli. J'eus encore un coup d'œil pour le plafond,

mais la salle fut plongée dans l'ombre. La rampe s'éclaira, les voix s'apaisèrent, et le rideau se leva dans le silence.

Je savais qu'on devait jouer un acte d'un auteur vivant, et *George Dandin*. Le décor qui apparut était si fastidieux que je compris d'emblée qu'il ne pouvait convenir à une grande comédie de l'époque fastueuse de Louis XIV. C'était donc qu'il était moderne. Tant pis ! Le dialogue allait peut-être l'animer. Je ne peux dire avec quelle bonne volonté je tournai mes yeux et mon cœur vers cette pièce commençante.

*
* *

Elle mit une interminable demi-heure à finir. Dans ce théâtre que j'aime, sous ce plafond que j'admire, j'ai souffert, durant cette demi-heure, mille morts. Souffert dans mon esprit, où je ne conçois même plus qu'on puisse concevoir de tels sujets. Lorsque la vie est riche de beautés et d'horreurs, l'appauvrir à ce point, la réduire à ce néant ! Étudier des vies où rien ne vit, mettre en lumière d'obscures pensées, des gestes serrés, des êtres mesquins. Et que j'ai souffert dans mon cœur, qui n'a qu'un si petit temps à battre, et qui ne veut plus, qui se refuse à s'émouvoir de ces choses rabougries ! Je crois, je suis sûr, que dans des fonds de provinces mortes, il y a des pimbêches, derrière des persiennes, pour discuter tout le long du jour des intérêts minuscules. Mais je trouve illogique et indigne que le rideau du premier théâtre français se lève sur des spectacles aussi néfastes. Que prétend cet auteur avec sa pièce hargneuse? D'où lui vient ce plaisir à découvrir et détailler du médiocre sans drôlerie? Tout cela — je parierais cinq sous... pas plus : si mon pari n'est pas chétif, il ne l'intéressera pas, — tout cela vient de ce qu'il a subi ce qu'il raconte. Et il en veut au sort, au lieu de le dominer. Son horrible petite pièce n'est ni un drame ni une comédie : c'est une rancune en un acte. Ah ! je veux sortir ! Qu'on me laisse passer ! Et ne me demandez ni le nom de cet indigent, ni le titre de sa misère. C'est assez que j'emporte l'image de ces trois femmes, habillées de robes hideuses, en train de distiller, au-dessus d'un sac de lentilles, qu'elles visitent de leurs mains avares, le fiel de leurs histoires.

Heureusement, dans le couloir, je m'apaisai... L'été, il n'y a plus de tapis ; l'air circule mieux. Dans le foyer — ô

délices ! — je m'aperçus qu'il faisait jour encore. Par une fine soirée de juin je ne saurais dire comme j'aime cette place du Théâtre-Français, avec son bon air simple, la verdure de ses arbres, et ses deux pacifiques fontaines. Cette vue me rafraîchit. Et tout à coup, tout seul, j'éclatai de rire. On venait de jouer cette pauvreté-là sous le plafond de Besnard !

Alors je me mis à songer, avec pitié cette fois, à ce que pouvait être dans la vie le malheureux capable de commettre cette page de littérature dramatique. En boule comme un hérisson, ou étriqué comme un insecte? Tandis que Besnard, ah ! Dieu ! il est à l'image de son œuvre !

Il y a plus de vingt ans que je le connais. Je l'ai d'abord vu, revu, contemplé de près et de loin, lorsque j'étais jeune homme et que je passais des vacances à Talloires, sur le lac d'Annecy. Il ne me connaissait pas, je n'enlevais pas mon chapeau, mais en moi-même je le saluais et l'admirais pour sa majesté naturelle. D'ailleurs, je ne disais pas Besnard. Je disais « le Roi ». « J'ai vu le Roi ; le Roi est en bateau ; le Roi est rentré peindre. » Et je ne me trompais guère. Toute sa vie, il a été royal avec aisance, olympien avec naturel. Il n'est pas pompeux, il est digne ; il n'est pas solennel, il est souverain. De même qu'il n'est pas gros, mais il est important, et dans son importance il a la simplicité et la gentillesse du vraie génie, qui sait bien que les grands dons ne sont qu'une chance de la destinée. Enfin c'est le vrai prince : il s'impose et on en est heureux ; on a envie d'être son sujet ; qui songerait auprès de lui à faire de l'anarchie?

Cette noblesse de nature, il ne l'a jamais déparée par aucun goût vulgaire. D'abord dans le vêtement. Tout enfant il n'avait pas de plaisir plus vif qu'à se déguiser. Il se mettait un turban, s'allongeait sur un divan, rêvait d'être un Persan. Chaque fois qu'avec sa mère, il était question de ce qu'il ferait plus tard, comme elle disait qu'elle aimerait avoir un fils consul, il souriait, et songeait qu'un consul, depuis Bonaparte, ce devait être un homme mince et bien pris dans un habit finement découpé, avec des bottes d'une peau exquise. Il ne devint pas consul ; le démon de l'art l'emportait ; adieu les bottes ! Mais il sut toujours s'habiller comme personne ne s'habille. Je n'expliquerai pas le mystère de cet habillement. Un jour que Mme Besnard me disait : « Mais c'est simple... » Il l'interrompit avec cette malice tranquille qui met un rayonnement sur le

moindre de ses mots : « Voyons, dit-il, puisqu'il est enivré, ne le dégrise pas !... »

Il porte des habits qui rappellent la mode d'à présent, mais qu'on ne peut appeler vestons ni pantalons. Du fait qu'il les porte, il en change la forme, donc le nom, il leur donne un style dans l'ampleur et l'aisance, et il les fait tailler dans des étoffes d'un goût plus noble et aussi plus piquant que n'est la vie ordinaire. Ce n'est pas moi qui saurai dire où il les trouve. Un jour il m'affirma : « Celle-ci, je l'ai achetée à une paysanne sur le marché d'Annecy !... — Seulement, reprit Mme Besnard, il y a dix ans, et elle a pris de la patine ! »

Jamais vous ne le pourrez surprendre en débraillé. Il ne connaît pas le manque de tenue. Le vêtement le plus modeste, du fait qu'il se pose sur lui, prend un air d'exquise perfection. Frantz-Jourdain aime à dire : « N'est-ce pas qu'il a l'air du fils de Junon? »

Junon, déesse à Rome ! Rome et l'Italie ont fortifié ce goût qu'il a toujours eu d'une élégance somptueuse. Les Italiens aiment les attitudes, les arrangements, et Besnard préfère ce qu'ils ont parfois d'un peu passionné, de presque théâtral, au réalisme morne de tant de jeunes peintres. Il n'est d'ailleurs jamais violent à l'égard de cette étrange jeunesse. Il reste triste, comme ils sont tristes eux-mêmes devant la vie ; il ne comprend pas. Il aime ingénument la beauté. Il va vers elle d'instinct. Il a toujours eu horreur de Montmartre, de la noce, du café, où on ne fait que de grossières observations. Et toute sa vie, il a préféré avec ardeur les femmes belles, pensant que celles-là seules étaient du domaine de la peinture. « Pourquoi, dit-il, pourquoi tant de peintres représentent-ils des personnes sales et avilies? » Ah ! le beau ! Le chercher, le saisir en pleine liberté, et d'un cœur hardi, d'un pinceau généreux, s'offrir le divertissement de le glorifier, en échappant à l'infirmité humaine !

En évoquant ainsi Besnard, par le mouvement naturel d'une pensée où je le revoyais s'élançant dans son œuvre, amoureux de la grandeur et de la grâce, et préférant toujours quelque jeune femme radieuse à une vieille sépulcrale, ou le plus modeste perroquet des Indes à la plus vive des poules françaises, je me surpris marchant dans le foyer du théâtre parmi d'autres spectateurs. Et passant brusquement de ce que je voyais dans ma pensée à ce que mes

yeux regardaient, je m'aperçus que le public, ce soir-là, comme il est fréquent en été, était un peu commun. C'est l'époque où l'Administration de la Comédie donne aux petits employés des places pour faire venir les leurs. Et certes, je ne faisais pas d'ironie mal placée, mais je m'affirmai, croisant une femme médiocre, puis une seconde, puis dix et vingt, que l'art ne peut consister à les prendre toutes, comme l'hôpital les prendrait. Il faut recréer dans la création. Or pour créer il faut aimer, et glisser de son âme dans la réalité des choses.

— C'est bien ce qui fait, me disais-je en m'approchant d'une fenêtre, et regardant le ciel si beau des dernières lueurs du jour, — c'est bien ce qui rend éblouissante l'œuvre de Besnard ! Le talent, oui... mais il y a surtout de l'amour, — l'amour de peindre, et l'amour de ce qu'on peint.

Ah ! je devine, je sais qu'il était plus que jamais fort de ses préférences, quand il conçut le plafond de la Comédie-Française. D'ailleurs, ce fut sans effort. L'amour victorieux n'est pas laborieux. Il semble qu'en une claire matinée, il eût tout vu, inventé, disposé. Et, je ne connais pas de conception plus heureuse.

Il a dû placer sa pensée lucide, ainsi que faisait Barrès, devant l'objet de sa tâche, et se dire comme l'écrivain disait : « De quoi s'agit-il? » Il paraît que Foch avait la même formule. Il n'y a pas tant de manières d'être raisonnable, et il faut commencer par l'être : c'est le premier degré du génie.

De quoi s'agit-il? Du Théâtre-Français, le premier de Paris. Qu'est-ce qu'on y représente? Des drames humains. Quel est le plus vieux de tous? Celui du fruit défendu, offert par le démon à la femme, qui va tenter l'homme. Histoire renouvelée depuis, tant de milliards de fois ! C'est elle qui s'impose ; c'est elle qu'il faut peindre ; ce doit être la figure centrale.

Mais il y a deux manières de la voir, pathétique et comique... A moins qu'on ne pense qu'elle fut les deux, et qu'on n'en épuise la réalité qu'en lui donnant ce caractère double. C'est ce que décide Besnard, et à droite et à gauche du groupe, il place la Comédie et la Tragédie, qui ensemble regarderont. Comme c'est simple, et comme, de ce seul fait, le symbole s'enrichit d'une idée théâtrale, celle qu'il fallait. En revanche, ce n'est pas l'éclairage artificiel du lustre qui

convient. A cette première scène de la vie humaine, il faut apporter ou faire semblant de donner la lumière qui éclaire la vie : celle du soleil. « Le peindrai-je donc?» se dit Besnard. Et son imagination, qui aime le faste, répond : « Oui ! » Il n'y a rien de plus fastueux que le soleil. Comment le peindra-t-il? Sur son char, avec ses chevaux, parmi ses feux. Mais il n'y a pas de soleil pour l'esprit de l'homme, sans qu'il imagine le cours d'une journée, et le cortège des heures. Vingt-quatre figures, qui grâce à Dieu, sont féminines, et qu'il faut peindre aussi, ou esquisser, car beaucoup sont confuses dans le tourbillon du temps. Ainsi l'œuvre se compose, l'œuvre se développe. Et comme il n'y a pas de soleil sans ciel ni nuées, Besnard peindra la magie du firmament au-dessus de la dramatique réalité terrestre.

Cependant, son amour de la poésie n'est pas satisfait. Des nuages seuls ne le contentent pas : il s'agit de les rendre humains. De plus, son goût de composer l'incite à une idée, qui, enrichissant le ciel, rejoigne l'image première, et ferme harmonieusement le cercle de sa conception. Il est dans une minute trop douée pour ne pas trouver : il trouve. De ces nuées dorées et bleutées qui seront couchées dans le ciel, à l'opposé du soleil dressé et flamboyant, il fera surgir, ou plutôt s'envoler, sans qu'il soit besoin d'ailes, par le seul fait de leur inspiration, les neuf Muses, qui seront légères et charmantes, comme les formes d'où elles s'échapperont, et on les verra, en troupe poétique, glisser, tendant des palmes à quatre grands génies dramatiques de la France : Corneille, Racine, Molière, Hugo, lesquels seront assis un peu comme Jupiter, à la fois réels et fantomatiques, dans la pâle lumière éblouissante de leur gloire.

C'est fait : l'ensemble est établi ; tout se tient et se soutient, s'oppose et se complète. Il ne reste, pour que cette décoration magistrale reflète l'essentiel du monde sensible, qu'à peindre auprès des deux grands types du monde humain, un arbre et un animal. L'arbre sera d'une tragique et sublime verdure. C'est à lui que s'enroulera le serpent tentateur, qui parlera à voix basse à l'oreille de la femme. L'animal, il faut que ce soit le roi des animaux. Un lion sera donc couché, et il dormira, inconscient du drame qui se déroule au-dessus de lui.

Maintenant il n'y a plus qu'à distribuer la lumière. Le soleil la donnera dans sa brutale simplicité, mais de ce fait il n'y a

que lui, pour ainsi dire, qui s'en trouvera simplement éclairé. Les chevaux déjà, selon leur nature, leurs formes, leur élan, reflèteront tant de teintes variées ! Ce seront pourtant ces chevaux du feu qui, de loin, illumineront les nuages. Ceux-ci, par leur douceur, préserveront les Muses, mais ils ne pourront défendre les quatre grands hommes, qui demeureront aveuglants. Sur le groupe humain, sur la Comédie et la Tragédie, on ne saurait répandre une lueur trop simple. Là le soleil se heurte au drame, qui rayonne de lui-même, et qui tantôt accepte la clarté, tantôt la repousse et la décompose. L'esquisse, cette fois, est achevée.

Dès que Mme Besnard l'eut considérée, elle eut un mot qui ravit : « Ah ! dit-elle, c'est de la chance d'avoir trouvé cela ! »

Il ne semble pas, en effet, qu'on puisse trouver rien de plus heureux pour le Théâtre-Français. L'œuvre donne une haute satisfaction tranquille. On se dit : « C'est le sujet, le seul... Il ne peut y en avoir d'autre ! » Vraie marque du génie de provoquer une évidence, de s'imposer, d'exclure le reste. Mais pour Besnard la chance fut double, car il tenait l'occasion d'épanouir toutes ses qualités.

Besnard a été, sans cesse, de l'observation à l'imagination, magnifiant l'une par l'autre. La première l'attache, mais elle ne lui suffit pas. Il est d'abord comme Ingres, un homme heureux devant son modèle. Il paraît qu'Ingres poussait des cris d'admiration : « Ah ! ce cou ! Ce cou charmant ! Qu'il est bien attaché !... » Une jeune fille, qui posait chez lui, l'avait raconté avec confusion, et elle disait : « Il me reconduit jusqu'à la porte, m'appelle « belle « enfant » et me baise la main. » Besnard, dans l'admiration, connaît de pareils plaisirs. Il ne commence pas par copier, il contemple. On en serait sûr au silence étonnant, si profond, dans lequel il regarde et il travaille ; puis soudain, il dira avec dévotion devant un visage de femme : « Ah ! la jeunesse !... Rien ne vaut cette belle réalité ! » Il demandera à son modèle où elle est née, pour rêver à la lumière sous laquelle a fleuri sa beauté ; et y rêvant, voici qu'il la peindra dans des couleurs qui seront plus enchanteresses que la vraie. D'une petite Polonaise il me confiait récemment : « Je n'ai vu qu'à elle ce ton de violette de Parme. » C'est la minute émouvante où apparaît l'imagination, où elle arrive tel un cadeau, fait par l'esprit à la réalité. « Poésie !... Rien ne vaut la poésie ! » se dit Besnard, et il abandonne tout

doucement son modèle... Mais à force de féerie et d'inventions du cœur, l'esprit a soif de revenir à une étude précise. Et voici qu'il s'agit de se refaire attentif, diligent, d'étudier une main, une épaule, la divine et simple lumière sur un sein.

La vie de Besnard a été faite de ce va-et-vient passionné. Si son plafond s'annonça comme une œuvre complète et bien à lui, c'est que dès l'esquisse, il tint l'espérance de ce double travail. A l'homme et à la femme formant le principal groupe il fallait une imposante vérité. Dans une première vision il se représenta l'homme tenant la femme sur ses genoux, et il riait, tandis que le serpent, derrière, tendait la pomme. Puis il pensa qu'ils s'imposeraient mieux, en étant tous deux debout. Et il se dit enfin : « Je verrai... sur des modèles. » Mais pour le reste, ciel, Muses, chevaux, trois poétiques sujets, pouvait-il ne pas faire appel à l'imagination la plus ardente, c'est-à-dire aux plus chères images de sa mémoire ? Or, chez Besnard, elle est riche et précise. Est-ce qu'il ne se rappelle pas, à quatre ans, avoir vu l'Impératrice Eugénie sortir de Notre-Dame, et la lumière jouer sur sa nuque, sous la résille de son chignon, quand elle baissait la tête pour saluer? L'année d'après, il faisait des pâtés aux Tuileries. Un cavalier passa : « Regarde vite ! » souffla sa mère. C'était l'Empereur. Et il se souvient, soixante-quinze ans plus tard, du mouvement de cadence de son cheval, et du gland d'or sautant sur la coiffure. L'esprit n'a rien laissé perdre de ce que les yeux ont vu de charmant ou de noble. Et il n'eut qu'à choisir pour illustrer ce plafond qui devait être une *fête*.

Pourquoi, juste au moment où je me disais ce mot-là, la sonnette de l'entr'acte a-t-elle vibré de nouveau? Elle avait l'air si vive, et de me dire : « Bien !... Très bien pour cette expression juste ! Reviens voir dans la salle comme ce que tu dis est vrai ! » Je levai la tête en y rentrant. Geste que je pourrai faire encore cent fois au cours de ma vie : j'aurai toujours un plaisir aussi jeune ; or, c'était *George Dandin* qui s'annonçait par les coups du régisseur derrière le rideau, et aussitôt, je pensai à l'autre fête, celle que Louis XIV donna dans les jardins de Versailles, le soir du 18 juillet 1668. C'est cette nuit-là que Molière joua pour la première fois sa comédie. On célébrait le bonheur de la paix d'Aix-la-Chapelle. Un feu d'artifice triomphant venait d'embraser les bassins et de changer les jets d'eaux

en jets de flammes. La Cour, avec des yeux éblouis, vint vers l'auteur comique. Eh bien ! retrouvant ma place, je ne pouvais me tenir de rapprocher cette féerie du passé de la splendeur présente. C'était le miraculeux soleil de Besnard, qui maintenant allait dominer cette admirable histoire de mari confondu. Continuité saisissante ! Les lumières de la salle s'éteignirent. Dans l'ombre le plafond continua d'être resplendissant. Et le rideau de se lever.

*
* *

Durant un quart d'heure j'appartins corps et âme à Molière, comme chaque fois que Molière le veut. On ne résiste pas à cet homme ; il vous emporte ; il serait impossible d'avoir d'autres pensées que les siennes. De quel pas il s'avance ! Quel retentissement ! Et comme le rire part, et se répète au rythme de sa période !

Ce n'est que sur le dernier mot du premier acte, que je repris conscience de moi-même, et que je me mis à juger le pauvre Dandin que je venais de voir berné par sa femme, assistée de sa servante et de ses parents. Quelle puissance a cette scène, où il demande pardon au galant d'Angélique de l'avoir... soupçonné ! Elle marche, marche dans un mouvement qui ne permet plus d'en sentir l'amertume. On se dit seulement : « Le niais ! Le benêt ! Le jobard ! » De contentement on relève la tête... Il est là-haut dans le plafond ! C'est lui l'homme que Besnard a peint. Exactement lui ! Avec la même grimace. Et c'est donc le même drame comique. Peu importe que dans la peinture les personnages soient nus : la pensée n'en est pas déroutée. On croit, en les voyant, entendre la suite du dialogue. Quelle collaboration ! Quel entr'acte !

Il est inoubliable cet homme, tel que l'a fait le grand peintre. Si fort d'aspect, si faible avec son rire de dupe. C'est son destin qui se joue, et il en est inconscient, presque autant que le lion, qui dort parce que la destinée de la bête est une fois pour toutes acquise, et ne peut plus subir aucune transformation. Le lion est dans l'ombre, l'ombre réelle et l'ombre du sommeil, et la tête renversée, les pattes pliées sous soi, il est énorme et doux. L'homme est puissant aussi, et il n'est pas moins doux, lâchement abandonné au voluptueux plaisir de céder à la femme. Près de lui, le chien qui

aime l'homme, un grand lévrier, aboie, sans doute pour l'avertir. L'homme ne l'entend pas : il a le bras de la femme autour de son cou. Elle le prend par devant avec une caresse du creux du bras pour le menton. Elle est à la fois câline et désinvolte, si sûre d'elle-même. Elle a raison. Sa grâce ne touche pas que celui qu'elle a conquis. Qui résisterait à ce geste, que Besnard inventa pour elle? Et elle trompe l'homme à la minute où elle l'enchante, comme l'Angélique de *George Dandin*, car pendant qu'elle lui fait éprouver le charme de son enlacement, elle va de sa main au devant de la pomme offerte par le démon. Le démon est mi-homme, mi-serpent, et de la tragique couleur de l'arbre, arbre de la Science, d'où il se dégage, tordu et renversé comme si l'Esprit du Mal le convulsait. La pomme a une teinte de fruit acide, et la femme, qui de ses doigts la touche, a soin, en l'atteignant, de nous faire voir sa main dans un adorable mouvement du poignet. Ce groupe est une image des scènes qu'on vient de nous jouer. Le démon seul n'était pas là, encore que sous les traits falots du Clitandre galant, c'était lui qui s'annonçait. Molière nous explique l'aventure avec des mots qui dans nos cœurs continuent de résonner. Besnard nous la résume par des couleurs inoubliables pour nos yeux. Je peux fermer les miens ; je vois avec la même force le ton limon de la terre, ce ton fortement brun du corps de l'homme ; chair vigoureuse et obsédée près des formes féminines, que colore un reflet de l'arbre, d'un verdâtre terrible, car c'est l'arbre du démon. Mais le ventre reçoit un feu ardent. Objet tendre entre tous ! On ne sait d'où il le reçoit. Mystère comme la femme même. Est-ce du puissant soleil? Est-ce du regard de l'homme, qui oublie dans cette vue le pathétique du drame? Il n'y a que le démon pour savoir : la femme aussi est inconsciente. Elle ne connaît qu'une chose, qu'elle est belle, et c'est en se jouant qu'elle consomme la perte de l'humanité. Molière a, plus que personne, souffert de cette inconscience-là. Il l'avait installée à son foyer ; il en est mort ; mais avant, son génie en a vécu, comme nous voyons dans *George Dandin*...

La sonnette annonce que la comédie va reprendre. Après que la magnifique peinture vient d'illustrer pour moi la pièce, le dialogue va m'animer cette grande scène peinte. Et je le répète, sans discordance. C'est que Besnard a

atteint l'équilibre de Molière. Je l'ai souvent entendu qui louait la haute tranquillité de Puvis et cette lumière égale qu'il sut répandre sur les épaules de ses personnages. Lui-même a toujours cherché et voulu l'équilibre. Jamais dans son travail il n'a rien laissé au hasard. Et il n'a pas connu les grandes fougues romantiques si dangereuses. Il avait des fringales de peinture ; il les rassasiait avec sérénité, ayant une palette simple, pas encombrée, où l'on voyait seulement des tons froids et des tons chauds. Un homme excessif me disait dans un rire de dédain : « Est-ce qu'il fut jamais bouleversé? » Ce n'est pas indispensable à une heureuse passion. Il aime l'ordre, il aurait eu horreur de composer confusément. D'ailleurs, quelle contradiction !

De même, il ne savait pas endurer le bruit. Jamais on ne l'entend chanter, pendant son premier travail. Quand il est sûr de lui, alors il fredonne une marche triomphale. « Mais la recherche, dit-il, m'a toujours rendu silencieux comme un poisson ! » Peindre c'est agir, et non s'agiter. Il agissait en peignant dans un silence égal à celui de la contemplation. Il peignit ainsi que règnent les Dieux. Il est certain que, quand il traça — et avec quelle sûreté — cette large et libre figure de l'homme et de la femme, il s'éleva jusqu'à la solitude où se conçoivent les grandes œuvres : il n'y a que dans cet état de grâce que l'artiste entend son cœur, peut prendre conscience de soi, et décide de la position où il prétend se tenir.

Celle de Molière est la plus haute ; Molière a volontairement triomphé de sa détresse par le rire. Il a senti que le rire seul était l'acte de courage qui libérait ; de toutes ses peines il a fait des drôleries ; il était un mari confondu : il a écrit *George Dandin*. Besnard montra maintes fois son penchant pour des méditations mélancoliques. Avec le trait de l'eau-forte ce qu'il a gravé surtout c'est la Mort, qui lui donne assez de tristesse pour qu'il ne l'appelle même pas de son nom. Il dit : *Elle*, en la représentant. Besnard dans un corps majestueux cache une âme susceptible. Toute brutalité le laisse rêveur. Elevé par une mère veuve, passé de l'adolescence à la virilité près de cette femme dont le tendre despotisme exerçait sa sensibilité aux songeries délicates, il a presque gardé une finesse féminine pour souffrir, et toute sa vie il a eu soif, lui aussi, de se sauver par la gaieté, celle de la couleur. Dans son plafond, comme Molière sur la scène,

il a prouvé qu'on pouvait vaincre l'amertume, en rendant un allègre hommage à l'étonnante Création. Besnard a peint la Tragédie et la Comédie observant le couple humain. La Tragédie ramassée dans les plis de son rouge manteau, de la couleur de ses tourments, sort d'une verdure noire ; et elle est effrayante ; mais elle tourne le dos ; nous ne voyons pas ses traits ; ce n'est pas elle qui s'impose. Au lieu que la Comédie nous regarde ; elle est familière ; dans sa bonne humeur, à deux mains, elle se tient le genou ; et elle est hilare. C'est elle qui l'emporte. J'en arrive à cette certitude, au moment où le rideau se relève.

*
* *

La dupe, le niais, le benêt reparaît en costume Louis XIV. Il proteste et morigène au lieu d'être fort, et le sexe faible, qui l'emporte toujours, lui fait cette déclaration décisive : « *Mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari!* » Quelle puissance a ce *dans* ! Ce *dans* nous étourdit. Il nous montre tout le creux, ce *dans*, qu'il y a dans la sottise de l'homme. Mais il se dégage de ce *dans* une puissance de plaisanterie, qui marque la vitalité de Molière. A la minute où il aurait le droit d'être le plus enfoncé dans sa misère, où il serait légitime que de son cœur gonflé s'échappât un soupir, alors il donne la main à la poésie, et, sensible aux charmes qu'elle dispense, il répand, aidé d'elle, sur son histoire farouche, tous les agréments qu'elle lui suggère. Son valet est la bêtise même, mais cette bêtise s'allège, grâce à je ne sais quel tour plaisant. Son *George Dandin* prend de la grandeur en étant joué, tant le jeu est remuant, divers, autour de son étonnante immobilité. Quel est l'homme qui nierait à Angélique de la séduction dans la méchanceté? Enfin, que ce groupe des beaux-parents garde de drôlerie dans la sottise ! Du seul fait qu'ils reparaissent ensemble, guindés et solennels, avant qu'ils disent un mot, nous rions déjà. Molière en tout, partout, reste l'homme le plus libre ; il n'y a pas de sujet, même tout chargé de ses souvenirs personnels, qu'il n'ait relevé des grâces de son esprit.

Or, j'étais bien touché, durant ce nouvel entr'acte, de constater, grâce au plafond de Besnard, la similitude de deux réussites dans deux arts. Les moyens diffèrent, et non

l'âme. Le peintre aussi, dans son chef-d'œuvre, a laissé libre cours à tous ses goûts : il s'est donné, avec aisance, dans la diversité de sa nature. Et sa longue activité prouve qu'il ne s'est jamais ressemblé lui-même.

Besnard, décorateur, a d'abord été un homme de pensée. Sans qu'il s'embarrasse pour cela de littérature, il a eu l'ambition avouée « d'exprimer des idées sur des murailles ». C'est la forme à la fois hautaine et modeste, comme sa personne, qu'il a cru devoir donner à sa candidature à l'Académie, pensant peut-être que ce corps constitué avait plus spécialement que les autres le goût des idées. Enfin, il a souhaité sans cesse que sa peinture prête un sens à la vie. Et c'est pourquoi je m'émerveille d'abord, que ce plafond du Théâtre-Français, où l'on voit le premier drame humain, soit avant tout un chapitre de l'art de penser.

Mais l'homme de sentiment que Besnard peut être aussi, le mélancolique, saisi sans cesse et ressaisi par la fuite du temps, a donné libre cours à ses rêves sur ce triste destin des hommes, en peignant d'un fiévreux pinceau la suite des Heures. Figures dans le tourbillon des flammes projetées par le soleil. Il y en a de sereines, qui ne sont que lumière et beauté, il y en a de farouches, il y en a d'informes. Enfin, quelques-unes pathétiques, que le peintre a représentées la tête en bas, comme si elles plongeaient dans un abîme... Après quoi il eut besoin d'une compensation. Lui-même dit volontiers : « Je suis un sentimental. Oh ! non que j'aie couru après des aventures où exercer mon sentiment. Mais j'ai regardé la vie sentimentalement. » Il fallait donc à sa sensibilité le plaisir de peindre des femmes gracieuses, avec une rêverie sans malice, celle qui l'enchante chez les peintres anglais ; et il a fait les Muses, dans des voiles qui paraissent tissés du bleu dont elles s'échappent. C'est un rêve frais, en contraste avec le tourment des Heures, près du soleil en fusion. Elles s'envolent portant des couronnes aux Génies. Comment dire la grâce des deux premières qui devancent les autres de leur cœur plus actif et de leur pied plus ailé?

Qu'on admire les Muses ou les Heures, les yeux rencontrent la magnificence du ciel sur lequel elles s'envolent, ou dans l'abîme duquel elles sont précipitées. Le ciel ! Impossible qu'il y eût une grande œuvre de Besnard, sans qu'il y exprimât l'amour qu'il a du ciel ! Dans sa jeunesse

il habitait avec sa mère, rue Furstenberg, la maison de l'atelier de Delacroix. De là, en regardant vers l'Arc de Triomphe, que de ciels ne contempla-t-il pas sur Paris, et la fièvre de cette ville monte en une buée légère, qui donne à l'azur infini une délicatesse touchante pour les humains. Il a adoré les ciels qui se forment et se transforment sur la mer. A tout âge de sa vie, au-dessus des grandes cités, au-dessus d'un village, au-dessus du lac d'Annecy qu'il a aimé au point de vouloir construire une maison sur ses bords, au-dessus des jardins, du haut des fenêtres, il a regardé et peint des nuages, désireux dans ses grands sujets d'ajouter, sur la vie de la terre, cette fantasmagorie qui se renouvelle sans cesse dans la lumière céleste. Les nuages qui semblent l'avoir le plus ému sont ceux de la Savoie, et pourtant il n'évoque pas Rome, sans se rappeler une imposante nuée, que chaque crépuscule reformait, qui d'abord couronnait la villa Médicis, puis s'en allait lentement finir au-dessus du Capitole. En grand seigneur qu'il est, il ne trouve nulle part plus d'ampleur et de noblesse que dans les formes composées par les nuages, et auprès des feux de son soleil, s'il a placé une nuée violette monumentale, aux pieds de ses Muses, et tout le long de leurs corps aériens, s'il a créé des formes célestes, souveraines et ravissantes, c'est dans l'enchantement d'ajouter à la splendeur de sa composition ce que la nature offre sans doute de plus décoratif aux rêveries de l'homme.

Combien de fois, le quittant à la campagne, ai-je remarqué sur le seuil de la porte, la forme de son adieu : « Au revoir !... J'espère que vous allez avoir beau temps. Regardez le ciel comme il est clair ! » Il ne saurait rien souhaiter qui lui paraisse plus heureux que cette faveur d'un ciel propice sur le promeneur. La promenade, le voyage, voir défiler les choses et saisir leur beauté, encore une des grandes tentations de Besnard, de l'homme d'imagination qu'il est, en étant aussi de sentiment et de raison. Or, longtemps, le désir du voyage fut inséparable pour lui de son amour du cheval. Il a toujours aimé plus que tout cette bête sensible aux fiers élans, sur laquelle on dirait, au bruit martelé des sabots, qu'on s'évade de la vie ordinaire. Il avait dix ans, il se promenait avec sa mère dans la forêt de Fontainebleau. Un orage survint. L'un contre l'autre ils se serrèrent sous le même parapluie, et tandis que les nuages crevaient, que le tonnerre les éclairs leur apportaient l'épreuve de leur bruit et de leur

vision farouche, ils eurent une conversation émue, faite de projets d'avenir ; Besnard s'est toute sa vie souvenu de cette phrase maternelle, plus évocatrice à cet instant de grandeur céleste : « Si tu travailles bien, tu pourras devenir ceci, cela... Et tu pourras acheter un petit cheval gris pommelé... » Il vécut de ce rêve, puis le réalisa à peu près. Il devint un cavalier sur un cheval, ensemble de lignes et de formes qui l'ont toujours ravi ; et le cheval, en le promenant, lui fit comprendre et aimer le ciel, plus encore qu'il n'avait fait.

Ainsi, c'est deux de ses goûts les plus profonds qu'il a illustrés en peignant, sur des cieux de féerie, les chevaux du soleil. En fut-il jamais de plus ardents, de plus emportés, de plus envolés? Quels bonds ! Besnard a peint souvent le vif cheval d'Algérie et il y a de lui une toile inoubliable : *Abbeville, marché de chevaux*. Ce sont ces images piaffantes qu'il a comme résumées, en les ennoblissant de tout ce que le rêve rend possible. Et il a fait des chevaux sans ailes, qui s'élancent dans l'air. On ne peut se lasser de les regarder, malgré ce qu'ont d'aveuglant les cercles du soleil, qui vont du jaune pâle à l'or rouge. L'un est le cheval de la lumière, d'une blancheur idéale avec des naseaux de sang. L'autre est le cheval de l'ombre. Un troisième est le cheval du feu. Le quatrième est entre le feu et l'ombre, participant de l'éclat et du mystère.

Il y a donc tout le meilleur d'Albert Besnard dans cette œuvre. Il y a inscrit en traits d'or les plus émues de ses préférences. Et de même que Molière a donné de l'ondoiement par son rire à la plus morose des situations, Besnard, par l'active couleur de ses accompagnements lyriques, a ranimé la sombre histoire du couple humain. Les grandes œuvres sont celles où le sujet, petit ou grand, devient pour l'artiste une heureuse occasion d'inscrire les plus familières de ses pensées, parmi les plus profonds de ses sentiments. Ces œuvres-là peuvent être vite conçues, mais elles sont longtemps portées ; et il arrive que l'exécution connaisse bien des étapes. Les fleurs et les fruits ne sont pas ensemble l'ornement de l'arbre. Besnard, pour commencer l'immense labeur de son plafond, peignit d'abord les chevaux : le plus enivrant pour lui sans doute ! Son travail s'échelonna sur six ou sept années. Il avait deux cents mètres carrés de toile à couvrir. Les personnages devaient mesurer deux mètres

cinquante. On comprend qu'à plusieurs reprises il s'interrompe. Il fait des eaux-fortes, puis un portrait de sa fille en costume de théâtre, qui donne un plaisir de surprise et de féerie ; et enfin, il part pour les Indes. Chaque fois qu'ensuite il reprend cette grande composition, puisqu'elle tient à ce qu'il y a de plus véritable en lui, c'est pour y jeter sur soi quelques nouvelles clartés.

Mais... la salle s'obscurcit, comme je méditais cela.

*
* *

Que de gracieuses inventions dans ce dernier acte de *George Dandin!* Quels jeux de l'esprit subtils ! Ils ne sont pas nouveaux, mais renouvelés. Il fait nuit sur le théâtre. Les personnages se prennent les uns pour les autres. En dépit de l'obscurité, George Dandin, qui a des yeux de chat, a vu sortir sa femme et son galant. Il leur ferme la porte au nez. Les voici dehors. Il peut maintenant mander ses beaux-parents pour un constat définitif. Il l'annonce d'un ton triomphant, du haut de son balcon. Alors, Angélique supplie, puis dans le désespoir, elle fait semblant de se tuer. Dandin est affolé : il sort. A la faveur de la nuit, elle rentre, et c'est lui qui se trouve sur la place, une fois de plus confondu, l'imprudent, le fol, le benêt de mari ! Là-dessus, ces deux daims imperturbables de Sotenville reparaissent, et pour la dernière fois en costumes de nuit. Tenue qui constitue le bouquet, l'apothéose de la drôlerie, avec la fusée d'un large rire.

Je me permets de parler pour moi : Dandin m'égaye. Je sais qu'il en attriste d'autres, plus sérieux, plus gourmés, plus dignes, plus rassis, plus sévères, plus austères. Toutes ces sortes de gens-là je les ai vus sortir, quand je sortais. Ils s'en allaient d'un pied assez morne. Pas plus la comédie que l'admirable plafond ne les avait éveillés. L'humanité dans son ensemble est d'une matière inattaquable. Ils songeaient à dormir ; ils cherchaient des voitures qui les emmèneraient. La soirée était tiède. Nous sortions de la nuit de Dandin ; je rentrais dans la nuit de Paris. Il me sembla bienfaisant de marcher, de m'en aller à petits pas, moi et mon plaisir, et d'éclairer le ciel noir avec mon souvenir du soleil de Besnard. Il n'y a rien comme la nuit pour suggérer le passé. En traversant le long Carrousel, je me mis à songer comme Besnard était national, autant par son génie si clair que par

la grâce qu'il met à user de libertés, comme il s'apparentait, au cours des siècles, à un Lebrun, en même temps qu'à un Fragonard, comme il continuait une limpide et exquise tradition de peinture française. Il y a dans une aussi simple remarque une occasion de plus d'admirer ; je me louai donc... en même temps que je me sentais étrange de remuer des pensées que bien peu de spectateurs sans doute agitaient. Combien même étaient-ils, sans aller jusqu'à réfléchir, qui seulement avaient regardé l'œuvre ! Premier espoir du peintre ; mais il y a tant d'humains qui vivent le nez baissé, sans lever la tête.

C'est comique de se rappeler une fois encore les craintes des ministres et administrations devant un projet trop audacieux, parce qu'il était trop riche. Ces Messieurs oubliaient que les personnages de l'œuvre sortaient des vieilles légendes, tant ils étaient recréés en pleine vie d'à présent. Ils venaient de la Genèse et de la mythologie païenne, mais ils n'étaient plus qu'un rappel de l'une et de l'autre ainsi qu'ils sont dans nos pensées, où ces héritages d'apparences discordantes en voisinant se sont accordés. Devant le plafond de Besnard, on ne dit pas *Apollon*, pas plus qu'*Adam et Eve* : pourtant c'est leur aspect. Mais le grand artiste, a si bien aimé leurs formes et leurs couleurs que c'est l'homme et la femme de l'actuelle comédie, éclairés du soleil qui nous éclaire nous-mêmes. D'où le juste effroi d'un fonctionnaire. On comprend, le plafond terminé, lorsque la question se posa de le placer, qu'il y eut de nouveau comme un empressement à ne pas agir. Besnard était revenu des Indes sur l'annonce qu'on devait fermer le théâtre et se mettre au travail nécessaire. On ne pouvait rien sans lui. Il fait donc cet effort de quitter ce qui l'enchante. Il arrive et ne trouve que des irresponsables, sans projet. Le voilà furieux ; il s'abandonne à des colères royales ! Dire qu'il aurait pu passer l'été à Cachemire ! Admirable nom ! Pays rayonnant ! Un été sous la tente, parmi des eaux éblouissantes, des oiseaux magiques, des éléphants sacrés ! Il n'a qu'une ressource, quitter Paris, et dans son atelier de Talloires, essayer de ressusciter l'Inde. Mais l'hiver passe, puis le printemps, et le ministère des Beaux-Arts, avec le Théâtre-Français, fait le mort et retient son souffle, chaque fois qu'il s'agit du plafond. Alors, brusquement de nouveau Besnard se fâche, et il écrit un article, animé d'une ironie de peintre, qui sait voir les

ridicules physiques, sur l'administrateur du théâtre. Dès qu'il est écrit, il le regrette. Il apprend que ce haut fonctionnaire, d'une sérénité absolue, en lisant qu'il avait le nez de travers, s'est regardé de côté dans une glace, et a dit avec un sourire : « Est-il tellement de travers que cela? » Là-dessus, une décision est prise, non pour le nez, mais pour le plafond. Le théâtre est fermé, Besnard convoqué. On bâtit un échafaudage géant. Besnard s'est fait faire un costume de velours marron qui, dans le souvenir de Mme Besnard, est demeuré comme une chose assez remarquable, et il monte dans les hauteurs, parachever son ciel. Ce dernier travail n'est pas le moins fatigant. Besnard, presque renversé, peint autour du lustre, horriblement officiel, et qu'il ne cesse de maudire, mais il espère que son soleil l'emportera sur les lumières de la routine. On le présente à des acteurs ; il dîne avec quelques-uns. Il n'est question que de leurs rôles. Un plafond ! Pourquoi croiraient-ils qu'il existe quelque chose au-dessus d'eux? Enfin arrive le grand jour où l'on inaugure. Besnard a été placé dans une loge. Au moment où il en ferme la porte, un ministre passe dans le couloir, aperçoit l'artiste, et fait négligemment : « Bravo ! Ah ! bravo ! » Puis on joue *le Malade imaginaire* avec une cérémonie inimaginable, au cours de laquelle le doyen Mounet-Sully consent de la main à faire un petit signe au plafond.

Mais... est-ce qu'il est besoin pour une œuvre géniale d'une consécration qui ne peut l'être? Elle ne s'adresse qu'aux âmes. La mienne a toujours été conquise. De quoi me préoccuper?

Si... j'ai une préoccupation. J'ai remarqué, vous remarquerez que ce chef-d'œuvre s'abîme. Il n'y a rien dans le monde qui ne meure un peu chaque jour, mais pour les œuvres d'art insignes et qui leur tiennent au cœur, les peuples civilisés ont d'ordinaire des attentions. La charpente du toit du théâtre, contre laquelle est appliquée l'œuvre de Besnard, est en train d'apparaître à travers le ciel merveilleux. Mélancolie !

La Seine passée, suivant le quai Malaquais, je regardais le Louvre. Un souci plus cruel alors m'est venu, né d'un souvenir qui l'est aussi. Je me suis rappelé l'émouvant après-midi de 1900, où tout à coup j'ai su que le Théâtre-Français brûlait. Je suis sorti, j'ai couru vers la Seine, et c'est au-

dessus du Louvre justement, que j'ai vu monter les fumées de l'incendie. Dans ma pensée du moment c'était un malheur. Mais la vie ne cesse d'avoir deux faces. Ce devint un bienfait, puisqu'il fallut reconstruire et qu'un chef-d'œuvre est né. C'est un chef-d'œuvre seulement plus exposé que les autres. La tentation de faire ce génial effort pour un théâtre a dû s'accompagner, dans la pensée de Besnard, de l'angoisse d'avoir à le placer dans un lieu dont le sort pourrait être de nouveau dramatique. Il fallait du courage. Il l'eut. Il s'est livré au destin, et il a ajouté à la vie, sans se soucier de la mort, qui après tout arrive toujours pour tout en ce monde. Encore quarante siècles, elle viendra bien à bout des Pyramides. La sagesse commande donc de se contenter des dons actuels et des beautés qu'un artiste prodigue. Que de mesure et de charme modeste montre à ce point de vue Mme Albert Besnard lorsque touchée de sa vie passée, elle réplique au peintre qui dit :

— Elle ne demandait jamais rien...

— N'est-ce donc rien de pouvoir descendre le soir, à l'atelier de son mari, pour y jouir d'un nouveau spectacle?

Juin 1929.

RENÉ BENJAMIN.

Une Correspondance inédite de Prosper Mérimée

Lettres à Edward Ellice.

L'ami auquel Mérimée adressait les lettres qu'on va lire, était né à Londres en 1783, de parents écossais. Son grand-père était allé chercher fortune en Amérique, et l'avait trouvée, puisque quarante ans plus tard il laissait à ses nombreux enfants la somme considérable de 500 000 livres sterling, ainsi que quelque 125 000 acres de terrain dans l'État de New-York seul. Son fils, loyal sujet du roi d'Angleterre, lors de la guerre d'indépendance, passa au Canada où il fonda une entreprise commerciale d'une grande envergure. Le jeune Edward, après une éducation soignée qu'il reçut tant à la *public school* de Winchester qu'à l'Université d'Aberdeen, entra d'abord comme commis dans la maison que son père avait à Londres. « Il y acquit son esprit de méthode, son infatigable puissance de travail et ses habitudes de ponctualité (1). » Il n'y demeura d'ailleurs pas longtemps et fut bientôt envoyé au Canada pour y servir les intérêts de la firme. Il a dit que son premier voyage aux États-Unis avait eu lieu en 1803. Il y fit la connaissance de tous les principaux hommes d'État américains, et noua, avec bon nombre d'entre eux, des relations qui durèrent toute sa vie. Il fit, jusqu'en 1852, de fréquents voyages tant au Canada qu'aux États-Unis, où ses soins valurent

(1) Le *Times*, 21 septembre 1863.

à sa Compagnie, qu'il réunit plus tard sous sa présidence, à celle de la Hudson Bay, une prospérité sans pareille. Il est digne de mémoire, je crois, de noter qu'il fut parmi les passagers à bord du bateau à vapeur auquel Fulton fit faire, en 1807, la première traversée transatlantique. Peu après son retour, il épousa, en 1809, Hannah, fille du Premier Earl Grey, s'alliant ainsi avec une des familles whigs les plus puissantes. Il était donc le beau-frère du Premier ministre et acquit sur lui un ascendant que les contemporains s'accordent à noter.

En 1830, lord Fitzharris (le futur ministre tory, Malmesbury) écrit : « Mon beau-père, lord Tankerville (1), était un vieux *whig*, très lié avec lord Grey, et il me mena à Howick (2) où le vieil Earl vivait dans une retraite patriarcale, au milieu de ses nombreux fils, filles et gendres. Deux de ces derniers (3), lord Durham et Mr. Ellice (qu'on appelle généralement « Bear Ellice »), tous deux intelligents et ambitieux, avaient une grande influence sur lord Grey et ils en usaient sans restriction (4). »

A son frère, le général Benckendorff, la princesse de Lieven rend compte de la crise du cabinet Melbourne, en 1834, à propos de l'intervention anglaise en Portugal :

« Lord Melbourne dit qu'il ne prendrait pas la responsabilité d'une décision que ne réclamaient ni l'honneur, ni les intérêts de l'Angleterre. » Huit membres du cabinet soutinrent cette opinion, et les lords Grey, Holland, Palmerston, Brougham, et John Russell furent mis en minorité, et s'en montrèrent furieux. Grey partit aussitôt pour Brighton afin de se démettre, mais ceux de son parti, alarmés par cette résolution de sa part, le firent accompagner par son beau-frère, le ministre de la Guerre, nommé Ellice, qui a sur lui une grande influence. ...Pendant le voyage, il parvint à faire revenir lord Grey sur sa décision et lui persuada d'exposer tout simplement au roi la cause du désaccord survenu dans le cabinet... »

Cet épisode est corroboré par la duchesse de Dino dans ses *Mémoires*. D'ailleurs, ce n'était pas seulement sur lord Grey que cette influence de Mr. Ellice se faisait sentir ! Il possédait au plus haut point l'art de persuader et, Whip du parti libéral, nul ne savait mieux guider les suffrages et les rassembler. En 1839, sous le signe

(1) Lord Tankerville avait épousé une Française, la fille du duc de Gramont, Corisande.

(2) Terre de famille des Grey.

(3) Il fait erreur. Ainsi que nous l'avons vu, Mr. Ellice était le beau-frère de lord Grey.

(4) Malmesbury : *Diary of an ex-minister*, t. I, p. 36.

du second ministère Melbourne, un Américain, le jurisconsulte Summer, dans une lettre à un ami, dit ceci : « 16 février. Un des dîners les plus agréables auxquels j'aie assisté, était chez Mrs. Norton... Nous étions peu nombreux. Parmi les convives était Mr. Ellice, l'aîné (1)... On dit que c'est à lui, à son influence prédominante que le ministère actuel doit sa durée. » Mais laissons parler le *Times :* « On croit généralement qu'il a eu la plus grande part à la constitution du second ministère Melbourne, dans lequel. néanmoins, il ne se réserva aucun portefeuille. Cependant, bien qu'en apparence il se soit contenté des devoirs qu'assume un simple membre du Parlement, son influence politique n'a jamais été plus considérable que dans les trente années qui se sont écoulées depuis qu'il a cessé de faire partie du gouvernement. Au cours de cette période, il a occupé la position, plus fréquente en Amérique qu'en Angleterre, d'un homme qui dirige les affaires publiques non point directement, mais au moyen de l'influence qu'il exerce sur l'esprit de ceux qui les administrent. »

Tous les ans, il venait en France, où il comptait des amis dans tous les partis. Il connaissait de longue date Talleyrand et son entourage, dont Thiers avec lequel il se lia intimement, et chez qui il rencontra Mérimée. Il était en correspondance avec Thiers et Mme Dosne, Guizot, Duvergier de Hauranne. etc. Dans sa correspondance avec lord Grey, la princesse de Lieven parle de lui fréquemment, et toujours sur le même ton : « 17 janvier 1836. ...Mr. Ellice a été très cordialement reçu ici ; il y est aussi populaire que la duchesse de Sutherland, ce qui n'est pas peu dire ; chacun dans son genre soutient fort bien l'honneur de l'Angleterre. Mr. Ellice converse avec les hommes de tous partis. C'est un homme fort aimable et qui sait s'adapter aux gens des classes les plus différentes. Il est extrêmement perspicace, et fort bien informé de tout ce qui se passe, aussi bien ici qu'en Angleterre. Son départ sera un vrai chagrin pour moi, car il s'est toujours montré bon et aimable et très exact à venir me voir. »

« 15 avril 1836. Mr. Ellice est ici très populaire avec les hommes de tous partis, et très intime avec M. Thiers. Tout le monde l'écoute et lui demande conseil ; il est toujours agréable à entendre causer, et, en société, il plaît et se montre content des autres. »

« 25 décembre 1836. Ellice, que je vois souvent, n'est pas très heureux en ce moment. C'est un homme très actif, c'est dans sa

(1) Son fils, qui s'appelait aussi Edward, était membre de la Chambre des Communes depuis 1837.

nature. Il trouve pourtant en ce moment quelque difficulté à tenir la balance égale entre les deux partis et on dit qu'il incline vers la gauche et que les ministres ne voient pas cela d'un bon œil. Quoi qu'il fasse, cependant, il est personnellement un homme fort aimable et très agréable en société. Jusqu'à présent, je ne l'ai entendu parler que de la politique française. Les affaires anglaises, à ce qu'il prétend, vont si bien et sont si stables, qu'il n'a pas besoin de leur consacrer beaucoup d'attention. »

Sans doute, la princesse Lieven veut faire plaisir à lord Grey, mais ce qu'elle dit, d'autres le disent ; et lord Grey aussi, dans ses réponses, loue l'amabilité, la fidélité en amitié d'Ellice bien qu'il laisse percer un peu d'humeur, parfois, contre le « radicalisme » de son beau-frère, témoin ce mot que je cite : « Où est Ellice? que fait-il? A-t-il pris l'État français sous sa protection aussi bien que le nôtre? J'ai rêvé l'autre jour qu'il arriverait peut-être à vous persuader de venir en Angleterre afin de faire sous ses auspices un tour en Écosse. Je l'approuverais fort, car vous ne pourriez passer si près de moi sans nous faire la visite depuis si longtemps promise... »

« Un tour en Écosse »! C'est là qu'on apprenait à le connaître, en goûtant sa fastueuse et cordiale hospitalité. Aussi, Mérimée le connaissait-il bien, si bien qu'il faut lui laisser la parole. Voici l'article qu'il consacrait à son ami, au lendemain de sa mort, dans la *Revue des Deux Mondes*. On ne nous en voudra pas de le citer en entier.

« M. Edward Ellice, membre du Parlement, est mort le mois passé dans le nord de l'Écosse, à l'âge de quatre-vingts ans. Il était un des plus parfaits modèles du *gentleman* de la vieille roche, type qui malheureusement disparaît tous les jours. Tous nos hommes politiques l'ont connu et pratiqué, et il avait presque autant d'amis en France qu'en Angleterre. *Whig* pur sang et sagement libéral, il disait avec vérité et non sans un certain orgueil, qu'il était citoyen du monde. En effet, personne ne fut plus exempt de préjugés et de passions, plus prompt à louer le bien partout où il le rencontrait. Il entra à la Chambre des communes en 1826, et depuis cette époque, il n'a pas cessé de représenter la ville de Coventry, où d'abord il avait été élu. En 1830, lorsque lord Grey, à la famille duquel il était allié, devint Premier ministre, Mr. Ellice fut nommé secrétaire adjoint de la trésorerie, et pendant la lutte passionnée qui eut lieu à l'occasion de la réforme parlementaire, il exerça dans la Chambre les fonctions de *Whipper-in*. Ce terme est emprunté au vocabulaire de la chasse : il désigne le veneur chargé de ramener les chiens sur la piste. Par métaphore on donne le même nom au confident du chef de cabinet (ou du chef de l'opposition) qui veille à l'union intime

des membres du parti. Relever le courage des timides, retenir les emportés, apaiser les mécontents, négocier avec les neutres et en faire des alliés, telle est la tâche du *Whipper-in*.

« Dans ces temps difficiles où la Chambre comptait un grand nombre de membres nouveaux et peu disciplinés, cette tâche ne pouvait échoir à un homme mieux qualifié pour la bien remplir. La loyauté connue de Mr. Ellice, sa finesse, son tact, sa profonde connaissance des hommes, surtout son remarquable *entregent*, contribuèrent puissamment au succès du bill de réforme. Il excellait à ménager les amours-propres, à calmer les susceptibilités, à rallier dans un effort commun toutes les fractions du parti libéral. Après la victoire, il résigna ses fonctions à la trésorerie, et, sur les instances de ses amis politiques, accepta la place de secrétaire d'État du département de la Guerre, qu'il occupa jusqu'en 1834, en y laissant les plus honorables souvenirs. Depuis lors, il refusa toujours une place dans le cabinet ou dans la Chambre des lords. Dans la Chambre des communes, où il continua à siéger, son expérience de la tactique parlementaire lui donnait une influence considérable et une autorité reconnue parmi les membres de son parti. Il parlait rarement, mais il était toujours écouté avec faveur, car, lorsqu'il prenait la parole, c'était d'ordinaire pour proposer quelque moyen pratique de dénouer une question difficile. Mr. Ellice avait été lié d'amitié avec les hommes les plus illustres de son temps, entre autres avec lord Byron. Ils avaient été ensemble directeurs du théâtre de Drury Lane. Ce ne fut pas l'action la plus sage de la vie de Mr. Ellice, mais il s'était fort amusé en essayant de faire fleurir l'art dramatique. Il y avait perdu beaucoup d'argent, dont il se souciait peu, et avait appris quantité d'anecdotes qu'il racontait de la façon la plus agréable. Dans la société anglaise où tout le monde a un sobriquet, on l'appelait le *Bear*, l'ours. Je n'ai jamais su l'origine de ce surnom, qu'il ne répudiait nullement, mais qui contrastait fort avec son caractère enjoué et ses manières gracieuses et polies. Il aimait le monde et y était recherché. Peu d'hommes ont eu au même degré le don de plaire au premier abord ; à quelque personne qu'il s'adressât, à un pair d'Angleterre ou à un paysan, c'était avec un air de cordialité et de bonne humeur auquel il eût été difficile de résister. Il était particulièrement bien venu auprès des femmes ; il savait leur parler et les écouter. Les mal mariées, les demoiselles avec des inclinations contrariées savaient qu'elles trouveraient en lui un conseiller indulgent, sensé et d'une discrétion à toute épreuve. Il aimait la jeunesse, excusait les folies des étourdis ; mais il était sévère pour les Catons en herbe et les raillait impitoyablement. On

ne pouvait l'accuser d'être *laudator temporis acti;* cependant il blâmait la mode du cigare et regrettait le temps des causeries d'hommes à table après le dessert et le départ des dames. C'était là, disait-il, qu'il avait appris tout ce qu'il savait. Mr. Ellice savait beaucoup, car toujours il avait dîné en bonne compagnie.

« Tous les ans, il passait quelques semaines en France et s'informait curieusement de toutes les nouveautés. Il allait l'été au fond de l'Écosse s'établir dans une coquette petite maison au bord d'un beau lac, entourée de hautes montagnes, sur lesquelles, au moyen d'une lunette, on voit errer des troupeaux de cerfs sauvages. Là il réunissait les hommes les plus distingués dans la politique, les sciences et les arts. Beaucoup d'étrangers y étaient invités. Les femmes à la mode, les beaux esprits de Londres, tenaient à honneur de passer quelques jours dans le *cottage* de Glenquoich. On était prévenu qu'on allait au désert et qu'on y serait logé à l'étroit, comme à bord d'un vaisseau. C'était bien le désert en effet, mais le désert le plus pittoresque, et pourvu de toutes les recherches d'un luxe de bon goût et d'un cuisinier français. Ce qui valait mieux encore, c'est l'accueil charmant qu'on y trouvait, c'est un savoir-vivre parfait qui, laissant à chacun liberté entière, établissait en peu de temps une douce intimité entre tous les hôtes de Glenquoich. Mr. Ellice faisait le plus noble usage de sa fortune. Il était toujours prêt à venir en aide à un ancien ami tombé dans le malheur, à encourager le mérite encore obscur, à soulager les infortunes imméritées. On ne saura jamais tous les bienfaits qu'il a répandus avec la plus noble délicatesse. Honoré, aimé de tous, il était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans sans aucune infirmité, sauf quelques attaques de goutte. Il disait souvent qu'il avait toujours été heureux. Il n'ajoutait pas qu'il avait toujours mérité de l'être. Une mort soudaine, exempte de toute souffrance, a couronné sa belle et longue vie. On peut appliquer à Mr. Ellice ce que M. Mignet disait de Franklin : « Sa vie constamment « heureuse est la plus belle justification des lois de la Providence ! »

« Prosper Mérimée. »

Tel était l'homme avec lequel Mérimée s'entretenait à cœur ouvert critiquant parfois la politique anglaise avec une franchise qui leur fait honneur à tous deux, et qui n'était pas stérile. Qu'Edward Ellice se soit employé à dissiper les nuages qui s'élevaient entre les deux pays, je crois qu'il n'en faut pas douter ; qu'il ait contribué à donner à l'Angleterre un ministère libéral favorable à Napoléon III, c'est là un point d'histoire. Aussi, lorsque Mérimée lui disait : « Débarrassez-

nous des tories... Rendez-nous Palmerston ! » ce n'étaient pas là de vains soupirs. Les deux petits faits suivants, rapportés par Malmesbury, montrent à l'œuvre son influence bienfaisante. En 1858, une fissure grave s'était produite dans le bloc libéral, c'est-à-dire dans l'opposition, car lord Palmerston et lord John Russel étaient brouillés et ne se parlaient plus. En vain, l'ex-chancelier, lord Brougham, avait-il essayé de les rapprocher ; lady Palmerston elle-même avait échoué. Mais, dit Malmesbury, le 16 mai, « une réconciliation est enfin survenue entre lord Palmerston et lord John. Mr. Ellice les a fait rencontrer chez lui où ils se sont serré la main. »

En 1859, Malmesbury, qui désirait sincèrement sauvegarder la paix de l'Europe, se plaint d'être constamment desservi auprès de l'Empereur avec lequel il ne peut communiquer, car M. de Persigny, l'ambassadeur de France à Londres, s'étant vanté d'avoir répété toutes ses conversations à lord Palmerston, leader de l'opposition, le Premier se vit obligé de cesser toute communication avec lui. Son successeur, le duc de Malakoff, avait reçu la consigne du silence vis-à-vis du ministre, et, pour être bien sûr qu'il ne l'enfreindrait pas, son maître le tenait dans l'ignorance complète de ses desseins, et, de plus, Malmesbury soupçonnait Walewski de cacher à l'Empereur les dépêches que lord Cowley (l'ambassadeur d'Angleterre à Paris) lui montrait, celle surtout où le ministre anglais enjoignait en termes nets à la Prusse d'avoir à se tenir tranquille et de ne pas attaquer la France (au début de la guerre d'Italie), car, dit-il, l'Empereur m'accuse de coaliser l'Allemagne contre lui.

Or, à la date du 8 juillet, il écrit dans son journal : « Bear Ellice revient à l'instant de Paris où il a dîné avec M. Fould, et il dit que les ministres français, maintenant qu'ils ont lu mon livre bleu (dans lequel était publiée ladite dépêche), me rendent justice et s'avouent convaincus que j'ai toujours agi à leur égard avec correction et impartialité .»

Le possesseur actuel de ces lettres, le major Edward Ellice a également hérité de l'amitié de son grand-oncle pour la France dont il parle la langue avec aisance et pureté. Il l'a montré pendant la grande guerre non seulement en reprenant du service, mais en donnant trois de ses fils à la cause qu'il est venu défendre ici. C'est à sa bonne grâce et à sa courtoisie que je dois la permission de faire connaître ces lettres au public français. Qu'il veuille trouver à cette place l'expression de ma vive reconnaissance.

Ethel Duncan.

I

Paris, lundi 8 juin 1856.

Cher Monsieur Ellice,

Nous partons mardi soir. Mr. Fould me charge de vous remercier beaucoup de votre offre obligeante de côtelette, mais nous nous embarquons avec Mr. Fould et nous aurons besoin de temps pour nous nettoyer et nous rendre présentables à des Londoners. Nous irons vous voir *in state* dès que nous serons installés dans un hôtel où lord Cowley nous a retenu un appartement.

J'ai vu M. Thiers qui ne paraissait pas trop propre à une expédition de *deer-stalking* (1). Il engraisse à vue d'œil et il ne pourra jamais porter son embonpoint au sommet du Ben Nevis. Toute la famille d'ailleurs est en bonne santé.

On parle beaucoup ici de la mort de la princesse Bagration. Les Russes disent que si elle a testé en faveur de lord Howden (2), son testament n'a pas de valeur, attendu qu'elle est en état d'interdiction légale depuis longtemps ainsi que la plupart de ses compatriotes. La fortune revient à sa nièce Mad. de Mornay, *alias* Samoïloff, modèle de toutes les vertus, comme vous savez. Le banquier T... lui a emporté tous ses diamants qu'elle avait laissés à sa garde. On a retrouvé toutes les boîtes en maroquin en très bon état, mais vides. On dit qu'il y en avait pour 800 000 francs, non de boîtes mais de pierreries.

Un autre scandale, c'est le testament de la duchesse de Raguse qui laisse tout à son fils naturel et même adultérin, Chatry-Lafosse. M. Pénigaux, son neveu légitime, va, dit-on, attaquer le testament de rage de n'avoir que 10 000 livres de rente laissés par elle. Il veut prouver que Chatry-Lafosse est fils de la duchesse, et adultérin. Il peut prouver la filiation, mais il faudrait que le maréchal eût poursuivi l'adul-

(1) Chasse du daim à l'affût.

(2) La princesse Bagration, fille du comte Paul Skravrousky, petite-nièce du prince Potemkin, était veuve du général Bagration que le tsar lui avait fait épouser. Devenue veuve, elle épousa secrètement, en 1834, le colonel Craddock, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre à Paris, qui devint ensuite lord Howden et fut nommé ambassadeur à Madrid. Elle possédait une fortune considérable.

tère qu'il était seul apte à constater. En sorte que si Chatry-Lafosse est reconnu fils de la duchesse, il sera du même coup reconnu duc de Raguse et héritier légitime.

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez me mettre aux pieds de Mrs. Ellice (1), en attendant que j'aie l'honneur de lui faire ma cour.

P. Mérimée.

J'ai vu hier votre nièce, Mlle Marion (2), chez Mad. Baring, en très bonne santé, et se disposant à partir mercredi pour Ems. Mme Baring (3) part pour Bath House mercredi.

II

London, August, 26 th, 1856.

Dear Mr. Ellice,

Here I am in a whole skin, barring the midgets, much deteriorated though by hard travelling. As I am always obedient to the watchword, I did not dare to write to you before I had reached London, but as soon as I have shaken off the dust of the railway, I begin my Odyssea. I left you in that northern paradise with the fairtrothed lady, and I returned to Inverness with a big heart I assure you (4). Mais je ne sais pourquoi je vous écris en anglais. Vous devez bien être fatigué de mes solécismes *parlés* et je vous épargne les solécismes écrits.

Je partis d'Inverness fort triste. A Elgin, dont l'église ne vaut pas grand'chose, sauf le respect que je vous dois, je me trouvai dans l'*inside* de la diligence avec une jeune dame et deux moutards, dont l'un ou l'une prenait sa nourriture dans les bras de sa mère, avec une grande exhibition

(1) Belle-fille du correspondant de Mérimée. Elle était née Balfour.

(2) Miss Marion Ellice, pendant vingt ans secrétaire de la princesse Lieven, et fidèle correspondante des Metternich, du prince Pierre d'Aremberg, du comte Apponyi, ambassadeur à Londres *e tutti quanti*.

(3) Mme Francis Baring, fille du duc de Bassano.

(4) Me voici sain et sauf, exception faite des ravages des cousins, mais éreinté par un voyage pénible. Comme je suis toujours fidèle à la consigne, je n'ai pas osé vous écrire avant d'être arrivé à Londres, mais dès que je me suis débarrassé de la poussière du chemin de fer, je commence mon odyssée. Je vous ai laissé dans ce paradis du nord avec la belle fiancée, et j'ai repris le chemin d'Inverness le cœur gros, je vous assure.

des instruments naturels propres à cette opération. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que je souffris pendant ce trajet. Ajoutez qu'elle ne savait pas l'anglais ou qu'elle ne voulait pas le parler, mais sa langue n'était pas oisive, et pendant toute la route, elle me fendait les oreilles avec le plus rude gaëlique que j'aie entendu.

J'ai écrit dans mon journal qu'on voyait autre chose dans les *Highlands* que les genoux des hommes et les mollets des dames. Aberdeen m'a paru une ville morne et d'une civilisation très avancée. J'y ai découvert des *quoichs* (1) très jolis et j'en ai attrapé un entre autres, qui a manifestement servi à Fingal pour boire son whisky toddy. J'ai trouvé X... à Edinburgh, qui a été l'amabilité même. Il m'a mené voir la prison. J'ai tourné le *crank* (2) pour me rendre compte de l'agrément de cette occupation et j'ai fort admiré l'ingénieux lit nommé *guard*, inventé pour empêcher le monde de se faire mettre en prison par amour pour ses aises. Il y avait deux très belles filles en ce lieu que je plains de tout mon cœur. Comme il y avait le dimanche un train à 2 heures pour Durham, je l'ai pris inconsidérément. Or, à 8 heures du soir, je me suis trouvé à la porte de la station, regardant un trou noir, c'est-à-dire Durham dans la fumée, à un mille de moi, assis sur ma malle et ne sachant comment diable je la transporterais à l'auberge. On m'a dit que les omnibus et les cabs, pour ne pas faire de peine à Mgr l'évêque, s'abstenaient de transporter les voyageurs le jour du sabbat. J'étais près de me donner au *black gentleman* (3) quand un ange m'apparut, sous la forme d'un *commercial traveller*, qui m'offrit fort obligeamment la moitié d'un *fly* (4), sa propriété personnelle. Je ne crus pas devoir faire le fier et j'acceptai avec empressement. Mon ange me mena dans un hôtel affreux, où il me présenta à d'autres *commercial gentlemen* avec qui j'ai soupé. Il y eut beaucoup d'esprit dépensé de part et d'autre à ce souper ; vous pensez bien que je veux parler d'esprit de vin ou plutôt de whisky toddy. Celui

(1) Le quoich est une coupe à deux anses en bois poli serti d'argent. Celui que j'ai vu était de la taille d'un de nos tâte-vin.

(2) Crank-manivelle. Avant qu'on n'eût eu l'idée d'occuper les prisonniers à un travail utile, ils devaient tourner cette manivelle qui enregistrait les tours, permettant ainsi de contrôler l'activité du condamné.

(3) Le diable.

(4) Fiacre.

de Durham ne vaut pas le diable. J'ai appris quantité de belles choses avec mes amis, surtout beaucoup de *conundrums* (1). Savez-vous quand on peut savoir ce qu'un homme a dans le cœur? c'est quand il a une *pane* (2) *in the side*. Le lendemain, voyant encore double, j'ai cherché votre ami le *Dean* (3) qui est à Cheltenham. L'*Archdeacon* était je ne sais où, mais l'église, très belle et très curieuse, était à sa place. En causant dans le cloître, j'ai fait la conquête d'un monsieur habillé de noir avec une cravate blanche dès le matin, qui m'a paru être un dignitaire de l'Église anglicane. Il m'a mené dans la bibliothèque où il y a quelques beaux manuscrits, dont il ne savait pas l'âge, et il a pris une grande idée de ma science en me voyant lire des caractères en écriture caroline (4). De Durham je suis arrivé à York sans encombre et mon premier soin a été, dans ma préoccupation des *commercial gentlemen*, de demander un *sitting-room*. Je vous recommande l'hôtel Royal, dans la station même, comme la perle des hôtels. Le *Minster* (5) m'a charmé. Je suppose que York est une ville où les femmes vertueuses ont fort peu de risques à courir. D'après mes supputations, il y a des femmes non vertueuses dans la proportion de deux par habitant mâle. Cela m'a donné une haute idée des Yorkois. On vient de m'apporter mes lettres. Je vois qu'on a renvoyé à Glenquoich celle que j'écrivais à la comtesse de Montijo, ce qui m'a mis en fureur. Le bon, c'est que votre homme d'affaires d'Arlington St. (6), voyant sur cette lettre *On Her Majesty's Service*, était dans tous les états du monde, s'imaginant que la reine m'attendait ou qu'on allait me faire Premier. Le diable, c'est que j'avais déjà écrit à Mme de Montijo avec la même adresse et que cette première lettre est sans doute encore en fourrière quelque part. Probablement je partirai vendredi pour Paris. Je ne saurais assez vous dire, mon cher Mr. Ellice, combien je vous suis reconnaissant pour le déli-

(1) Devinettes.

(2) Pain-douleur ; pane, vitre, une douleur au côté, ou une vitre dans le côté.

(3) Doyen de la cathédrale.

(4) Mérimée avait d'abord écrit « carolingienne » et a raturé pour mettre « en écriture caroline », c'est-à-dire du temps de Charles Ier.

(5) La cathédrale.

(6) 18 Arlington street était la résidence de Mr. Ellice à Londres. Mérimée y est descendu maintes fois lorsqu'il ne descendait pas au British Museum chez son ami Panizzi.

cieux voyage que je vous dois. Voyager seul dans la Grande-Bretagne, c'est se promener entre deux murs. Il faut avoir un guide comme vous devant qui toutes les barrières s'abaissent, pour voir ce qu'il y a derrière ces murs et c'est précisément ce qu'il y a de beau et de curieux (1). Les cinq à six jours et surtout les soirées que je viens de passer seul, m'ont rappelé bien tristement les aimables compagnies où vous m'avez introduit. Je vous avouerai que plus d'une fois à Edinburgh, j'ai eu envie de partir pour Glenquoich.

Adieu, je ne veux pas trop penser à ces heureux jours pendant que je suis dans mon hôtel à Londres, en présence d'une maison de briques noires, et sans autre compagnie que le *Times*.

Veuillez me mettre aux pieds de Mrs Ellice et de ses *Maids of Honour* (2) si habiles à pêcher. Lorsque vous viendrez à Paris, veuillez vous souvenir de moi. Voici mon adresse : « 52, rue de Lille. » J'espère que Mr. Ellice continue à faire bonne chasse et que les *grouse* et les daims abondent sur vos belles montagnes. Quand les reverrai-je?

Agréez, je vous prie, cher monsieur, l'expression de tous mes sentiments de reconnaissance et de bien vive amitié.

P. Mérimée.

III

Paris, 52, rue de Lille,
4 septembre 1856.

Mon cher Monsieur,

Me voici dans mes foyers solitaires. Sans phrases et compliments, je vous dirai que j'aimerais mieux être à Glenquoich. Je vous écris d'abord pour vous apprendre que j'ai échappé heureusement aux tempêtes ; en second lieu pour vous dire que les bruits d'une maladie de l'Empereur n'ont pas le moindre fondement. Je viens de voir un homme qui a déjeuné avec lui hier et l'a laissé parfaitement bien. Il fait beaucoup d'exercice et a l'air de savourer joyeusement ses vacances. J'ai trouvé M. Delessert très bien portant, parlant cependant avec la voix d'un enrhumé, ce qui est

(1) Mr. Ellice l'avait conduit, notamment chez le duc de Hamilton à Hamilton Palace, à Taymouth Castle chez le marquis de Bradalbane, à Kinloch-Linchard chez lord Ashburton. (*Lettres à une inconnue*, CLXIII et suivantes.)

(2) Demoiselles d'honneur.

bien permis quand on a encore une vertèbre de travers. A cela près, il est comme auparavant. Il est remonté à cheval et veut retourner à la chasse, ce qui ne me semble pas trop prudent. La goutte est contagieuse à ce que je crois, particulièrement dans les pays où il y a du whisky toddy. Le fond de la question, c'est que j'ai un doigt de la main droite enflé comme un boudin, qui me fait un mal de chien, et je crois que c'est la goutte, à moins que je ne me sois donné un effort en coupant des arbres avec lord Ashburton. Je suis allé voir M. Thiers que je n'ai pas trouvé. Il est chez Roger (1). On m'a dit qu'il était allé fort innocemment en Allemagne, pour voir les champs de bataille de Dresde, Leipzig, etc. A Francfort, il a rencontré Mme la duchesse d'Orléans qui lui a proposé d'emmener ses fils, afin de leur apprendre la guerre. Il a décliné l'honneur d'être le mentor d'un prétendant et est parti pour Hambourg où il allait voir les travaux exécutés autrefois par le maréchal Davoust. Là, il a été rattrapé par les deux jeunes princes qui ne l'ont plus lâché. On ne m'a pas expliqué le pourquoi du voyage en Angleterre. J'ai commencé le quatorzième volume (2) qui me semble tout bonnement excellent. Il y a des choses toutes nouvelles autant que j'en puis juger. Les explications qu'il donne sur la marche téméraire de Napoléon jettent un jour éclatant sur cette inexplicable campagne. C'est un admirable logicien qui, partant de prémisses fausses, arrive forcément et par la bonté même de sa méthode, aux extravagances les plus épouvantables. M. Thiers conclut en disant : voilà où mène le despotisme. Mais je n'admets pas la conclusion d'une manière absolue. Il y a des incorrections énormes dans ce volume qu'un écolier corrigerait, mais ce qui me paraît admirable, c'est la

(1) Au château de Franconville. Dans une lettre inédite de Mme Dosne à Mr. Ellice on trouve une corroboration exacte de ce qui précède : « 4 septembre 1856. ...Nous voici tous établis pour une quinzaine dans ce beau lieu qui appartient à ma nièce, la baronne Roger... En revenant de Cauterets, nous avons été passer une heure à Biarritz, nous y avons vu l'Empereur et l'Impératrice, qui se promenaient dans le village, cette dernière un peu changée, le premier en bon état malgré les on-dit. »

(2) « Votre lettre adressée à Cauterets n'est point parvenue à M. Thiers. ...J'ai réjoui son cœur d'historien en lui disant que son récit avait augmenté votre attaque de goutte si bien mise en train par M. Mérimée. Il est revenu transporté de son séjour en Écosse, il en a écrit à M. Thiers à l'occasion du quatorzième volume... » (De Mme Dosne, 23 sept.).

clarté du récit et l'excellente critique historique, plus remarquable peut-être dans ce quatorzième volume que dans le reste de l'ouvrage. Vous avez peut-être admiré les beaux yeux de Mme de Monzinho Silveira à Paris, fille de M. de Mèneval, secrétaire du premier Empereur. Elle vient de se faire enlever par M. de Louvencourt, ce qui cause un grand scandale et réjouit les fusionnistes et fait de la peine aux impérialistes. L'enleveur me paraît à plaindre, malgré la beauté de la dame. Ils sont à Londres et si vous connaissez quelqu'un qui aime les yeux mourants, envoyez-le au secours de M. de Louvencourt.

Je vais faire demain une petite excursion à la campagne. J'ai trouvé Paris puant, sombre et triste. Décidément, l'Écosse jouit d'un climat délicieux, point de pluie, peu de soleil, et un air qui donnerait de l'appétit à un mort. C'est dommage qu'il y ait des bêtes féroces comme les *midges*.

Adieu, mon cher monsieur, veuillez me mettre aux pieds de vos belles dames. Je suis en train de faire des bassesses pour obtenir de la graine d'œillets pour lady Georgiana Balfour (1).

Yours most sincerely,

P. Mérimée.

Votre tailleur Christie est un homme admirable. Il m'a habillé en vingt-quatre heures des pieds à la tête. Quand je retournerai à Edinburgh, je compte y arriver *como un angelito*, ainsi que disent les Espagnols, c'est-à-dire dans l'état d'un Écossais qui a ôté son *kilt*.

IV

Paris, 4 octobre 1856.

Madame,

Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier d'une aimable lettre, soi-disant dictée par Mr. Ellice, mais dans laquelle je vous soupçonne d'avoir glissé quelques épigrammes à mon adresse sur mon goût malheureux pour le whisky toddy. Cela est d'autant plus cruel de votre part, que c'est vous qui avez développé et cultivé cette passion chez moi.

(1) Femme de John Balfour dont la sœur Jeanie avait épousé le jeune Edward Ellice.

Mais voilà comme sont les femmes. Elles nous font faire toutes sortes de bêtises, et puis se moquent de nous. C'est pour cela que je suis encore garçon avec une grande chance de mourir tel, si vous n'avez pas la bonté de me trouver une Écossaise experte à composer le whisky toddy. Laissons cette liqueur traîtresse et parlons de la santé de Mr. Ellice, dont vous me rendez responsable. J'avais entendu dire que le mouvement est le meilleur remède contre la goutte, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir arrêté M. votre beau-père dans ses pérégrinations. Je l'accusais, au contraire, de m'arracher trop vite aux Édens où il m'avait conduit. Dès que je commençais à être *at home* et amoureux, vite des chevaux et nous partions. Croyez-moi, madame, c'est le marquis de Breadalbane qui est le seul coupable. Il nous faisait faire une musique enragée pendant le dîner. Ne pouvant causer et philosopher, nous buvions pour fuir l'oisiveté mère de tous les vices, comme on me l'a appris. J'espère, au reste, que les fâcheux effets de ce séjour ont maintenant disparu et que, sous votre sage gouvernement, votre malade est complètement remis et prêt à recommencer. Pour moi, j'ai pris à l'école de Mr. Ellice des habitudes tellement vagabondes, que c'est à peine si je suis resté deux jours de suite à Paris. Nous n'avons pas malheureusement ici le climat de l'Écosse, et la pluie m'a presque toujours accompagné dans mes courses. Voici cependant le soleil qui reparaît depuis deux jours et j'espère qu'il ne s'en ira pas avant l'arrivée de lady Ashburton (1), que nous attendons vers le 10 de ce mois. L'Empereur est revenu avant-hier en excellente santé et point fou. On dit que les démonstrations de la famille Murat modifieront notablement les projets qu'on avait sur le roi Bomba et son royaume. L'expédition est ici très peu populaire et l'on trouve qu'on se donne beaucoup trop de peine pour des gens très peu intéressants. *Ci vedremo.* Il me reste à peine assez de place pour vous prier de me mettre aux pieds des beautés si redoutées des saumons de Loch Quoich et d'agréer l'expression de mes respectueux hommages.

P. Mérimée.

M. Thiers est toujours à la campagne, chez Roger.

(1) Harriet Mary, fille de lord Sandwich, première femme de lord Ashburton.

V

Cannes, Hôtel de la Poste,
18 décembre 1856.

Cher Mr. Ellice,

Je suis allé voir sir David Brewster (1), qui demeure loin d'ici, comme Carabancel l'est de Nice, mais il n'y a pas de fiacres à Cannes, qui est un pays fort arriéré en civilisation. Je l'ai trouvé avec un lumbago, fort enchanté d'ailleurs du temps et de la belle nature, surtout des pierres qui l'intéressent extrêmement. Nous allons demain faire un voyage de découverte aux îles de Lérins si le temps n'est pas trop mauvais. Malgré l'infériorité de Cannes sous le rapport des voitures et de la cuisine qui est, à mon avis, dans l'enfance, je m'y plais assez par la solitude complète dont on y jouit. Il y a décidément trop de monde à Nice et cela ressemble trop à la vie de Paris. J'aime beaucoup, de temps en temps, à dîner en redingote et à vivre en ours, je dis en ours véritable, non en faux ours comme vous, à qui il faut trois femmes pour compagnie et du bordeaux d'un grand cru. Je n'ai pas ici de lady Harriot ni de lady Margaret, pas plus que du vin de Larose. Cependant, j'ai deux dames (2) pour avoir soin de moi, à la vérité d'un âge trop respectable, mais elles ont une qualité inappréciable, c'est qu'elles aiment l'odeur du cigare et qu'elles ont une provision d'excellent thé et un samovar russe qui est bien la meilleure invention du monde pour qui en sait la manœuvre. Les Anglais, qui ont fait bâtir ici, mériteraient d'être empalés pour l'architecture qu'ils ont apportée dans ce beau pays. Vous ne sauriez croire combien je suis affligé de voir ces châteaux de carton campés sur ces belles montagnes. Cela ressemble à des fleurs de papier au milieu d'un parterre. Ne pourriez-vous engager vos amis à avoir un peu de goût? Je fais tous les jours cinq à six lieues à pied, je ramasse des pierres et

(1) Sir David Brewster, Felliw of the Royal Society, savant physicien, connu surtout pour ses travaux sur l'optique. Il fut, comme on sait, l'inventeur du kaléidoscope et du stéréoscope. Il devait épouser, l'année suivante, sa seconde femme, la fille du célèbre Parnell.

(2) Mrs. Ewer et miss Lagden, dont il est fait mention à plusieurs reprises dans les *Lettres à Panizzi*, et les *Lettres à une autre inconnue*. C'étaient d'anciennes amies de sa mère qui l'entouraient d'attentions délicates.

je fais des systèmes de géologie. Sir David dit que nos cailloux renversent tous ses systèmes à lui. Soyez assez bon, lorsque vous quitterez Nice, pour me prendre chez Lacroix, rue? à côté du Pont-Neuf, un verre en figuier de Gênes, dans lequel entrent cinq autres verres. Cela est noir, et coûte six francs que je vous prierai de porter à mon compte. J'en avais apporté un ici, mais on me l'a déjà enlevé. Cela se trouve chez l'homme aux cannes.

Adieu, cher Mr. Ellice, à bientôt, je pense, car j'imagine que vous serez obligé de capituler un de ces beaux matins et que vous reviendrez alors, tout courant, vous réfugier dans la place Saint-Georges (1). En attendant, je vous souhaite santé, joie et prospérité, je voudrais ajouter du whisky toddy et une blanche main comme celle de Mrs. Ellice pour le faire.

P. Mérimée.

VI

Cannes, 20 décembre 1856.

Cher Mr. Ellice,

Comme je sais que vous êtes avare de votre prose, je ne veux pas que vous soyez inquiet du sort des quatre pages dont vous m'avez favorisé. Elles sont arrivées heureusement à leur destination à mon grand contentement. Au moment où je finissais la lettre que je vous adressai, il y a quelques jours, on m'a annoncé la visite de lord Londesborough (2) et j'ai vu entrer un grand homme à barbe et moustaches avec des boucles d'oreilles, ornement qui était, à ce que je croyais, absolument inconnu en Angleterre. Il avait, de plus, un grand chapeau comme en portent les meuniers de ce pays, et un petit manteau long comme un mouchoir de milady. Malgré cette apparence hétéroclite, il m'a paru tout à fait un homme comme il faut, voire même, instruit. Je lui ai rendu sa visite hier, et j'ai trouvé dans

(1) Chez Thiers. « ...Ne croyez pas que nous vous laisserons échapper si vite lorsque nous vous tiendrons. Vous dites que ce sera le 10 novembre sans Mrs. Jenny ; mais lady Ashburton affirme que vous viendrez plus tôt et avec madame votre belle-fille, j'aime mieux cette version que la vôtre, confirmez-la-moi au plus tôt. » (De Mme Dosne, 17 octobre 1856.)

(2) Frère puîné du marquis de Conyngham dont Mérimée fera la connaissance quelques années plus tard.

le salon une sylphide (1) de trente ans à peu près (croyez qu'il y a des sylphides de cet âge-là), pâle, frêle, aristocratique, ravissante. Le seul danger qu'on courait, c'est de la casser en deux ou trois morceaux en la serrant dans ses bras. Nous avons parlé de *rebus omnibus et quibusdam aliis*, et elle m'a charmé. J'y dîne la semaine prochaine au lieu de m'en aller. Pendant que nous causions, une vieille femme est entrée dans le salon, ayant l'air d'une espèce de gouvernante. Tout le monde s'est levé et j'ai conclu que ce devait être la marquise de Conyngham (2). Elle est aussi très bien pour une personne de quatre-vingts ans, mais elle ne parle pas et a l'air de se mouvoir par ressorts. On a fait de tels progrès dans l'industrie en Angleterre, que l'on est parvenu peut-être à mettre dans les vieux corps quelques mouvements d'horlogerie bien huilés qui fonctionnent mieux que la nature. Je suis allé l'autre jour aux îles de Lérins avec sir David Brewster, et j'ai trouvé, sur les rochers, sa fille et sa petite-fille, l'amie de Kossuth. Au lieu de nous arracher les yeux, pour suivre notre conversation, de St Andrews, nous avons fait une reconnaissance très tendre et nous dînons ensemble aujourd'hui. J'ai fait faire une lieue à sir David sur les rochers et les ruines ce qui l'a guéri d'un lumbago qui le tenait. Que pensez-vous de ce remède? Mais quel admirable médecin que le soleil de ce pays ! Quel dommage qu'on ne puisse pas l'emporter avec soi. Vous m'avez fort amusé avec l'histoire de la grande-duchesse. J'aimerais mieux un coup de dent de Sambo qu'un coup de langue de sa maîtresse, et je plains Son Altesse Impériale de se jouer à si forte partie. Je suis si ignorant que je ne sais pas qui est cet *ex-duc* de Parme. Je ne sais pas même s'il y en a un véritable. N'est-ce pas quelque infant d'Espagne? Je commence à abonder dans votre sens, au sujet des successions. La division a pour résultat de rendre un capital effectif, une chose infiniment rare. La rareté de ce capital fait qu'on n'a pas en France des hôtels bien montés comme on en trouve en Angleterre. Le mauvais état de nos hôtels fait qu'on ne voyage pas dans un pays qui est magnifique. L'absence de voyageurs est cause qu'on ne visite pas nos monuments

(1) Lady Londesborough, Ursula, Grace, fille du contre-amiral, l'Honorable Charles Bridgemann, R. N.

(2) Mère de lord Londesborough. Amie intime du régent qui fut, depuis, George IV, elle eut sur lui une grande influence.

historiques, et voilà pourquoi ils tombent en ruines. Malheureusement, les idées démocratiques sont si enracinées dans ce pays, qu'on ne peut espérer un changement de système. Je ne partage pas vos craintes sur les séductions de nos nouveaux amis, les Russes. Leurs malices sont, comme on dit, cousues de fil blanc, et nous avons affaire à un homme qui a d'assez bonnes lunettes pour voir de quel côté est son intérêt.

Adieu, cher monsieur Ellice, présentez mes tendres hommages à lady A.(shburton) et à Mylord. Il est possible que je vienne leur demander à dîner avant de m'arracher à ces bords enchantés.

Mille amitiés et compliments.

P. Mérimée.

VII

Cannes, Hôtel de la Poste,
19 janvier 1857.

Mon cher Mr. Ellice,

J'avais résolu de partir lundi, et je viens de remettre au mercredi pour vous serrer encore la main au passage et prendre vos instructions pour Marseille. Sir David Brewster part pour Nice mercredi. Le yacht de lord Londesborough est arrivé et je crains que vous ne trouviez Cannes fort solitaire, surtout venant de quitter les splendeurs de Nice.

Je suis bien fâché d'apprendre que la santé de lady Ashburton n'est pas meilleure. Entre nous, je crains qu'elle ne suive un mauvais régime. Il lui faudrait un médecin doué de plus d'autorité que le sien. Si j'avais pu passer par les dégoûtants préliminaires de la science, la dissection de vilains cadavres, je serais devenu un grand médecin et je me serais appliqué à guérir les femmes, surtout les jeunes, malgré la prédilection pour les *maturæ virgines* que vous me supposez.

La plupart des femmes du monde sont malades parce qu'elles sont riches. Le moyen de les guérir, c'est de les obliger à faire comme si elles ne l'étaient pas. Je suis sûr que si lady A. était obligée d'aller tous les jours d'un bout de Londres à l'autre, elle se porterait à merveille. Après moi, il n'y a qu'un grand médecin au monde, qui est Bre-

tonneau, à Tours. Il vient, à soixante dix-huit ans, d'épouser une fille qui en a dix-huit et qui est amoureuse de lui.

On m'écrit de Paris que Walewski est, comme vous le dites, fort menacé d'aller à Saint-Pétersbourg ou à Vienne. Pour Pétersbourg, cela se complique d'une dépêche télégraphique de Mme Lehon à Morny, dépêche laconique contenant ce seul mot : « Restez. » Les méchantes langues disent qu'elle lui réclame, outre tous les cheveux possible, quatre millions de francs. Elle est allée, en grande loge, à l'Opéra le jour du mariage (1) et elle fait trop bonne contenance pour que je croie à ces bruits-là. Qui épouse Georgiana de Flahaut? M. Benoît Fould m'a dit hier que M. de Morny s'était défait des deux épines qu'on lui connaissait : Mme Lehon, et ses actions du Grand Central que la Compagnie d'Orléans lui achète. On donne pour successeur à Walewski M. Benedetti, le sage directeur actuel des Affaires étrangères, et le greffier de la Conférence (2). Pour l'archevêque de Paris, on avait d'abord pensé au cardinal Morlot, archevêque de Tours, mais on dit qu'il a refusé. Il paraît que la place est mauvaise, car en huit ans il en est mort deux, l'un par le fer, l'autre par le plomb. Le *Moniteur* d'aujourd'hui donne un rapport des Finances très réconfortant. Les revenus sont augmentés de 178 000 000 depuis 1854. Comment trouvez-vous les Suisses qui marronnent et qui se plaignent qu'on enchaîne leur valeur. Au fait, je n'aurais pas été fâché de les voir aux prises avec les Prussiens, mais il n'est pas sain d'avoir des coups de canon sur sa frontière.

Adieu, cher monsieur Ellice, mettez-moi aux pieds de lady A... et croyez à tous mes sentiments bien dévoués. Je serai à Paris le 8 ou le 10 février, et, Mme Dosne aidant, j'espère vous y retrouver. Mille tendresses à Pillet.

P. Mérimée.

(1) Le mariage de Morny avec Mlle Troubetzkoï.

(2) La conférence de Paris, où fut discutée, entre autres questions, celle du droit du roi de Prusse au titre de prince de Neufchâtel.

Prosper Mérimée.

(A suivre.)

Une Salente révolutionnaire

La Bretagne romantique

La Bretagne a été entourée, depuis quelque cent ans, d'une auréole de légende et de poésie qui n'a pas laissé de susciter un certain étonnement et quelques discussions. Les personnes informées que l'on a interrogées sur les mérites particuliers de cette province, ne se sont pas trouvées d'accord dans leurs réponses, ou plutôt elles sont arrivées à des conclusions diamétralement opposées.

« Il y a presque autant de Bretagnes que d'écrivains bretons, » constate M. Charles Le Goffic. Les uns ont cru reconnaître dans l'histoire de ce pays les symptômes de ce qu'ils appellent la « folie celtique »; les autres soutiennent, au contraire, que la marque distinctive de la race bretonne, c'est le bon sens. Certains ne voient dans le ciel de la péninsule armoricaine et dans l'âme des Bretons, que nuées et ténèbres. A quoi d'autres ripostent que la Bretagne est le pays de la lumière et qu'il n'y a rien de plus admirable que la « clarté celtique ». Enfin les Bretons seraient des résignés, cantonnés, il est vrai, au bord de la révolte, et des individualistes dont cependant les habitudes communautaires ne sont pas négligeables.

Mais toutes ces querelles auraient été moins confuses, elles n'auraient pas fait grand bruit, même en pays breton, elles n'auraient pas alimenté une assez importante production

livresque, si la Bretagne n'avait été au siècle dernier un lieu d'élection pour les âmes romantiques, et si surtout, au vrai visage de la province, n'étaient venues s'appliquer, comme un masque, les deux grandes figures de Chateaubriand et de Renan. On a souvent répété que l'auteur de *René* et celui des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ont été les interprètes des sentiments de leur race, et la Bretagne a cru tout de bon qu'elle devait se reconnaître dans les préfigurations somptueuses ou attendries de ses deux illustres enfants. Le type littéraire breton ainsi devenu officiel, on a fait défense aux Bretons de s'en écarter. Que dis-je? Le portrait a prévalu : il est désormais plus ressemblant que le modèle.

Aussi ne sommes-nous pas trop surpris de voir un éminent critique préoccupé, d'une part, des origines bretonnes de Chateaubriand, de Lamennais et de Renan, et d'autre part, des relations recueillies en Bretagne par de consciencieux et brillants enquêteurs, aboutir à l'impasse ordinaire, et ne se tirer de ce mauvais pas qu'en admettant une « pluralité morale », un « paradoxe psychologique du Breton », c'est-à-dire d'un homme à la fois puissamment rêveur et ardemment réaliste.

Nous nous proposons d'établir en ces quelques pages comment une certaine idéologie, exposée dans des ouvrages oubliés, fit de Bretons doués des plus riches dons de l'esprit, une classe d'écrivains marqués de traits spéciaux, et comment cette même idéologie appliquée à un vieux pays honorablement connu jusque-là, mais tenu au rang des autres provinces françaises, révéla du jour au lendemain une Salente romantique insoupçonnée.

Nous pourrons ainsi nous rendre compte qu'il existe une parenté réelle entre les Chateaubriand, les Renan, et cette Bretagne nouvelle, mais que c'est grâce à un lien étranger à leur pays d'origine. Nous verrons que le « paradoxe psychologique » mis en avant, qui est bien frappant en effet chez ces écrivains, et en général chez les intellectuels bretons soumis à leur influence, est un phénomène moderne qui n'a rien à voir avec la race bretonne, et qui tient uniquement au trouble apporté dans des cerveaux vigoureux par une fausse érudition du « réel » et de la « nature ».

En un mot, nous pensons que le romantisme de Chateaubriand n'est pas breton, que la Bretagne de Renan est

romantique et non point bretonne. Il y a eu un événement auquel les biographes de ces écrivains n'ont pas attaché assez d'importance : c'est l'apparition d'une Bretagne romantique à laquelle il était facile d'apparenter l'auteur de *René* et celui des *Souvenirs d'enfance*. Cette Bretagne de 1830 n'est que la création artificielle des esprits les plus secs, les plus bornés, les plus pédants du dix-huitième siècle, eux-mêmes inspirateurs de Chateaubriand et, à travers leurs successeurs, du Renan breton. De telle sorte que si l'on trouve à ces deux écrivains une famille intellectuelle en Bretagne, ce ne peut être que celle des « naturistes », huguenots berlinois ou cévenols, « celtisants » francs-comtois, explorateurs alpestres et pyrénéens, astronomes très parisiens, petits maîtres ou érudits de réputation européenne. Il est hors des voies reçues de faire entrer dans l'étude de la nature bretonne (celle du dix-neuvième siècle et celle qui nous est contemporaine) la masse imposante des volumes d'érudition naturiste qui, depuis un siècle et demi et plus, sont abandonnés sur les rayons les plus obscurs des bibliothèques publiques. Ces poudreux bouquins furent cependant très recherchés et très lus. Ils firent une concurrence souvent victorieuse aux ouvrages adverses des philosophes, et ils constituèrent le fond des collections des chambres de lecture et des académies de tous ordres. Ils furent, avec les instruments de physique, de chimie, d'astronomie, avec les collections de minéralogie et de botanique, le *lien matériel* des « sociétés » écloses de toutes parts. Hâtons-nous de dire que nous n'adoptons point pour désigner de pareils organismes le terme moderne de « sociétés de pensée », et la raison de cette divergence est que les « sociétés » furent surtout des laboratoires de démonstrations ou d'étude scientifiques, des alliés naturels et partout encouragés des académies de Paris et de l'étranger, dans la lutte entreprise contre les doctrines péripatéticiennes de l'Université.

Ajoutons que le dix-huitième siècle fut le siècle des grandes routes et des services publics de correspondance. C'est plus qu'il ne faut pour expliquer la naissance des innombrables cellules littéraires et scientifiques qui se constituèrent de tous côtés, et nous ne croyons pas qu'il y ait besoin à ce propos de mettre en avant un instinct de « penser à vide », qui serait né spontanément après 1750.

Le dix-huitième siècle fut une grande époque scientifique

et les ouvrages des érudits eurent la bonne fortune de paraître à la fin d'un siècle où la culture classique était l'objet d'une désaffection plus forte encore dans les esprits que dans les institutions. Ils formèrent un public d'adeptes fanatiques qui, avant de faire la révolution, la portèrent longtemps dans leurs cerveaux.

Nous étonnerons nos compatriotes bretons en les menant dans la France du dix-huitième siècle, pour leur montrer les origines d'une Bretagne plus que roussienne. Peut-être aussi donnerons-nous quelque émoi à cet autre public où il est d'usage de ne voir dans les écrits des romantiques que le produit d'une maladie vieille comme le monde ou que le signe d'un désordre politique et social. Au cours de notre enquête nous rencontrerons à chaque instant la plupart des grands thèmes idéologiques illustrés par l'école de 1830, et ceux-là même qui, sans être tout le romantisme, sont les matériaux les plus exploités par une nouvelle génération littéraire.

Nous verrons que ces thèmes sont les propositions « savantes » et les hâtives synthèses d'une érudition encore à ses débuts. C'est parés de la superbe assurance de la « science » qu'ils servirent d'assise à la grande *erreur intellectuelle* du dix-neuvième siècle, après avoir emporté l'adhésion enthousiaste des sujets de Louis XVI.

La Bretagne avant la Révolution.

Voyons d'abord où en est la Bretagne à quelques années de la révolution de 1789. Percevons-nous à cette date, dans la vieille province, des indices de ce caractère si spécial qu'on a voulu reconnaître aux Bretons, et trouvons-nous dans les siècles précédents quelques symptômes qui révèlent une Bretagne installée d'instinct dans un romantisme inconscient? Essayons d'établir rapidement le bilan moral et intellectuel de la péninsule armoricaine avant l'entrée en scène de Chateaubriand.

Les têtes y sont échauffées plus que partout ailleurs pendant les dernières années de l'ancien régime. Au Parlement de Rennes, institution française établie dans sa forme définitive par le roi Henri II, une troupe frondeuse de robins, dont beaucoup sont d'origine française, s'acharne à repousser

toute mesure d'ordre public qui ferait perdre à la Bretagne sa position de province privilégiée en matière d'impôts. Ces juristes entraînent à la résistance leurs parents, les gentilshommes des États, et leur mettent entre les mains les arguments historiques et constitutionnels qui leur permettent de se complaire dans leurs calculs de féodaux protégés par le pacte d'alliance. Ils suscitent les enquêtes historiques de Lobineau et de Morice. Ils donnent la main à la révolte du papier timbré. Ils trempent dans l'affaire Pontcallec et, par la suite, dirigent le « Bastion » qui, par l'entremise de ses « tuteurs », entretient l'effervescence aux États parmi les membres de la noblesse.

Le premier ordre et le tiers sont traités durement par l'aristocratie bretonne. Le tiers sent que le Parlement et la noblesse veulent mettre la main sur les privilèges des municipalités, et, suivant une tradition constante en Bretagne depuis la réunion à la France, il se ménage dans le pouvoir royal une garantie contre les empiétements de la magistrature et de ses alliés.

La réputation de frondeurs que l'on a faite aux Bretons vient en grande partie des affaires retentissantes qui, au dix-huitième siècle, mirent aux prises la monarchie et le Parlement de Bretagne. Mais point n'est besoin de chercher à ces conflits violents des causes radicales. Nous venons de voir quels intérêts puissants sont en jeu et dans quels éléments se concentre l'opposition. Il y a lieu aussi d'observer que ces manifestations tumultueuses ont une base légale et que les parlementaires jouent leur rôle. « Depuis 1532, remarque de Carné, ce petit pays possède cet ensemble d'institutions que nous appellerions aujourd'hui une charte constitutionnelle. La Bretagne se trouve en mesure de rappeler au pouvoir les termes d'un engagement bilatéral renouvelé de règne en règne. »

On ne voit pas que les meneurs du Parlement, tout occupés de parchemins et de conventions juridiques, aient songé, pour réchauffer le zèle national des Bretons, à mettre en honneur la langue du pays. Au déclin de l'ancien régime, le dialecte celtique est réduit à un parler appauvri et imprégné de gallicismes. N'en font usage que les paysans, les pêcheurs et quelques artisans des villes bretonnantes. Il est peu cultivé par le clergé. Sans aller jusqu'à partager la fureur du concile de Reims qui, au neuvième siècle, jetait

l'interdit sur la langue bretonne, les prédicateurs ne sont pas éloignés de voir dans le breton un obstacle à l'instruction religieuse des campagnes. Michel Le Nobletz et le père Maunoir ont scandalisé leurs confrères en introduisant à l'église des cantiques bretons, mais la cause de la langue a été gagnée par eux. On voit paraître le dictionnaire du père Grégoire de Rostrenen, en 1732, et celui de dom Le Pelletier en 1752 ; et quoique Rostrenen, dans la préface de son ouvrage, expose les grandes lignes de l'histoire des Bretons anciens, telle qu'elle est connue de son temps, il déclare formellement que l'unique but qu'il s'est proposé est de venir en aide aux prédicateurs et de travailler à convertir les âmes. Point donc de tendances nationalistes chez tous ces hommes qui, depuis l'illustre confesseur saint Yves, vont se nourrir de pures traditions classiques dans les universités de Paris et de Bordeaux.

Un ouvrage sur lequel nous sommes tenus de dire quelques mots, c'est le recueil des *Vies des saints de Bretagne*, du frère Albert le Grand. Il est contemporain des premières publications des historiens patentés du Parlement et a été offert par son auteur à « Messeigneurs des États de Bretagne ». Compilation sans esprit critique, cette « légende dorée » des saints bretons a peut-être eu pour but de donner à la Bretagne un relief religieux qui lui manquait jusque-là. Au dix-septième et au dix-huitième siècle la grande querelle a été celle des origines politiques de la province. Avant la réunion la discussion a été surtout religieuse, et sans doute il ne déplaît pas au Parlement de recourir à un argument qui portera sur le clergé et sur la masse des fidèles. L'ouvrage ne montre-t-il pas que la Bretagne a reçu chez elle, avant même la constitution d'une nation française, une phalange de saints digne des plus illustres États?

Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'Albert le Grand, qui fut oubliée pendant cent cinquante ans, fut retrouvée à l'époque romantique et la bretonnerie de Renan jeta sur elle son dévolu. Elle regorge de thèmes qui appartiennent au fonds commun de folklore européen. On surprend parfois l'ingénieux auteur en train de démarquer certaines légendes pour les rapporter à son pays. Témoin l'histoire de ce pèlerinage célèbre du Léon, dont le héros vivait dans la deuxième moitié du quatorzième siècle ; on trouve le trait fondamental du récit d'Albert le Grand dans le recueil des *Miracles de Notre-*

Dame, de Gautier de Coinci, ouvrage de la première moitié du siècle précédent.

La Bretagne n'avait pas enfanté de chef-d'œuvre littéraire. Donnera-t-on ce nom à quelques mystères écrits dans une langue encombrée de mots et d'expressions françaises, et pauvrement inspirés de la littérature courante du moyen âge? Une légende tenace, qui trouve encore crédit auprès d'excellents critiques, est celle d'une littérature courtoise qui aurait abondé au douzième siècle « dans les deux Bretagnes ». On a même tiré argument de cette prétendue floraison poétique pour montrer les « affinités du celtisme et du romantisme ». Il y eut, en effet, un temps où l'on faisait cadeau aux Gallois, voire aux Bretons, de toute l'œuvre de Chrétien de Troyes et de ses successeurs. Il a fallu en rabattre. En examinant attentivement les œuvres galloises que l'on dit antérieures aux romans français, on trouve qu'elles sont grossières et rudimentairement composées et qu'elles méritent simplement le titre de *Mabinogion* — contes pour enfants — qui leur a été donné. Les mœurs sauvages qui y sont rapportées ne rappellent en rien l'esprit des créations de Chrétien, et le principal traducteur français des *Mabinogion*, le très compétent M. Joseph Loth, fait remarquer que ces héros gallois, que l'on voudrait faire passer pour des paladins de l'amour et des idéalistes moyenâgeux, « sont plus occupés à envoyer leurs ennemis dans l'autre monde qu'à y rêver ». Les contes gallois originaux n'ont pas reçu, comme les romans français, la féconde influence de l'antiquité latine. Le douzième siècle a été appelé l'*Œtas ovidiana*. *L'Art d'aimer*, *les Remèdes d'amour* et *les Métamorphoses* ont donné aux œuvres françaises cette part d'inspiration classique qui, renouvelée par de savants trouvères, est ce que nous admirons le plus en elles.

Loin d'avoir été créateur en ce genre — car on ne peut dire que la supercherie historique du Gallois Geoffroy de Montmouth ait été une véritable création — le pays de Galles a subi l'influence française et il a imité les œuvres de Chrétien. M. Morgan Watkins a remarqué que la renaissance littéraire galloise du douzième siècle est due à l'influence française et M. Dottin déclare que plus le pays de Galles tomba sous la domination anglaise, plus la poésie y prit le ton courtois. On voit donc à quoi se réduit en cette matière l'apport de la race celtique.

Mais la Bretagne? Trouverons-nous chez elle quelque chose qui ressemble à un roman de la *Table ronde?* Nos plus attentifs celtisants n'entendent pas faire fond sur le douzième siècle breton. Le vide serait complet de ce côté, si l'on n'avait découvert en Bretagne une chanson de geste, mais française, le roman d'Aiquin, qui semble avoir été composée pour les intérêts des archevêques de Dol en lutte contre les archevêques de Tours, et dans laquelle il n'est pas trace d'un « génie breton » particulier.

Nous ne saurions terminer ce bilan de la Bretagne intellectuelle, dont nous retranchons délibérément tout ce qui est d'inspiration purement française, sans dire combien de hâtives généralisations ont contribué à défigurer la véritable physionomie de ce petit pays en apparence si différent des types courants. On a réuni en un groupe compact les exemplaires les plus bruyants des Celtes et des Bretons : on a rapproché pêle-mêle Pélage, Abélard, Broussais, Lamennais, Chateaubriand, Renan, et l'on s'est écrié : quelle continuité du type racial ! Mais on a oublié Dun Scott, le docteur marial, dont la fortune balance celle de saint Thomas d'Aquin ; Laënnec, le clair génie et le père de la médecine moderne, et, par exemple, les compatriotes des trois Malouins sus-nommés, Monpertuis et La Mettrie, qui ne ressemblent guère aux autres ; sans compter des hommes politiques et militaires aussi peu « rêveurs » que Richemont et Du Guesclin. On ne dit pas que le domaine où les Bretons se sont complu particulièrement est celui du droit, où brillèrent les Pierre Boich, les Éguinec Baron, les d'Argentré, les Hévin ; qu'en outre les trois rameaux celtiques d'Irlande, de Galles et de Bretagne comptent, parmi leurs productions littéraires les plus importantes, le *Senchus Mor*, les *Lois d'Hoël Dha* et la *Très ancienne coutume de Bretagne*, qui plaident en faveur du sens réaliste de leurs auteurs.

En rapprochant des personnages turbulents que des siècles ont séparés, on ne doit pas perdre de vue un fait historique patent : ce ne sont ni l'Irlande, ni la grande, ni la petite Bretagne qui ont formé ces hérésiarques et tous ces pays ont été exempts du pélagianisme ; l'Irlande, la Bretagne armoricaine n'ont versé ni dans le protestantisme, ni dans aucune grande hérésie.

Les « peuples du Nord ».

Lorsque apparaissent les symptômes précurseurs de la Révolution française, la Bretagne est, comme le reste du royaume, envahie par les sociétés de pensée et par les chambres de lecture. Le philosophisme de l'Encyclopédie et l'idéologie roussienne s'y disputent la direction des esprits. Mais cette Bretagne, qui doit être quelques années plus tard le document le plus illustre que les novateurs apporteront à l'appui de leurs théories du « peuple pur » et des « races », elle est plus occupée d'agitation politique que d'érudition bretonne. Ce ne sont point les œuvres obscures de Le Brigant et de La Tour d'Auvergne qui retiennent son attention. Quelques écrivains bretons ont bien timidement essayé de rattacher les origines de leur pays à quelque tradition illustre. Des historiens prétendaient trouver dans Geoffroy de Montmouth la preuve de l'ascendance troyenne des Bretons, mais ils ne faisaient ainsi que réclamer pour leurs compatriotes une place dans la famille romaine. Par contre, au début du dix-septième siècle, le père Pezron suit une voie différente, en sacrant les Celtes, fils de Gomer, de la famille de Noé.

Mais les ouvrages les plus retentissants qui aient été écrits au dix-huitième siècle sur les Celtes, ont été publiés hors de la Bretagne, en France, en Allemagne et en Hollande. Ils eurent, dans l'Europe « naturiste », une fortune considérable, car ils arrivaient juste à point pour servir à l'étude des « peuples de la nature » et des premiers d'entre eux, les hommes du « Monde primitif ».

Deux écrivains surtout firent parler d'eux : Pelloutier et Mallet.

Pelloutier, pasteur protestant et membre de l'Académie de Berlin, est « l'historien des Celtes ». C'est le savant indiscuté. Les Celtes lui appartiennent et, pendant cent ans, ont fait appel à son témoignage. Il publie en 1740 un ouvrage dont le titre est remarquable ; c'est l'*Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains;* car au dix-huitième siècle les Germains passèrent pour Celtes. Sans proclamer l'éminente vertu des peuples celtiques, Pelloutier voit en ceux-ci les maîtres de la science religieuse et les champions de la liberté contre la tyrannie personnifiée par

Rome. Ils vivent en ennemis de « l'état social », sans vêtements ; mais ils s'expriment en vers, « car l'ignorance et le mépris des lettres sont la véritable origine de la poésie ».

Peu de temps après Pelloutier, Mallet reprend le même sujet à l'occasion de sa traduction de l'*Edda* qu'il révèle à la France. L'*Edda ou mythologie celtique* est publiée en 1755 en Hollande. Ici l'opposition entre les nations du Nord, toutes « celtiques », et la circulation gréco-romaine, est portée à son comble. C'est à ces races indomptées que l'Europe doit encore de jouir de quelques restes de liberté. C'est leur « barbarie » qui sauve encore le monde de la « corruption ». « Le Nord, écrit Mallet après Montesquieu, je l'appellerai la fabrique des instruments qui brisent les fers forgés du Midi. » Voilà où le ton se monte.

Ces « peuples de la nature » tirent leur supériorité du climat, qui réduit les passions. Ils n'ont point de lois. « La coutume, la tradition des maximes qu'on apprend par cœur et surtout la simplicité des mœurs, leur tenaient lieu de lois dans les premiers temps ». Tout cela est dans les croyances de l'époque. Mais ce qui est neuf, c'est l'ardeur que met notre « celtisant » à exalter la religion « naturelle » des Celtes. « C'est la religion celtique, dit-il, que comportent, qu'inspirent, si j'ose ainsi parler, notre climat, notre naturel, nos besoins... C'est cette religion enfin dont le christianisme, ayant triomphé après de longs combats, n'a pu cependant détruire entièrement toutes les traces. »

On voit poindre dans Mallet les thèmes chers aux romantiques, le thème des tempêtes et des ténèbres celtiques, qui sera particulièrement exploité à propos de la Bretagne. L'auteur célèbre le rôle éminent de la femme chez les Celtes. Le goût de la galanterie vient du Nord, dit-il. Les femmes y étaient fées. On trouve dans l'*Edda* une « théorie complète de la féerie » et Celléda y paraît avec les attributs que nous lui verrons dans *les Martyrs*.

Mais ce que Mallet s'attache surtout à démontrer en de nombreuses pages, c'est ce qu'il appelle « l'idée maîtresse » de la mythologie celtique. « Tous les Celtes, dit-il, pensaient que la nature était sans cesse en danger, et que des ennemis publics et secrets, après l'avoir longtemps minée et ébranlée, amèneraient enfin le grand jour de la ruine totale... » Une « idée mélancolique » est liée au « dépérissement insensible et continuel de la nature et des dieux... Le monde

moral ne sera pas moins troublé que le physique ; la nature agonisante ne parlera plus aux hommes. »

Un système assez curieux, parce qu'il apporte un argument scientifique à la théorie des Celtes « peuple primitif », et qu'ainsi il fait la liaison avec le deuxième groupe d'ouvrages que nous allons maintenant examiner, c'est celui de Poinsinet de Sivry. L'auteur se targue de considérations géologiques pour montrer que la région des Pyrénées est la mère du genre humain. « Les montagnes, dit-il, furent les premiers lieux habités après le déluge. La race humaine fut longtemps sans oser descendre dans les plaines... tous les lieux inférieurs aux montagnes n'offrirent longtemps, d'un bout à l'autre de la terre, que le tableau d'un *lac* immense. » Les premiers hommes étaient, du reste, des Celtes, « les premiers cultivateurs, les premiers inventeurs des arts, et les premiers fondateurs du premier empire et de la première société ». Le monde entier passe à cette Celtie, l'Europe, l'Asie, et jusqu'à l'Amérique.

La découverte de l'âge d'or et du « monde primitif ».

Cette étude des races nordiques ne fut pas la seule à laquelle s'adonnèrent les admirateurs des peuples de la nature. On se mit en quête d'un spectacle plus à la portée des yeux et des imaginations, et on le trouva dans un petit peuple voisin de la France, celui-là auquel J.-J. Rousseau donnait une illustre renommée. Il ne faudrait cependant pas croire que ce fut uniquement Jean-Jacques qui fit la fortune littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle. Bien d'autres écrivains s'en étaient occupés, et on peut dire que Rousseau, un moment oublieux de son pays, ne lui donna son adhésion que parce que, de tous côtés, on tressait des couronnes à ses compatriotes. On imagine l'attention flatteuse avec laquelle on accueillit, à son arrivée à Paris, le « montagnard » dont les pareils étaient célébrés dans les poèmes de Haller, les *Mémoires sur la Suisse* de Bochat ou les *Dissertations* de Bertrand. Aussi, lorsque notre « homme de la nature » rencontre déception sur déception au théâtre et dans les académies, il se rejette violemment vers cette Suisse qui fait profession de détester la civilisa-

tion et dont la civilisation envie le sort. Il n'hésite pas. « Je suis grossier, clame-t-il, maussade, impoli *par principes;* je me f... de tous vous autres gens de cour. » Et il s'enfuit.

On doit se représenter la conversion subite de Rousseau comme une condensation brusque de l'atmosphère répandue dans la meilleure société française par les érudits et les poètes de la nature. Le « Suisse » Rousseau est né à Paris, comme plus tard le romantique Chateaubriand, et comme les « Bretons » Brizeux, Souvestre et Renan.

Toutes les célébrités françaises de la fin du dix-huitième siècle firent leur pèlerinage de Suisse, mais les œuvres qui naquirent de cette ferveur dépassent largement Rousseau. Ce que Rousseau, peu curieux de l'histoire, et qui au fond la méprisait, ne pouvait pas faire, c'était de s'évader des régions d'un utilitarisme assez terre à terre et d'un moralisme à portée de la main. Notre solitaire ne put empêcher que ses admirateurs ne cherchassent, dans le passé ou au loin, quelque exemple de ces « peuples de la nature » que l'on revêtait des plus éclatantes vertus. On se tourna de préférence vers les origines du monde, car on ne pouvait nier que le peuple le premier né ait été aussi le plus près de la nature.

On fouilla les auteurs latins et grecs pour y découvrir quelque trace du « Monde primitif ». Les linguistes inventèrent une sémantique de fantaisie qui devait révéler la langue mère ; les astronomes et les physiciens apportaient à l'envi leurs lumières pour hâter la solution d'un problème auquel toute la deuxième moitié du dix-huitième siècle français semble avoir été anxieusement suspendue.

La première hypothèse envisagée fut que le peuple primitif était la *nation atlantide* de Platon, et on se souvint qu'un médecin suédois, Olaüs Rudbeck, avait, au dix-septième siècle, revendiqué pour son pays l'honneur d'avoir nourri le « peuple perdu ». Voltaire, qui plaçait l'Atlantide chez les Brahmanes, se vit répondre, sur le tard, par l'astronome Bailly, le futur maire de Paris, que, selon toute vraisemblance, les hauts plateaux du Thibet avaient bien plus de titres à cette gloire que l'Inde. Bailly, personnage important, membre des trois académies, prétendit démontrer que la « science primitive » avait été poussée à une perfection extrême et qu'elle dégénéra par la suite parmi

les peuples orientaux. Il fixa le temps de l'âge d'or au troisième âge de la mythologie indienne qui prit fin à l'époque *caliougam*, trois mille cent deux ans avant l'ère chrétienne.

De son côté le futur mentor de Chateaubriand, Delisle de Sales, affirmait que la métropole du genre humain est manifestement « le dernier sommet du massif le plus gigantesque des montagnes », à savoir « la chaîne mère du Caucase », et il bâtit sur ces données un système historique qu'il exposa dans un ouvrage de cinquante-trois volumes.

Il y eut un homme qui, dans cet ordre de recherches, fut certainement le plus original des novateurs. Au lieu d'apporter une solution toute faite, qui n'aurait satisfait qu'un petit nombre de partisans, il prétendit avoir trouvé une clef merveilleuse qui permettrait à chacun de découvrir les faits primitifs et de devenir ainsi le collaborateur d'une révélation immense, destinée à rénover le monde. Cet homme était le protestant Court de Gébelin. Il publia, de 1773 à 1784, un immense ouvrage où il s'attaquait au problème du Monde primitif avec un enthousiasme, une passion qui touchent à l'hallucination.

Il tint à ses contemporains ce langage : « Vous vous efforcez de découvrir le Monde primitif dans les brumes du passé ou dans des régions inaccessibles. Mais ce monde n'a pas disparu ; il est autour de vous ; il vous enveloppe de toutes parts. Vous en avez le parler sur les lèvres ; son histoire est inscrite dans le nom de vos villes, de vos rivières et de vos montagnes ; elle est publiée par ces monuments innombrables pour lesquels vous n'avez point d'yeux. Apprenez que ce ne sont point les monuments qui manquent aux hommes, mais les hommes qui manquent aux monuments. »

Court professe que la nature est immuable et que sous les superstitions et la corruption de l'état social, il y a des éléments *permanents* et *essentiels*, qui sont les débris du Monde primitif. « L'homme, dit-il, en un langage un peu spécial, n'a jamais été créateur en aucun genre, mais il est toujours parti d'éléments existants pour faire quelque chose, et ce qu'il a fait a toujours été sorti de ces éléments qui, existant sans cesse dans la nature, antérieurs à l'homme, indépendants de lui, donnent la raison de tout. »

C'est ainsi que la langue primitive existe encore dans les « mots monosyllabiques ». Grâce à l'adoption par les pre-

miers hommes de ces mots « naturels », adaptés à la physiologie de nos organes, cette langue a « une permanence visible et une stabilité aussi durable que celle de l'univers ».

Pour ce qui est des croyances primitives, Court applique leur découverte par une méthode inspirée du livre des *Allégories* de C. Rifa, qui eut tant d'influence sur les destinées de la statuaire et de la peinture, après la Renaissance. Il voit dans les contes populaires et dans les mythes des anciens des figurations de faits historiques et de croyances naturelles. Il reconnaît que là où les hommes ont eu la sagesse de vivre selon leur instinct naturel, le monde primitif s'est le mieux conservé, en particulier chez les Celtes, c'est-à-dire chez les peuples du Nord. On pourra donc prendre des modèles surtout chez les « barbares ». Quel besoin désormais d'interroger l'hébreu, le grec ou le latin? Ces langues ne sont que des corruptions de la langue mère, qui est la celtique.

On reconstituera peu à peu « sous l'écorce d'un monde apparent *un monde nouveau, infiniment supérieur au premier*, autant au-dessus de lui que l'intelligence est au-dessus de la simple vue ». Grâce à cette méthode, on verra bientôt « *le monde moderne s'enter sur le monde primitif* ».

Si le public lettré s'avisa bien vite que les fantaisies étymologiques des dictionnaires de la langue primitive, publiés par Court, étaient un peu fortes, par contre notre novateur vit ses théories de la permanence et des allégories adoptées par de nombreux écrivains. On s'habitue à distinguer « du monde apparent » ce « monde nouveau » qui affleurait de tous côtés. On prit le pli de « voir sous terre ».

Gébelin avait de puissants protecteurs et il écrivit une partie de ses œuvres dans la maison de campagne de « l'Ami des hommes ». On parla de son livre comme de la plus grande découverte des temps modernes. On reconnaît l'accent très particulier de Gébelin dans Sénancour, et nous ne savons si, cette observation a déjà été faite, on peut tirer presque toute la substance d'*Obermann* et des *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* des ouvrages de Gébelin et de ses élèves, en particulier de Ramond.

Ramond a entrepris dans les montagnes une enquête double, à la fois physique et morale. Il est parti, comme Court, à la recherche du monde essentiel, mais il a lu les *Lettres physiques et morales sur la terre et sur l'homme*, de de

Luc, et il en enrichit la doctrine de Gébelin. Il établit entre l'homme et la nature un parallèle qu'il appelle « harmonie ». L'homme est dans le monde une seconde nature, dit-il, dont les lois sont, dans le plan moral, ce que sont les lois physiques dans la première.

Mais, hélas ! notre alpiniste constate que la sombre mythologie de l'*Edda* se vérifie dans l'univers actuel. Il découvre que le monde physique, et par conséquent le monde moral, sont entraînés dans une série de catastrophes inévitables. S'il n'y voit point de combats de dieux, il remarque que des forces opposées s'y heurtent. Il prophétise que notre âge des bouleversements aboutira à une ère de paix quand les « formes » physiques et morales auront enfin trouvé un « équilibre » où elles se maintiendront sans effort.

Déjà dans quelques points du monde cet équilibre a été atteint dans les objets inanimés et dans les âmes : ainsi dans la belle vallée de Campan qui est « une apparition anticipée du monde futur ». Les « sommets y ont cessé de descendre vers les bases et les bases de s'élever vers les sommets... » Les forces « qui tendent à produire » y sont « en équilibre avec celles qui tendent à détruire ». L'âge d'or y est réalisé.

Mais en attendant qu'il en soit ainsi partout, nous sommes, comme les montagnards, accrochés au bord d'un précipice et nous entendons le grondement des masses rocheuses prêtes à s'écrouler dans la plaine. « Des abîmes que nous ne sonderons jamais sont autour de nous et en nous. » Sacrifiés d'avance à un monde futur, nous ne pouvons que vivre dans un présent instable et hors de notre portée. Viennent donc les cataclysmes qui accompliront l'heureuse révolution !

On croit entendre René au sommet de l'Etna, se désespérant de ne trouver qu'une « création à la fois immense et imperceptible et un abîme ouvert à ses côtés », et appelant « les orages désirés » qui l'emporteront dans les espaces d'une autre vie.

Et Ramond de conclure : la France tient en réserve, pour la prochaine transformation, une race pure ; c'est la race gauloise, qui sera le sel de cette terre. Point de craintes, donc ; la partie est gagnée d'avance. « On dit, on assure que la destinée des Gaules l'emporte. Victorieuse elle va régénérer la France. »

C'est, en effet, ce qui transportera d'aise le général

Dumouriez après les premières années de la « régénération ». « La France, proclamera-t-il, est plus différente de la France de 1788, que de l'état des Gaules au temps de Jules César. »

Nous ne saurions trop insister sur l'importance prise par ces billevesées à la veille même de la Révolution. Nous ne pouvons exposer dans une étude se rapportant à la Bretagne toutes les ramifications des doctrines en cours qui pénétreront dans tous les ordres de la société, dans toutes les institutions, et furent très reçues à l'étranger, où l'influence française était inouïe. Qu'il vous suffise de dire que ce sont ces thèmes naturistes mis en avant comme un *système positif* destiné à contrebattre les négations des philosophes, qui firent le succès des illuminés dans la significative évolution des doctrines maçonniques commencée vers 1770. Nous avons exposé dans une livraison récente de la *Revue internationale des Sociétés secrètes*, la marche de cet investissement de la maçonnerie de tradition templière par les sectateurs du Monde primitif qui peuplaient la très importante loge des Neuf Sœurs et le Musée de Paris, et qui eurent l'honneur de convertir jusqu'au sceptique Voltaire.

Certains faits qui éclatèrent lors de la Révolution, sous la poussée de cette monstrueuse hallucination, n'ont point reçu jusqu'ici d'explication satisfaisante et il n'y a rien d'étonnant à cela : d'une part, si les adeptes s'étaient donné comme but l'établissement d'une société patriarcale, réalisée hors de tout gouvernement politique, ils convenaient entre eux que le « voile » qui recouvrait leurs doctrines ne devait être « levé » que peu à peu, et il résultait de cette attitude une profusion de formules dont le sens n'apparaissait dans toute leur étendue qu'aux gens « éclairés » ; d'autre part, à la pudeur ainsi affichée devait succéder un certain mutisme après la désillusion de la Terreur, du Directoire et de l'Empire.

Les plus grandes réussites de la Révolution, celle de Robespierre, celle de Bonaparte, sont dans le droit fil des doctrines que nous exposons. Quelle n'est pas notre stupéfaction de trouver dans la bouche même du conquérant de l'Égypte — qui, notons-le en passant, fut avec beaucoup de logique un autonomiste corse — l'aveu de ses secrètes ambitions. Au moment, où cantonné sur le sol antique des Pharaons, il voit la peste lui disputer la « mère des sciences

et des arts », il a ce cri du cœur qui enthousiasme Desgenettes : « Je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter les intérêts *de l'Europe* sur le centre de l'ancien Monde, et non pour entasser des richesses. »

Aux approches de la Révolution, cette belle idéologie débordant de tous côtés ne va point sans exercer une influence déprimante sur les hommes qui tiennent en mains les destinées du pays. On a maintes fois constaté que le roi et les ministres eurent les moyens d'arrêter les premiers désordres en cent occasions différentes, et cependant n'agirent point. Étaient-ils faibles, comme on l'a dit, ou simplement rendus plus qu'indulgents par l'attente d'un ordre nouveau annoncé de toutes parts?

Dans le domaine artistique et littéraire, les ravages de la nouvelle croyance furent considérables. « Il y a eu dans notre âge, constate Chateaubriand, une sorte d'avortement général des talents. » En effet, l'épuration chère aux sociétés révolutionnaires, avant de décimer les sectateurs eux-mêmes, s'exerça longuement dans les lettres et les arts. La poésie, la musique, la peinture, l'architecture ne sont-elles pas les amusements de l'état social corrompu et les plaisirs favoris de la tyrannie? Les formes classiques conservées sont vidées de leur contenu, grâce au mépris où l'on tient la tradition latine. André Chénier, élevé dans le culte de la Grèce, échappe seul à la contagion. On découvre Ossian, mais seulement trente ans après son importation en France, quand on songe à voir en lui un poète « primitif ». On fait grâce à la Bible et à Homère, parce qu'ils plongent dans le monde antérieur. Les peuples du Nord et de l'Orient font disparaître de l'horizon littéraire l'Italie, l'Espagne et la Grèce.

L'épuration ne s'arrête même pas aux êtres animés. Les plaines, la mer sont, avec les villes, vouées au mépris des adeptes. Les plaines sont les contemporaines de l'âge dégénéré et le réceptacle de « l'état social » ; la mer est le véhicule des vaisseaux oppresseurs des peuples de la nature. Saint-Preux franchit quatre océans et ne nous entretient à ce sujet que du scandale que lui cause un combat naval, comme s'il ne pouvait être question de rien d'autre sur mer.

Par contre les montagnes, ces « aïeules », comme les appellera Victor Hugo, sont les vénérables refuges des races pures ; les lacs, les restes des océans primitifs qui baignaient les Alpes et les Pyrénées. Quant aux forêts et aux

déserts, ils abritèrent la religion primitive, de concert avec les montagnes. L'âge présent du monde subit aussi la censure : on fuit vers le passé dont on est hanté, car il recèle le secret du bonheur définitif. Ce passé est en lui-même un fait impressionnant. Ce n'est plus la période de cinq mille ans qu'assigne la Bible. C'est la sombre forêt des cinquante mille ans dont la contemplation engendre tant de mélancolie. On pleure l'âge d'or de l'Europe et de l'Asie. Alors que le romantisme allemand qui vient de naître se proclame « moderne » et « national », le romantisme né en France est internationaliste et volontiers antédiluvien.

Ainsi les défenses et les restrictions pleuvent dans cette nouvelle codification des voies permises à l'esprit. On a dressé partout des palissades qui ne permettent que des vues étroites et faussées du spectacle humain. L'imagination ne se satisfait plus de l'aspect normal des choses. Elle bat le monde, hors des frontières de la sensibilité, à la recherche d'une nature plus « réelle » que la nature perçue. Il n'y a point en cela dédain du raisonnement, mais au contraire pédantisme et confiance aveugle dans une science fanatique et folle.

Et quelle assurance, quel lyrisme chez tous ces croyants ! Comme ils sont bien les pères de cette génération de 1830 qui porte leurs traits ! « Esprit court et mesquin, » dit Léon Daudet, du plus achevé des poètes romantiques. C'est bien cela : le culte niais des petites conjectures qui, peu à peu, dégoûtèrent la société du dix-huitième siècle, et qui mènent les bourgeois du dix-neuvième aux pires aventures.

Chateaubriand, chantre du monde primitif.

Le Breton Chateaubriand est issu d'une ville de marins et de négociants célèbres par leur énergie et par leur caractère pratique. Son père, enrichi par la course et par le commerce des îles, s'est rendu acquéreur du domaine de Combourg où il joue au seigneur féodal, entouré d'une cabale de parlementaires de sa famille. Tout ce monde fait des vœux pour La Chalotais et abhorre la cour. C'est dans le *Plan d'éducation nationale* du procureur du Parlement que le seigneur de Combourg a puisé la méthode qu'il applique strictement à son fils. Rousseau ou la liberté du

sauvage, pour la première enfance ; La Chalotais ou la science et la philosophie contre la culture classique, pour l'adolescence, voilà les maîtres à penser de l'ancien traitant.

Le jeune Chateaubriand a-t-il trouvé dans la bibliothèque de son père les ouvrages de Pelloutier, de Mallet, de de Luc, quand il s'entretient avec sa « fée » dans les bois de Combourg? C'est probable, si les ornements dont il entoure ses rêves sont bien ceux qui sont décrits dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Il emprunte, dit-il, les parures de cette femme idéale « à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions ». Il va s'asseoir sur une « pierre druidique » dans la lande. Il parcourt le monde à la suite de l'enchanteresse jusqu'aux sommets de l'Himalaya. Il constate qu'un « caractère moral s'attache aux scènes de l'automne » dont le spectacle a « des rapports avec nos destinées ». Il voit « avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes » et alors « il entre en pleine possession des sympathies de sa nature ».

Mais voici qu'on veut le présenter à cette cour qui est le séjour suprême de la corruption. Il a « l'air d'un homme que l'on traîne aux galères ». A peine présenté au roi, il s'enfuit de Paris qui lui fait horreur. La société, déclare-t-il, lui avait paru plus odieuse encore qu'il ne l'avait imaginée ; il sentit confusément qu'il était supérieur à ce qu'il avait aperçu. Et tout de suite, dans les *Mémoires* où il raconte ce haut fait, il songe à Rousseau qui, lui aussi, a eu la même commotion, et a fui vers son pays l'injure à la bouche contre la cour.

La Bretagne, à cette date, ne tient pas encore lieu de Suisse idéale. On y daube ferme sur les ministres. On complote dans la société de l'oncle de Bédée ; on se rend aux États applaudir les violences de langage du chevalier de Guer ou du marquis de Trémarojat. On hue le tiers. On envoie des adresses au roi. Et si l'on parle de « nation libre », ce n'est là qu'un plaidoyer pour la sauvegarde du pacte d'union. Le cri de « vive la Bretagne ! » que la noblesse, l'épée à la main, pousse en s'élançant du palais de justice de Rennes, cerné par les patriotes, n'est que la manifestation d'une foi politique bien sommaire au regard de cette autre foi des hommes de la nature qui va tout bouleverser. « Pygmées, répondra Mirabeau aux députés bretons, qui osez opposer des privilèges unanimement répudiés, au cours

victorieux des siècles, comme si vous étiez de taille à faire reculer une œuvre appelée à changer la face du genre humain ! »

Peut-être l'agitation des États épargna-t-elle aux Bretons les rêveries des élucubrations érudites, car ils ne furent pas de vrais révolutionnaires. Pour ce qui est du jeune Chateaubriand, il est nourri des théories naturistes. Il est revenu de Paris tout transformé d'avoir fréquenté pendant deux ans Delisle de Sales, Parny, Ginguené, Le Brun, Chamfort. Il est sur le point de se jeter dans la Révolution. Mais il émigre par point d'honneur et il publie à Londres sa première œuvre : l'*Essai historique sur les révolutions*. Cet ouvrage, que l'on a qualifié de factum anarchiste, ne détonne nullement dans l'ensemble des œuvres qui ont formé notre débutant. On y trouve des paroles de mépris pour tous les gouvernements. La belle affaire ! Est-ce de gouvernements qu'il est question chez les adeptes de la nature? On hait bien la « tyrannie », mais le roi est un « souverain respecté ». Il bénéficiera, comme ses sujets, de l'heureux changement qui va s'accomplir dans les cœurs et dans les mœurs. Et si Louis XVI tout de même s'étonne des premières violences : « Sire, rassure un courtisan, ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. »

Au mois d'août de l'année 1789, il n'y avait pas de républicains en France. Chateaubriand n'est pas républicain en 1795. Est-il monarchiste? Non plus. Il est *révolutionnaire*, et il l'est encore lorsque, délivré de Napoléon, le tyran qui « l'étouffait », il salue la Restauration comme une ère de liberté, comme un retour à la chimère caressée par les idéologues des États généraux. Placé entre la négation forcenée des philosophes, dont l'esprit est la destruction et d'autre part la tradition classique où il voit la « corruption, » il est avec les partisans de « l'heureuse révolution », avec ces gens qui ne sont, après tout, que des libéraux, des hommes d'ordre et de religion, férus de science et de progrès, les mêmes que l'on retrouvera après la tourmente dans toutes les affaires où la monarchie sombrera de nouveau.

La grande affaire, pour ce révolutionnaire de la bonne école, c'est de pouvoir réaliser, à l'abri de n'importe quelle puissance garante de l'ordre, une revision générale des valeurs humaines, suivant le plan naturiste. Cela est autrement intéressant qu'un changement politique : alors que la

forme des gouvernements est relative aux circonstances changeantes, la révolution des mœurs aura une portée universelle. Et ne sont-ce point les mœurs qui font les gouvernements?

Chateaubriand constate que les civilisations brillantes n'offrent qu'une apparence de bonheur, car « la grande question du bonheur est le plus près possible de la nature ». Aussi s'occupe-t-il des « peuples de la nature », des Scythes, des Suisses, des Germains qui sont aussi des Celtes. Il est imprégné de la physiologie naturiste puisée dans Ramond. Comme ce dernier, il trouve « la félicité aux confins où la nature finit et où la société commence », c'est-à-dire dans la zone où règne l'équilibre, et il professe que c'est toujours la barbarie qui fertilise la civilisation « par sa vigueur et par sa jeunesse ».

Ce sont toutes ces idées qui vont être développées dans *le Génie du christianisme*, et peut-être cet ouvrage n'est-il que le code du « système de perfection » annoncé dans l'*Essai*, système qui aura subi la critique sévère de Fontanes.

Que prétend Chateaubriand dans le *Génie?* Démontrer que la religion, c'est la « loi primitive », celle qui a assuré dans les premiers âges le bonheur des hommes, alors qu'il n'y avait pas de lois civiles ni de gouvernements. A ce titre, la religion est la source de toute poésie véritable, car elle est « la nature lavée de la tache originelle ». Tout en elle prouve qu'elle vient de la « nature ». Elle est née sur les montagnes et dans les déserts. Les mystères sont « l'archétype des lois de la nature ». Le baptême rend à l'âme sa vigueur première, la vigueur des « chrétiens primitifs » dans la « beauté des anciens jours »... La communion va se perdre dans la nuit des temps ; elle tient aux idées premières sur la nature de l'homme religieux et politique et exprime l'antique égalité du genre humain... Jésus-Christ ne donna point aux hommes des lois politiques, mais des lois morales — car les sacrements sont une législation morale — et par là il se trouve d'accord avec toute l'antiquité.

Bref, tout est parfaitement « primitif » et authentiquement vieux dans le christianisme. On peut même supposer que le monde, « dès sa naissance, a dû être à la fois jeune et vieux », car Adam, homme de la nature, ne pouvait pas sentir autrement que ces hommes du dix-neuvième siècle « dont les sentiments tiennent par essence aux choses antiques ».

Cette théologie du Monde primitif tire largement parti des systèmes de l'harmonie, de l'équilibre et de l'allégorie. Le chapitre sur la « constitution primitive de l'homme » en est farci. « Il est... raisonnable de soupçonner que l'homme, dans sa constitution primitive, ressemblait au reste de la création », dans laquelle l'harmonie des qualités et des mouvements est visible. L'homme aurait dû, suivant les principes d'un sage équilibre, gagner petit à petit du côté du cœur tout ce qu'il acquérait du côté de l'esprit. Mais il a trop voulu savoir. L'équilibre entre le cœur et l'esprit a été rompu. La religion chrétienne le rétablit en favorisant les passions. Que dis-je? Elle est la passion même qui fait contrepoids à la trop grande science de l'homme et qui « corrige » la foi.

En un mot cette « religion, naturelle à l'âge présent du monde » et « dont les préceptes sont un code de morale et de vertu, est une institution qui peut *suppléer à tout*, et devenir, entre les mains des saints et des sages, un moyen universel de félicité. Peut-être un jour les diverses formes de gouvernement, hors le despotisme, paraîtront-elles indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples lois morales et religieuses, qui sont le fond permanent des sociétés et le véritable gouvernement des hommes ».

Que nous sommes bien ici dans la compagnie des idéologistes que nous connaissons ! Que nous sommes loin de la Bretagne ! Mais, dira-t-on, ce n'est pas là le seul Chateaubriand. René et ses rêves, René et ses passions effrénées parle un autre langage.

Dans *René* encore, nous retrouvons l'auteur de l'*Essai*. « Il a persisté sous tous les casques et sous tous les masques, » affirme Sainte-Beuve. C'est le lecteur de la sombre mythologie de l'*Edda*, celui que nous avons déjà surpris méditant avec Ramond au sommet d'une montagne, sur le néant des choses. C'est l'idéologue qui sent que, comme les orages changeront la face de la terre, son cœur tourmenté aura lui aussi « la puissance de créer des mondes ». C'est l'adepte de la doctrine cataclysmique, qui « entre avec ravissement dans le mois des tempêtes ».

La Bretagne, document révolutionnaire.

Pendant que Chateaubriand promène son ennui, très loin du pays natal, qu'il ne doit plus revoir après son départ pour l'émigration, un bel esprit, le citoyen Cambry, entreprend de faire connaître la vieille province bretonne à la France. Envoyé en Bretagne par la Convention, Cambry n'assume point cette tâche par fantaisie ni par goût du pittoresque. Adonné aux études de la philosophie naturiste, il a fait, comme toutes les notoriétés littéraires de l'époque, son voyage en Suisse. Il en tient une relation manuscrite dans ses cartons. Il est « celtisant », quoiqu'il ne connaisse pas la langue bretonne et qu'il ne soit pas né de parents bretons. Il a lu l'*Edda* et *Ossian*. Il connaît les ouvrages de Gébelin. Il est très pénétré de la supériorité des érudits sur Rousseau. Jean-Jacques est un sentimental, qui a fait parler son cœur, mais quel ignorant ! « Ce n'est ni la nature *réelle*, observe Cambry, ni les résultats d'un système grand, conséquent, exactement calculé, qu'il faut chercher dans ses écrits. » Cambry est bien un « adepte » du Monde primitif. Il a eu connaissance des essais de Le Brigant et de La Tour-d'Auvergne sur la langue bretonne, et, en abordant le Finistère, il a la certitude de découvrir un document vénérable, « une antique médaille » du Monde primitif. Il conjure les habitants de Paris de délaisser les Alpes trop fréquentées, et de venir dans ce pays indompté qui a su garder son indépendance à travers les âges. Là vit un peuple pur, à qui sont épargnées les maladies. On y atteint une extrême vieillesse, témoin le célèbre Jean Causem, qui mourut à Brest à cent trente ans. Les amoureux ne s'y parlent qu'en vers, comme c'est le cas chez tous les peuples du premier âge.

Cambry couvre l'Europe entière de Celtes, et comme le veut la logique du naturisme, il invente les « montagnes, les gorges impratiquées et les rochers sauvages », qui, telles d'autres Alpes et d'autres Pyrénées, ont préservé les Bretons de la corruption française. La langue bretonne est la langue primitive, et les ruines que l'on trouve dans le pays sont en majorité « gauloises ». Dans les cérémonies chrétiennes, on aperçoit le druidisme, qui est la religion de la nature. De sorte que cette Bretagne est druidique et païenne dans la mesure même où elle est chrétienne !

La Bretagne plaît d'autant plus à Cambry qu'elle n'a pas été un foyer de culture classique, et qu'elle regorge, à n'en pas douter, des trésors de la poésie primitive, celle qui était si belle au temps des druides. Mais notre explorateur est au désespoir de ne pouvoir révéler les textes de cette ancienne poésie. Qu'à cela ne tienne ! Il forge de laborieux poèmes dans le goût d'Ossian, et il compose des contes bretons inspirés de l'Inde. Il triomphe de découvrir dans un village des environs de Morlaix un système étymologique jailli des méditations d'un véritable homme de la nature.

Une moisson aussi fructueuse devait désigner Cambry au conquérant de la Celtie européenne. Napoléon fonda en 1805 l'*Académie celtique* et lui donna Cambry pour président. A ce propos il y a lieu de remarquer que l'*Académie celtique*, née quelques mois après le Concordat maçonnique de 1804, semble avoir joué vis-à-vis du *Grand conseil des loges* le même rôle que le *Musée* de Court de Gébelin vis-à-vis de la loge des *Neuf Sœurs*. De nombreux dignitaires de la maçonnerie, membres de l'Institut ou maréchaux de France, furent membres de la nouvelle académie et les doctrines professées chez ces celtomanes étaient celles qui formaient la base des hauts grades à la fin du dix-huitième siècle.

L'*Académie celtique* eut une vie brève, et la Bretagne risquait de retourner dans l'obscurité d'où l'avait tirée Cambry, quand une fortune inattendue lui survint. Le plus fougueux des historiens romantiques, Michelet, s'empara de l'ouvrage de Cambry et le prit pour guide de la première étape de son *Tableau de la France*, au tome second de son *Histoire*.

Michelet était l'écrivain le plus préparé à accepter les yeux fermés le roman de Cambry. Cet homme du peuple, qui se proclamera « barbare », tient pour les « géants du Nord » contre les « petits hommes du Midi ». Il voit dans le moyen âge français une vaste lutte entre l'esprit de l'Église celtique et celui de l'Église anglo-saxonne. Le premier, sans doute, il songe à créer le collège des docteurs de la philosophie celtique qui comprend Pélage, Scott, Trigène, Abélard et même Descartes. Son érudition celtique l'expose à toutes les méprises. Il prend des références dans le vieux Bullet !

Michelet donne à la Bretagne la première place dans son *Tableau*. N'est-elle pas la « rude contrée, l'aînée de la monar-

chie, la province celtique qui mérite le premier regard »? Mais la trouvaille particulière de l'historien, c'est qu'à la différence des anciens celtomanes, il voit dans la Bretagne un peuple distinct de la masse française et étroitement uni par un système philosophique aux trois rameaux celtiques de Galles, d'Écosse et d'Irlande.

Ainsi le nationalisme gaulois tourne à la dissension et à l'internationalisme.

C'est sur ces bases aventurées, dont on voit maintenant les fondations lointaines et disparates, que va travailler l'imagination des écrivains bretons. Voici justement que, sous l'influence des idées du jour, La Villemarqué publie son *Barzas Breiz* qui prétend révéler des chants remontant au cinquième siècle. C'est le temps où une lecture de Herder donne naissance au fameux *chant d'Altabiscar* ou *des Escualdunacs* qui émerveilla les érudits pendant trente ans. Autour du *Barzas-Breiz* un enthousiasme suraigu se déchaîne. Le document le plus précieux de la « poésie née du peuple » voyait le jour. George Sand déclare que les paysans bretons sont des poètes qu'il faut « saluer chapeau bas ». La Bretagne est le pays romantique par excellence. La Suisse de Rousseau est éclipsée par la nouvelle Salente des gébelinistes. On commence à parcourir les landes et les rivages armoricains. Mais le culte nouveau, livresque dans ses origines, s'alimentera longtemps encore aux sources où il naquit. On aime la Bretagne à Paris et la plume à la main. Des conversions se produisent suivant le mécanisme que nous avons vu agir chez Rousseau et chez Chateaubriand.

Brizeux débute à Paris, où il fait jouer au Théâtre-Français un à-propos pour le centenaire de Racine. A cette date il est admirateur des classiques. Il entend la rumeur flatteuse qui environne ses compatriotes. Il a trouvé sa voie. La crise religieuse qu'il subit ne le détourne point de la religieuse Bretagne : il se détache du dogme catholique et ne voit en Jésus qu'un « philosophe essénien ». Perdant la foi, il se détourne de Rome. Il repousse la séduction de l'Italie :

Mon instinct l'emporta : je redevins barbare.

Mais, suivant en cela la logique du peu croyant Chateaubriand, il garde une profonde admiration pour la poésie de

« l'antique religion de ses pères ». Lorsqu'il revient aux lieux de son enfance, il songe à composer une sorte de poème pastoral et religieux à la gloire des Bretons. Toute son ambition se borne à le faire « digne de son pays ». C'est un pèlerinage au sanctuaire de la nature : « Ramené à son principe, écrit-il, ce poème des *Bretons* pourrait s'appeler harmonie. » Et le fonds de poésie bretonne que Brizeux veut exploiter, il y songe comme à un tonique pour les « siècles fatigués ». Il veut puiser jusque dans les premiers âges, et il sent le Monde primitif sourdre de tous côtés :

Titans, Celtes, Bretons, de ruine en ruine
Comment donc remonter jusqu'à votre origine,
Race des premiers jours?...
Ils n'ont pas tous péri les fruits de l'âge d'or
Et le barde inspiré sait les trouver encor.

Nous savons où le poète trouve son « inspiration ». Les thèmes du dix-huitième siècle sont utilisés. Voici la phobie de la mer :

Quand elle n'est point triste, hélas! qu'elle est horrible;

Et la haine des arts :

L'art est trop orgueilleux de ses beautés apprises.
L'art se pare et s'admire et marche avec fierté...
Mais il n'a point reçu la vie et la souplesse;

et voici la liberté celtique :

Nul vainqueur n'enchaîna la douce et blanche hermine.

Ces antiques sentiments d'indépendance se retrouvent dans la Cornouaille où les conscrits « qui savent leur devoir » se révoltent contre les gendarmes avec la complicité des vieux saints et des animaux eux-mêmes, de toute la nature et de ses héros !

Avec Émile Souvestre, on arrive à la perfection de cette Bretagne artificielle. Lui aussi a reçu à Paris l'éclair illuminateur. Il a subi dans la grande ville un échec douloureux au moment où il songeait à conquérir une notoriété très parisienne. « Une sorte d'impulsion sentimentale, une sorte de religion, » l'ont rejeté vers la Bretagne. Il devine « la

grandeur antique que personne n'avait soupçonnée ». Il voit dans les Bretons « une tribu en marche vers la terre promise ». Il professe une religion expurgée des dogmes, et il s'applique à montrer que, dans les cérémonies religieuses, la Bretagne ne fait que perpétuer le druidisme.

Le dernier grand prêtre de cette religion bretonne fut Renan. Nous surprenons le subtil ironiste en flagrant délit de romantisme dans deux périodes de sa vie : avant l'année terrible, alors qu'il partage le meilleur de son cœur entre les peuples germains et les races celtiques, dont il célèbre la poésie ; et après la grande désillusion de la ruée teutonne quand il concentre sa tendresse sur son petit pays. Mais, entre temps, les leçons de la défaite lui ont donné une vue lucide des affaires françaises. Renan a des accents classiques à Paris. Il n'est romantique qu'en parlant des pays du Nord et de sa Bretagne. On devine bien la raison de cette différence de ton. L'image de ces pays fait affluer en lui le flot des souvenirs qui lui viennent de ses vastes lectures.

Qui lui révéla cette Bretagne qu'il aimait la plume à la main et qu'il n'a pu retrouver que vers la fin de sa vie, après une absence de quarante ans, pendant de brèves vacances? Est-ce le « père Système » qu'il aperçut à Tréguier au milieu d'une bibliothèque très considérable d'ouvrages du dix-huitième siècle, et dont il ne put s'empêcher de recevoir quelques enseignements malgré les défenses solennelles du clergé? Est-ce l'enthousiasme du Paris romantique qui pénétrait la maison de Saint-Nicolas-du-Chardonnet? Est-ce tout simplement Michelet, dont les pages passionnées le « saisirent » et « l'enivrèrent ». Nous le voyons, au début de sa carrière d'écrivain, consacrer ses efforts à résoudre un problème qui est bien dans l'inspiration des érudits du dix-huitième siècle, celui de l'origine du langage. Il montre dans son étude « le tableau actuel de la nature vivante comme le résultat et le témoignage d'un développement historique très ancien ». Voilà un style qui sent le Gébelin, à moins qu'il ne soit inspiré de l'illuminé Herder qui subit si largement l'influence. Du reste Renan pense que la découverte des faits primitifs est la plus grande acquisition des temps modernes.

La dévotion de Renan pour la Bretagne s'est exprimée surtout, sous les linéaments d'une pensée chatoyante, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

Renan entend les cloches d'Ys, la ville engloutie. « Parfois, dit-il, je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations qui me paraissent venir des profondeurs infinies, comme des voix d'un autre monde. Aux approches de la vieillesse surtout, j'ai pris plaisir, pendant le repos de l'été, à recueillir ces fruits lointains d'une Atlantide disparue. » Il a pris en Bretagne « une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas ». Il a « vu le Monde primitif. En Bretagne, avant 1830, le passé le plus reculé vivait encore ». Curieuse et cruelle coïncidence ! C'est aux environs de cette date néfaste que les recherches les plus acharnées ont été faites pour retrouver le monde disparu et l'enquête, après un temps de bel enthousiasme, n'a plus laissé de champ aux illusions.

Cependant la Bretagne reste « le royaume de féerie », car « ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde grossier des faits ». La race bretonne possède une santé morale qui doit être le sel de la terre. Qui sait l'avenir qui lui est réservé? « Les brillantes éclosions intellectuelles sortent d'un vaste fond d'innocence, j'ai presque envie de dire de vastes réservoirs d'ignorance. »

Renan n'est pas tout à fait à l'aise dans la Bretagne sur ses vieux jours. La religion catholique y domine de si indiscrète façon ! Mais quels hommes que les Celtes ! Leurs annales sont bien plus anciennes que celles de Rome. Ils sont les « survivants d'un autre monde ». Les saints bretons sont « le reste d'un autre monde, d'un monde peu orthodoxe... ce que notre monde aryen a de plus primitif ». Ils sont « des solitaires maîtres de la nature ». Bref, « la religion est la forme sur laquelle les races celtiques dissimulent leur soif d'idéal ». Le paysage moral de la Bretagne ne comporte donc point le catholicisme. La Bretagne « aurait dû être protestante ».

Voilà où l'on en vient quand on veut à toute force fourrer la Bretagne dans la compagnie du pasteur Pelloutier et du huguenot Gébelin. Les Brizeux, les Souvestre, les Quellien, et bien d'autres « bardes » de moindre réputation, firent comme Renan, et, comme lui, ils ne purent que s'évader hors du catholicisme.

La Bretagne romantique est-elle morte? Il paraît bien que non. La Bretagne n'a pas eu, comme la France, la bonne

fortune de rencontrer un Taine ou un Fustel de Coulanges, qui eussent expurgé son histoire des légendes qui l'encombrent. Né le jour où une piètre érudition toute gonflée de son importance fit prendre un mirage pour la réalité, le romantisme *français* déclina aussitôt que son auréole de science lui fut retirée. Mais il survit en Bretagne dans bien des esprits qui se plaisent encore à envelopper leurs inventions dans les thèmes d'un traditionalisme controuvé. La plus récente manifestation de l'idéologie naturiste n'est-elle pas cet « autonomisme » qui prétend défendre les « aspirations de la race bretonne »? Nous avons observé que la propagande des Bretons intégrale emploie, trait pour trait, quelques-uns des aphorismes des beaux esprits du dix-huitième siècle. Les autonomistes bretons se retrouvent même en tête à tête avec d'autres compagnons du même temps, les messieurs du Parlement de Bretagne, auxquels ils empruntent leurs arguments historiques. Harangué comme autrefois, mais toujours prudent, le tiers état de la province ouvre de grands yeux et n'est pas très ardent à la querelle. Seul le premier ordre est volontiers approbateur : il redoute tant la corruption française et il cite Brizeux dans ses sermons...

Point de programme politique bien arrêté chez nos modernes bastionnaires. L'amour d'une Bretagne idéale semble devoir suffire à les animer. Ne sachant souvent de leur pays ni la langue, ni, nous craignons bien, le passé, n'ayant pas de grandes illusions sur le bagage littéraire de leur petite patrie, ils apportent, dans leur filiale recherche des créations de « l'art breton », plus d'angoisse secrète que de vibrant enthousiasme. Mais, à dix-huit ans, étouffant au sein de la civilisation latine et française, ils ont tout d'un coup vu surgir une Atlantide de rêve. Ils sont les derniers-nés du romantisme de tradition française.

AUGUSTE LE FLAMANC.

Dans le Sud marocain

(RÉCIT D'UN TÉMOIN)

UN de nos amis, officier au Maroc, et qui vit depuis de longs mois parmi les tribus berbères, a bien voulu nous communiquer ce récit d'une affaire qui s'est passée, il y a deux ans, dans un de nos postes du Sud. Il révèle une situation qui devient, de jour en jour, plus inquiétante. « Les incidents malheureux se succèdent, nous écrit-il ; nous traversons une passe « noire » ; c'est un camion attaqué — deux ou trois indigènes tués deux jours après — un sous-officier français la semaine suivante ; événements peu graves par eux-mêmes si vous le voulez, puisque nous ne sommes pas précisément dans une « zone de sécurité », mais incidents tragiques qui, répétés, énervent comme des piqûres de moustiques. On veut riposter : l'ennemi s'est évanoui, happé par le désert ou la sauvagerie du bled inexploré. »

Ces événements ne sont, au reste, que la suite de ceux qui se sont déroulés depuis le drame dont on trouvera ici la relation. Elle a été faite à notre correspondant, dans un poste du bled, par un officier interprète qui avait beaucoup connu le lieutenant D..., victime de cette tragique aventure.

« Je suis parti trois jours avant l'affaire. Néanmoins j'en ai connu peu après tous les détails et je puis vous les rapporter puisque vous êtes curieux du drame. D'ailleurs il m'est facile d'ajouter de moi-même ce qui manque au récit conté

par le survivant : vous savez que je suis demeuré trois ans avec D... dans l'intimité forcée que crée la même vie de poste. Le malheur, je l'ai vu venir (sans évidemment en prévoir la date exacte). Le hasard des intransigeantes consignes militaires m'a seul éloigné à l'heure critique. Mais j'étais au courant de tous les détails, de toutes les difficultés de la position.

« Vous connaissez tous — au moins par sa mauvaise réputation — ce coin à demi pacifié alors. D... assurait peu à peu son influence sur ces populations berbères qui, longues à se soumettre, souvent peu sûres, nous demandent plus qu'elles ne donnent dans le contrat tacite passé avec elles du fait qu'elles viennent « causer » au Bureau (1). Le moindre faux mouvement peut les faire reculer, le moindre signe de suspicion nous faire perdre pour plusieurs années la confiance qu'elles commençaient à nous accorder. Se méfier sans cesse, veiller, faire le guet, voir les détails les plus insignifiants, indications qui ne trompent pas un œil exercé, alors que sur notre visage surveillé et impassible les indigènes liront notre absence de toute crainte comme de tout soupçon à leur égard : se montrer confiants comme avec ses meilleurs amis, être sur la défensive comme avec ses pires ennemis. Vous êtes officiers de renseignements, je n'ai pas à vous apprendre quelle confiance en notre équité nous devons inspirer à l'indigène ; en nous, c'est la supériorité française qu'il reconnaît : au prix de quels persévérants efforts !

« D... poursuivait là-bas son patient et fructueux travail. Avec la constance de l'araignée tissant ses fils, il gagnait peu à peu du terrain, accrochant chaque fois à sa toile fortement tenduc l'un ou l'autre des « soumis » encore peu convaincus, mais retenus par des sentiments divers où la crainte et l'intérêt ne tenaient pas la moindre place. Et lentement le Berbère ombrageux s'accoutumait à la présence de l'officier, acceptait ses décisions. Il fallait, pour arriver à ces résultats, le caractère remarquable de D... C'était « un type épatant », disiez-vous... Nul ne peut le savoir autant que moi, et, malgré l'émotion ressentie chaque fois à son nom, ce m'est une satisfaction de le voir apprécié de ses camarades.

(1) Bureau des Renseignements.

« Et vous vous représentez certainement ce qu'impliquait de justice comme de fermeté les résultats auxquels il parvenait.

« Nous vivions heureux au poste, faisant ce que l'on appelle « du bon travail ». La semence germait lentement ; un jour viendrait — peut-être proche — où nos successeurs (nous sommes changeants dans la région !) récolteraient le bon grain enfin mûri. Ce serait probablement alors du cent pour un, mais à l'époque nous voyions à peine poindre l'épi.

« Un beau jour — un triste jour ! — tout changea : l'horizon noir présageait l'orage : il interrompit à jamais notre joyeuse existence.

« Un ordre était arrivé de haut ; un nouveau venu, ignorant sans doute les conditions de notre pénétration en pays chleul (peut-être à l'avance imbu de ces idées de « politique de paix » si fréquemment invoquées aujourd'hui), voulait essayer une méthode nouvelle : s'attacher les indigènes, certes, mais pour éviter la fusillade, supprimer les fusils. Je m'explique ainsi le très simple raisonnement qui nous valut cette lamentable décision : pas d'armes, pas de djiouch. Pour éviter les derniers actes de brigandage, supprimer les fusils provocateurs. Bref, un ordre stupéfiant parvint brusquement au poste de T..., celui de désarmer les indigènes...

« Cela se passe de commentaires, n'est-ce pas? Il faut n'avoir jamais mis le pied sur le sol berbère pour imaginer pareille manœuvre... A vouloir couper les griffes du tigre, on risque de le rendre furieux...

« L'ordre fit bondir D... Le lendemain, il était en route pour le Bureau d'où lui parvenait le papier : là on ne put que lui confirmer la décision, décision irrévocable, qui serait exécutée par D... ou par un autre. On ajoutait aussi que la nomination de D... au grade supérieur suivrait immédiatement l'exécution des ordres.

« Il demanda le temps de réfléchir, revint à T... ; après avoir examiné de près la question, il donna sa réponse. Est-il nécessaire de remarquer (vous l'avez déjà fait sans moi), que l'ordre était formel. Par ailleurs, connaissant les Berbères et en étant connu, D... savait que, mieux que personne, il avait chance de mener à bien l'entreprise si délicate. Je dis : « Il avait chance, » le succès restant

très aléatoire, très inquiétante la situation qui en résulterait.

« Bref, il accepta ; mais n'étant pas homme à s'incliner sans donner son avis, il posa ses conditions : il aurait, seul, le libre choix des moyens et tout le temps qu'il jugerait nécessaire pour mener l'œuvre à bien.

« La question fut réglée suivant ses désirs, et il entreprit avec ménagement l'œuvre difficile. Or, de nombreux fusils existaient chez les Aït Hammon, peut-être cinq à six mille, et, comme vous pouvez le supposer, les indigènes, sur lesquels le moukala exerce une quasi fascination, n'admettraient pas facilement d'être dépossédés de leurs armes. D'autant plus que, au seuil d'un pays dissident, entourés de tribus dont toutes les familles n'avaient pas fait leur soumission, ils se trouveraient désarmés en face des razzias inévitables ; leur état d'infériorité ne leur permettrait plus de se défendre contre les djoucheurs audacieux : vous voyez d'ici leur situation critique et vous vous expliquez leur état d'esprit que comprenait fort bien D... Il fallait leur faire accepter la décision et tenter la remise des armes.

« D... agit avec ménagements. Son influence et son doigté furent tels que, malgré d'inévitables protestations, les armes commencèrent à s'accumuler dans un coin du poste. Inutile de dire que, sachant fausses les déclarations des Aït Hammon, il les acceptait cependant sans discussion, et feignait de croire à l'existence de dix fusils dans un ksar lorsqu'il savait pertinemment qu'il y en avait trois fois plus. Convaincre, malgré tout, les Berbères qu'aucune suspicion n'existe contre eux, leur montrer confiance entière, affecter la sécurité complète : tels sont, dans les cas difficiles, les seuls moyens de succès.

« Bref, D... était parvenu à recueillir le tiers des armes existantes, et se réservait d'amener par la suite la remise de celles qui manquaient à l'appel. C'était un résultat magnifique, si l'on songe que l'annonce seule de l'ordre pouvait amener une révolte terrible. Néanmoins quelques grondements se faisaient entendre, et la situation tendue n'était supportable qu'en raison du prestige de l'officier ; mais l'on pouvait espérer voir peu à peu s'éteindre les murmures lorsque lui parvinrent, coup sur coup, et malgré ses protestations, plusieurs ordres pressants d'avoir à terminer l'opération : ce fut, à la lettre, le feu aux poudres.

« A diverses reprises déjà, des hommes dévoués avaient prévenu D... que la menace se précisait. Son service d'information étant organisé et sûr, il sut bientôt que, responsable aux yeux des indigènes, il deviendrait leur victime.

« On avait décidé de le tuer.

« Toujours égal à lui-même, il ne bronche pas, et sans protestation demeure à son poste. La révolte éclate, et d'autant plus vive que le malaise du début a fait place à la rage. Tardivement les Berbères constatent qu'ils se sont laissé dépouiller bêtement de leurs moyens de combat. La présence de ces deux mille fusils au Bureau des renseignements les excite ; ils n'ont plus qu'une idée : reprendre leur bien coûte que coûte. C'est une hantise, une fascination, une tentation trop forte, vu leur attachement à la France. Inutile d'en appeler à la soumission et à la fidélité contre le démon de la révolte et de la cupidité : puisque la lutte devient inévitable, ils se vengeront sur l'officier. Aussi bien n'est-il pas seul coupable à leurs yeux?

« Les menaces se répètent, de plus en plus inquiétantes. D... n'en tient aucun compte devant ses hommes et feint de n'y pas croire. Son visage demeure serein. Qui dira cependant sa pensée intime dans ces heures angoissantes? Connaissant les populations qui l'environnent, il a compris que rien n'arrêtera leurs passions déchaînées. Le premier, il mesure la gravité du danger. Les avertissements se renouvellent et se précisent.

« Un matin, on le conjure de prendre garde : des Aït Hammon sont venus au souk sans bestiaux, sans grains à échanger : détail grave (à cette heure, c'est un signe tragique, un signal de mort qui ne laisse place à aucun doute), ils sont armés ! Puis le Bureau est prévenu qu'ils refusent de remettre leurs armes. D... décide de se rendre lui-même sur les lieux. Que se passa-t-il alors?

« D... sortant de chez lui, pas encore armé, se trouve tout à coup en présence de trois Aït Hammon, le fusil en mains, prêts à l'abattre. Fait prodigieux : désarmé en face de ces furieux, debout et les fixant, D... leur en impose encore, et, tremblant devant lui, pas un d'eux n'ose décharger son arme : physiquement et moralement il les domine. Cependant, il est impuissant devant eux, sa seule autorité est dans son regard. Il suffit à faire trembler ces hommes farouches qui tiennent le Français à leur merci.

« La fascination dure quelques instants, de ces longs instants où se condense toute la puissance de la vie. Et que peut-elle être pour celui qui a toujours vécu avec une intensité ardente !

« Le charme opérera-t-il longtemps? De toute évidence les bourreaux se ressaisiront... Mais D... fait lui-même le geste fatal : il se retourne pour chercher son arme. Dès qu'il ne les tient plus sous son regard, ils reviennent à eux et l'abattent.

« Sa mort n'est pas la fin de l'épisode : elle le commence. Elle est le signal de la lutte. Les moghazenis ferment le poste en toute hâte ; la défense s'organise, rapide. Vous connaissez le bilan du combat : dix moghazenis tués ; le poste (et de quelle importance est ce poste !) sur le point d'être enlevé.

« Un autre fait inouï marque cette journée et sauve l'honneur de nos armes en même temps qu'il empêche l'œuvre de tant d'années d'être ruinée en un instant.

« Notre camarade H... est absent du Bureau le jour du drame : en tournée assez éloignée avec un caïd de la région et dix moghazenis. Lorsque la nouvelle lui parvient, il se trouve séparé de T... par tout le pays en révolte. Un seul parti semble possible : au grand galop se réfugier au poste voisin et sûr, abandonner pour le moment la lutte inégale. H... prend une autre résolution. A toute allure, dans la direction de T..., suivi du caïd fidèle et de ses dix moghazenis, il traverse le pays soulevé et parvient en vue des Renseignements que les révoltés encerclent. Que faire? Il est entre deux feux. Le Bureau toujours assiégé tient à grand'peine, lui-même n'est pas en force, le massacre est certain.

« Non. Le providentiel hasard le sert. Peut-être, au cours de la folle chevauchée, a-t-il fait ses plans, et compte-t-il utiliser les circonstances : un poste militaire a été évacué peu auparavant à deux cents mètres des Renseignements. Il est inoccupé, les indigènes n'ont pas eu l'idée de s'y installer. H... se précipite en trombe dans le camp, fait boucler les portes et s'y enferme. Puis il prend ses dispositions de combat.

« Son intervention se produit à temps. Au Bureau la situation devient critique : du dehors les assiégeants crient aux derniers moghazenis de se rendre. « Pourquoi continuer « la lutte? ils succomberont d'ici peu... ils tirent sur leurs

« frères !... Alors qu'ils n'ont plus de Français avec eux. » De fait, les décharges tirées depuis les Renseignements se ralentissent ; un seul sergent demeure ; la lassitude du combat commence à s'introduire avec le projet, incertain encore, de capituler. Cependant un moghazeni algérien abat d'un coup de fusil les deux premiers qui parlent de se rendre, la lutte continue.

« Au petit jour, le lendemain, H... ayant combiné l'attaque franchit la distance qui sépare les deux petites troupes. Sa présence et le renfort raniment les courages jusqu'à l'arrivée des secours. C'est par ce coup d'audace qu'il sauve le poste et le corps de son camarade.

« Voilà le récit que vous avez désiré, auquel il n'est pas besoin d'autre commentaire que les événements qui se sont produits depuis : la situation n'est pas encore revenue à ce qu'elle était il y a deux ans. Les escarmouches se succèdent avec les exploits des dissidents. Je n'en veux pour témoins que les derniers communiqués dont vous m'avez fait part et qui me peinent sans m'étonner : ces méfaits malheureusement se renouvelleront aussi longtemps que des mesures énergiques ne seront pas employées. Le Bureau fait de son mieux, le soutien manque avec les directives venues de plus haut. Dans la délicate position où nous sommes, une faute d'un soir a sa répercussion pendant de longues années... »

Notre correspondant ajoute : « Je vous donne la narration toute simple. Elle vous intéressera par là même. Un unique regret : celui de constater que nos luttes et nos souffrances ne provoquent souvent en France que de stupides interpellations ; tant d'incompréhension nous ferait préférer l'oubli total et le silence. L'officier fait pour le mieux, sans reculer devant les responsabilités souvent trop lourdes qui pèsent sur ses épaules : s'il réussit, une part légère de gloire rejaillit jusqu'à lui, elle lui suffit. S'il échoue, on l'abandonne et on le voue aux divinités infernales. »

XXX

Les Dieux de la Tribu [1]

IV

Le pavillon des femmes.

J'avance. Comment découvrir l'avenue du Grand-Duc dans cette obscurité? Une baraque de bois dans un fouillis de broussailles. Est-ce là? Sur le seuil de la porte une femme éclairée par une lumière verte. Elle fume. Je me renseigne. On me répond d'un accent bref et las.

— Mademoiselle Ozilie? Elle est couchée.

— Je voudrais bien lui parler.

— C'est pressé? interroge posément la dame toujours assise.

— Non, c'est grave.

— Alors, je vous écoute... Ozilie, c'est moi.

Je regarde cette forte femme enveloppée dans un large manteau. Ses cheveux cachent son visage. Mais je ne reconnais point Ozilie...

— J'écoute, reprend-elle, vous êtes atteint d'une crise de timidité?

— Comment? C'est vous Ozilie?

— Oui, à partir de huit heures du soir, c'est moi. Vous pensez bien que je ne vais pas déranger la vraie pour vous faire plaisir.

— Ne plaisantons pas. Voulez-vous avertir Mademoiselle, je vous prie...

(1) Copyrigth 1929, by G. Gallimard. Voir *la Revue universelle* des 15 juin et 1er juillet 1929.

La dame qui fume s'en va en haussant les épaules. Elle a soin de refermer la porte derrière elle. Nuit cette fois-ci de nouveau. J'attends. Si seulement je connaissais le sentier qui mène à la sortie! Silence. Des cris d'oiseaux. Un froissement de feuilles. Un chat qui fuit... Peut-être un chien. Mon petit browning de poche est au cran d'arrêt. Mais que fait-on dans cette maison? Enfin, la porte s'ouvre.

— Bonsoir, Mademoiselle.

— Ce n'est pas Mademoiselle. De la part de qui voulez-vous voir Mademoiselle?

Bon! c'est encore la dame à la cigarette.

— De la part du délégué du prince qu'elle a rencontré à Paris.

— Ah! bien, c'était vous! Pourquoi ne le disiez-vous pas!

— Vous ne m'avez rien demandé.

— Vous parlez tout le temps! Ah! c'est vous le délégué? Alors, je puis vous annoncer tout de suite que Mademoiselle n'est pas là

— Comment? Elle n'est pas là?

— Elle n'est pas là, à cette heure-ci, pour vous recevoir.

— Écoutez, c'est très sérieux. Faites vite.

— Bon. Venez. Mais je ne veux pas être responsable. Vous m'avez bousculée, violentée et vous êtes entré malgré moi...

J'ai su depuis — cette chose-là et quelques autres — que je m'étais adressé à Trophime, la camerière-secrétaire de Mlle Ozilie, celle-là même qui, quelques heures plus tôt, accompagnait Ozilie dans le parc.

— Venez. On n'attend que vous!

— Que vous arrive-t-il, mon délégué? demande une voix que je reconnais et qui s'échappe de coussins jetés dans cette pièce où l'on vient de me pousser.

Je m'excuse :

— Je suis tellement incognito qu'ils ne me reconnaissent plus.

— Ça ne m'étonne pas!

— Ils sont sur mes talons et ils me donnent la chasse.

— Mon pauvre délégué! Et vous avez pensé à moi?

— Naturellement.

— Je suis toute secouée de vos amabilités polies.

— Secouée? Pourquoi?

— Oui, je suis marquée, touchée si vous préférez... Et pourquoi ne pas vous cacher chez le Prince?

— Ce serait compromettre ceux qui m'emploient.

— Par contre, vous n'hésitez pas à me compromettre, moi!

— Oh! vous, ce n'est pas possible.

— On peut tourner et retourner votre réponse. Est-ce une louange, une impertinence?

— Ne choisissez pas. C'est un hommage à la vérité.

— Conservez vos louanges pour des jours meilleurs, interrompt Ozilie... Non, vraiment, je ne vois pas pourquoi je suis tenue de donner asile à un homme poursuivi, alors que cet homme, à Paris, me réclamait sans ménagement des lettres que son Prince n'exigeait même pas, ou s'il les demandait, c'était avec politesse et sans promptitude.

C'est la première allusion directe d'Ozilie à notre rencontre, à l'objet de notre rencontre à Paris. Enfin! L'essentiel c'est que je me sente à l'abri. Et nul n'ira imaginer que je me suis retiré dans le quartier des femmes. Il faudrait cependant y demeurer un peu, car le temps presse et la nuit n'est pas finie. Je reprends :

— Ce n'est pas un refus?

— Ce ne peut être qu'un refus, riposte Ozilie, toujours blottie dans ses coussins, pauvrement mise en valeur par une lumière atténuée de voiles verts...

— Comme c'est dommage.

Et je commence à réciter de mémoire un petit morceau choisi que j'ai retenu à force de l'avoir étudié pour en découvrir le sens caché, morceau dont elle doit bien se souvenir. Nous ne sommes pas nombreux à l'avoir lu, ce texte, mais je m'aperçois tout de suite qu'il intéresse beaucoup Ozilie :

— « Je ne regrette pas cet homme inconsistant dont on ne pourra rien faire. Un Prince, peut-être, mais pas un Roi. »

J'élève un peu la voix pour rappeler ce passage :

— « Un jour, dans la grande allée du jardin, il eut l'inconscience de me répéter qu'il m'aimait. Moi aussi, à ce moment-là, je croyais l'aimer un peu. Nous étions des enfants l'un et l'autre... »

Je parle légèrement plus fort pour dire cette autre citation :

— « Il me semble qu'il est resté cet enfant frivole sur lequel... »

— Vous savez, je ne suis pas sourde! interrompt Ozilie d'une voix qu'elle voudrait calme.

— ... « Sur lequel le poids de nulle couronne ne doit peser. Quant à moi... »

— Taisez-vous donc!

— Je ne demande qu'à me taire.

— On ne le dirait pas.

— Pourquoi Votre Noblesse n'enferme-t-elle pas un homme qui a tant de mémoire?

Elle me regarde sans faire un mouvement.

— Où voulez-vous que j'enferme cet appareil à récitation?

— Chez vous, pour quelques instants.

— Comment connaissez-vous ces textes — dont je me moque d'ailleurs? C'est donc vous qui avez recueilli la lettre perdue?

— Quelle lettre perdue?

Aussitôt elle se tait. Je n'insiste pas. Je reste sagement sur mon silence.

— Mais, s'écrie Ozilie, où vous placer? Avez-vous dîné? Non? Allez donc dîner avec Trophime Trophimova.

— Trophime?

— C'est ma femme de chambre.

Je me rends bien compte qu'elle se venge un peu en m'envoyant à la table de Trophime. Je le crois du moins. Elle me le laisse supposer un moment, puis :

— Moi, j'ai fini. Le soir, je mange peu. Mais Trophime ne commence jamais et avec elle, ça dure tout le temps.

Ozilie s'est levée. On ne voit que son visage dans un grand manteau de fourrure, visage tendu et décidé. Elle reprend :

— Comment avez-vous eu connaissance des textes que vous récitiez?

— Je ne puis vous répondre.

— Remarquez, dit-elle doucement, que le premier mouvement de surprise passé, cela m'est indifférent. Cette lettre eut son utilité un moment. Elle ne l'a plus aujourd'hui.

— Oui, depuis que vous avez revu le Prince, que vous êtes réconciliée avec lui et que vous ne le redoutez plus, sur aucun terrain.

— Expliquez-vous !

— Ne m'interrompez pas... Cette lettre que vous avez perdue était destinée à Mlle Gina, n'est-ce pas? Le Prince devait la lire un jour ou l'autre. En ce temps-là, vous ne désiriez qu'une chose : que le Prince n'ignorât point ce que vous pensiez de lui. A présent, comme je l'ai dit, il y a entre vous et lui non un traité, mais d'autres bases à un arrangement. Vous le supposez, tout au moins. Certes, cette lettre — l'expression est de vous — « vous est indifférente ». Ne croyez-vous pas que les opinions que vous portiez sur Evgueny intéresseraient quand même le Prince, aujourd'hui?

— Vous en avez un double de cette lettre? continue Ozilie, sans se fâcher.

— Le cabinet noir de la poste et la photographie sont deux grandes inventions.

— Un mot encore : le Prince a-t-il eu connaissance de cette... lettre?

— Jamais, Votre Noblesse.

— Pourquoi?

— Parce que je suis le seul qui ai vu ces textes écrits à l'encre sympathique — je suis précis — et que je les garde pour moi.

Ozilie reste silencieuse un moment. Elle va jusqu'à la fenêtre, arrange les rideaux, revient vers moi :

— La raison de votre discrétion?

Quelle raison donner? Cette conversation qui dure n'est qu'embûches et périls.

— Je n'entreprendrai jamais rien contre vous.

— Pourquoi? insiste-t-elle.

— C'est mon secret.

— Même si je vous priais de vouloir bien tout de suite vous éloigner de cette baraque de planches où je suis, pour l'instant, domiciliée?

— Je ne reprends pas ce que j'ai dit.

En parlant, je me dirige vers la porte, comme si je voulais sortir et devancer son ordre.

— C'est bien, monsieur. Non, pas par là. Vous n'avez pas dîné et Trophime vous attend.

V

Les confidences d'une dame d'honneur.

— Trophime, je t'envoie un invité.

C'est Ozilie qui me conduit elle-même dans la pièce trop parfumée où réside la camérière.

— Vous n'avez pas dîné? s'étonne une chose accroupie à l'orientale au fond de la chambre.

— Pas encore, madame.

— Vous pouvez m'appeler mademoiselle, ça ne me dérange pas. Eh bien, il est temps de manger! Tournez le deuxième bouton électrique, vous y verrez mieux.

— Quelle heure est-il donc?

— Vous ne savez pas l'heure? demande Trophime.

— Ma montre s'est arrêtée.

— Et vous vous dites policier! Vous ne connaissez même pas l'heure.

— Mais je vais la connaître.

— Comment? je vous prie.

— Grâce à vous.

— Encore une erreur, cher monsieur. Si vous étiez mieux renseigné vous sauriez que Mademoiselle me reproche toujours d'ignorer l'heure et le jour. Je dis : « Il fait soleil, il fait gris, il fait pluie » ou bien « il fait soir, il fait nocturne, et ça me suffit. »

« Alors, vous voulez dîner, bien que je ne « chasse » pas, pardon... « sasse » pas... connaisse pas l'heure qu'il est... Voici du pâté de foie, voici des hors-d'œuvre, voici des viandes frigorifiées, mais cuites, voici du potage, voici du thé et voici de la bière. Voulez-vous du café au lait allemand?

— Je vous remercie. Je ne vous dérange pas?

Je distingue mieux dans cette salle où il n'y a pas de meubles, mais seulement des tapis et des coussins, la jeune femme blonde qui fumait tout à l'heure narquoisement devant sa porte. Elle secoue les épaules.

— Vous avez froid?

— Peut-être, soupire-t-elle. J'ai trop fumé en regardant la nuit descendre. Ce n'est pourtant pas pour cela que je frissonne. C'est à cause de votre question. Même si vous me dérangiez, qu'est-ce que ça peut faire? Vous avez faim, n'est-ce pas? C'est un ordre de Mademoiselle : vous me tiendrez compagnie. Si vous me dérangez, je dormirai. Mangez. Mademoiselle ne sait pas manger...

— Ah!

— Vous pouvez parler avec confiance ; Mademoiselle s'est retirée. Elle vous abandonne avec moi.

— Donc, disiez-vous, Mademoiselle ne sait pas manger?...

— Non, elle ne sait pas, décrète Trophime avec autorité. Elle ne mange que quatre fois par jour.

— Ce n'est déjà pas mal.

— Vous trouvez! Elle mange le matin une fois en se levant, après son débarbouillage, une fois au milieu du jour. A quatre heures, — elle a une montre attachée à son poignet — et à sept heures, elle prend du thé et des petites choses. Mais elle fait semblant de manger.

— Le reste du temps, à quoi s'occupe-t-elle?

— Ici, elle lit. Des journaux, des livres, des histoires, des romans, des journaux encore. Comme si c'était intéressant de lire des histoires que l'on oublie tout de suite après, sur des gens qu'on n'a jamais vus et qui peut-être n'existent pas.

— Mais vous, dis-je à Trophime, vous mangez plus souvent?

— Chaque fois que je ne travaille pas.

— Vous travaillez beaucoup, sans doute?

— C'est moi qui fais tout ici ! Je travaille beaucoup, mais peu à la fois.

— Comment : peu à la fois?

— Oui, entre chaque travail je me repose.

Il y a une corbeille à papiers près de moi. A plusieurs reprises, je l'ai poussée légèrement.

— Il vous gêne, monsieur? C'est mon casier à documents. C'est bien plus commode qu'un placard qui est tout de suite plein.

Et comme ce « casier à documents » lui déplaît sans doute, Trophime lui envoie un coup de pied. Le panier tombe sur le sol et se vide. Des lettres, des notes, des enveloppes encombrent le tapis.

— Poussez-les, monsieur. Voulez-vous maintenant de la bière?

— Volontiers, mademoiselle.

— C'est que je n'en ai pas.

— Bon. Je me passerai de bière.

— Je n'en ai pas ici. Il faut que je me lève.

— Laissez. Indiquez-moi où se tient cette bière.

— Non pas. Pas vous. Elle se tient chez Mademoiselle. Je ne puis pourtant pas appeler Mademoiselle pour qu'elle m'apporte la bière.

Elle rit, s'agite un peu, puis avec un effort :

— Allons, je vais me lever. Restez ici.

La corbeille à papiers m'intrigue. A côté de moi des enveloppes de poste restante : « Mademoiselle Ozilie de Wicheslaw, bureau de la rue Danton. » L'adresse même qu'Ozilie donna à Pierre Caussanges. Sans doute, ces enveloppes doivent-elles servir à Trophime pour retirer les lettres de Sa Noblesse, à Paris. Mais ainsi dispersées, elles risquent de se perdre. A tout hasard, j'en recueille quelques-unes que j'examinerai à loisir, plus tard.

Trophime revient :

— Vous n'avez pas froid? Fraîcheur des nuits, attention. Tenez, prenez ce manteau.

Elle me jette sur les épaules un large manteau de fourrure.

— C'est chaud, dit-elle. Et solide. Mademoiselle m'a dit que c'était du « claragazul »... Mais on n'y voit rien dans cette maison. Tiens, qu'y a-t-il par terre?

— C'est votre corbeille qui...

— Non... Cette plaque que j'ai bousculée.

Elle se baisse :

— Mais c'est votre plaque de policier secret !

Elle me tend un petit triangle de cuivre où l'on peut lire : « I. S. 24 ».

— Si ce n'est pas la vôtre, c'est celle de Michel, un autre inspecteur qui est venu le premier jour.

— Ce sera la mienne, si vous voulez.

Elle sourit.

— Alors, accrochez-la solidement, conclut Trophime qui tourne un bouton électrique.

Et j'aperçois devant moi, tenant deux bouteilles de bière, une assez imposante blonde, au visage blanc, avec des yeux bleus sympathiques, où se mélangent et se heurtent sans doute l'ingénuité et la malice.

— Ce sont les dernières. Mademoiselle n'en commandera plus. Tant mieux !

— Pourquoi, tant mieux?

— Parce que ça signifie que nous allons lâcher cette villa...

— Vous vous ennuyez ici?

— Je m'ennuie partout quand j'y reste trop longtemps, certifie Trophime. Et rien ne m'ennuie plus que de voyager... Quelquefois, je fais ce rêve : me retirer à la campagne, vivre en paix. Deux chaumières et un cœur...

— Pourquoi deux chaumières?

— Parce que, en cas de séparation, j'en garde une... Mais la campagne, non, ce n'est pas pour moi encore. Déjà, de cette villa, j'en ai marre comme prononce le Prince lui-même. Je le comprends. Elle est ennuyeuse, cette cour où le Prince vit seul toute la journée.

— Comment, seul?

— Bien sûr. Les membres de la cour travaillent en ville. Il ne reste ici que deux professeurs de danse qui sommeillent. Et les chiens de garde : Taurus, Rocamadour...

— Et Frieda?

— Frieda, c'est une petite chienne sans intérêt, la seule que l'on attache...

— Pourquoi? Elle est méchante?

— Non. Elle est idiote. Elle court partout. Elle urine contre les poteaux indicateurs, elle fait des trous avec ses pattes, elle ravage les rues de la ville.

Trophime s'arrête, allume une cigarette.

— Servez-vous, dit-elle.

Puis elle repart :

— Enfin, les gens m'ennuient. Ils sont prétentieux. Ils croient que c'est arrivé. Quand ils se rencontrent, ils se font des saluts avec cérémonie, ils s'appellent : « Comte, Monseigneur, Margrave, » ils se disent : « Son Excellence le ministre de la Police, Son Excellence le ministre de la Guerre, Sa Noblesse. » Ils se croient réellement « premier aide de camp » ou « premier écuyer ». De vieilles femmes

qui sont nettoyeuses de ménage à Genève ou dans les villes voisines, s'imaginent « demoiselles d'honneur » parce qu'elles l'ont été autrefois.

— Autrefois?

— Oui, autrefois, quand la cour existait réellement et que le Roi, père du Prince actuel, gouvernait...

— Eh bien, vous savez ce qu'ils font ces beaux messieurs? appuie Trophime avec vivacité. L'ancien colonel des uhlans de la garde aujourd'hui ministre de la Guerre sans armée, est mécanicien d auto. Et le premier chancelier qui gouverne...

Pour prononcer ces mots, Trophime baisse la voix :

— ... gouverne à la place du Prince ! Il donne des leçons en ville.

— Des leçons de quoi?

— Il est raccommodeur de pianos... Et le ministre de la Police? Il est électricien. C'est pourquoi l'électricité marche au Palais une nuit sur deux. Vous êtes arrivé pendant une nuit lumineuse?

— Le ministre ne s'occupe pas de l'électricité ici?

— Si. Il s'en occupe. Et la femme du Premier? Elle est vendeuse. Et la femme du chef policier? Elle est manucure.

— Et Mlle Gina?

— Elle est sténo-dactylographe.

J'insinue parce qu'il faut bien que je parle un peu :

— Mais c'est fort bien tous ces gens qui travaillent dans la journée.

— Ce n'est pas moi qui les blâmerai, approuve Trophime. Non, je sais trop ce que c'est que le travail. Mais ce qui est comique, c'est que lorsqu'ils rentrent au Palais, ils s'arrêtent chez le concierge où il y a un petit vestiaire ; ils y accrochent leurs accoutrements de travailleurs pour la ville et endossent leurs anciens uniformes de cour, costumes d'officiers, d'aides de camp, de ministres. Ainsi affublés, ils pénètrent dans l'enceinte du Palais. Le lendemain, ils replacent leurs défroques au vestiaire et se déguisent en mécanicien, électricien, manucure, laveur de chien, pour retourner à Genève.

« Quand ils sont habillés en « ce qu'ils étaient auparavant », précise Trophime, ils ne connaissent plus personne et ils redeviennent Son Altesse, Son Excellence, Sa Noblesse. Et des saluts, des révérences ! Jusqu'au suisse, monsieur, que vous avez sûrement aperçu. Il est concierge. Sa femme le remplace lorsqu'il y a des visiteurs ; lui, il fait le premier huissier pour la première antichambre. Il introduit les personnalités et il tend la main pour qu'on lui donne un pourliche?

— Un pourliche?

— Oui. En français, ça signifie un pourboire. On voit bien que vous êtes Suisse, mon bon monsieur. Après, il va annoncer dans une seconde pièce les gens qui sont dans la première. Dans cette seconde pièce on attend. Un autre huissier apparaît. C'est lui, le concierge, mais il n'a plus de barbe. Il a des favoris sur le visage. Il est devenu premier huissier avec des chaînes au cou. C'est le premier ministre qui veut ça, pour l'impression. Mais le concierge y trouve son bénéfice. On fait entrer le visiteur dans une troisième pièce. Le concierge en chasse vite les souris et les araignées. Il nettoie un peu ; il balaie. Puis il se maquille encore et c'est un chambellan à lunettes noires, tout rasé, qui arrive. Il faut lui mouiller la patte.

— Vous dites?

— Lui donner backchich si vous préférez... Vous ne percevez pas les finesses de la langue française...

— Et c'est toujours le concierge?

— Toujours.

— J'aurais bien voulu voir ces métamorphoses.

— Vous n'avez qu'à solliciter une audience de Son Altesse. Mais si... Transformez-vous un peu... Vous ne verrez pas le Prince, mais vous admirerez trois fois le concierge dans ses travestis.

La porte derrière moi s'est ouverte. Je le devine au petit courant d'air qui soulève les papiers du « casier » de Trophime répandus sur les coussins. Ozilie doit nous écouter...

— J'espère que tu lui en racontes depuis un moment! murmure-t-elle.

Trophime, sans s'effrayer, approuve :

— Je lui communique mes impressions.

— Elle ne vous dérange pas, monsieur, me demande Ozilie.

— Pas du tout, Votre Altesse.

— Vous voyez, intervient Trophime, Votre Noblesse, il est content.

— On dit — rectifie lentement, sans rire, Ozilie — on dit : « Votre Noblesse peut se rendre compte que son invité est content. »

Puis, à moi, de nouveau, Ozilie accentue :

— Il faut l'excuser, monsieur. Trophime est une vraie pie borgne. Elle est très bavarde. Elle raconte tout ce qui lui passe par la tête sans réfléchir, indistinctement. Comme on dirait en France, elle est très exhibitionniste.

Ozilie, sur ces mots, se retire. Brusquement, elle revient :

— Le Prince se dirige par ici. Fuyez, monsieur!

Et elle disparaît.

— Bon! soupire Trophime, voilà l'autre, à présent...

— Comment faire? Tout va se découvrir. Fâcheuse idée d'être entré dans ce pavillon!

— Ne vous frappez pas, répond Trophime qui me témoigne une soudaine sympathie — un peu trop vive même.

Pour Ozilie et pour moi, elle décide :

— Ne courez pas. Où iriez-vous dans la nuit, dehors? Votre chapeau? Bien. Suivez-moi.

Une tenture qu'elle soulève. Elle me pousse et me voici dans un étroit cabinet.

— Silence! Je viendrai vous chercher quand il sera parti. J'éteins les lumières et je me couche.

Elle éteint, en effet, car je ne distingue plus rien. Cependant devant moi quelque chose que je prends pour un rideau opaque. Erreur. Ce sont les deux battants d'une porte qui ne se rejoignent pas tout à fait. Ils sont fermés toutefois. Mes mains rencontrent des verrous soigneusement tirés. De l'autre côté de cette porte, la pièce où Mlle Ozilie et le Prince sont face à face. Leurs voix me parviennent... Décidément, je suis appelé ce soir à surprendre Son Altesse Evgueny dans l'intimité. Et, cette fois, l'endroit choisi est ingénieusement agencé : je me trouve prisonnier dans le poste d'écoute de Mlle Trophime.

VI

Le Prince n'avait pas tout dit.

D'abord la voix d'Ozilie :

— A quoi dois-je attribuer l'honneur d'une visite si tardive de Votre Altesse?

La voix du prince Evgueny :

— J'ai aperçu de la lumière chez vous. J'ai pensé que vous étiez souffrante. J'ai voulu me renseigner.

— Votre Altesse est bien aimable. Votre Altesse n'a pas sommeil?

— Vous savez qu'il est plus de dix heures et que le couvre-feu est sonné, réplique le Prince.

— C'est vrai, mais que Votre Altesse m'excuse. J'ai un peu oublié les habitudes de la Cour.

Voix hésitante du Prince :

— Vous êtes seule ici?

— Je suis avec Trophime.

— On peut nous entendre.

— A cette heure-ci, Trophime dort.

Un temps, puis avec cette maladroite hardiesse des amoureux et des timides :

— Vous ne pourriez pas renvoyer Trophime?

— Pourquoi? s'étonne Ozilie. Je suis très contente d'elle. Trophime accomplit parfaitement son service.

— Non! Envoyez-la faire une course...

— Avec vos aides de camp qui sont à la porte?

— Je suis venu seul.

— Votre Altesse aime toujours ses petites promenades nocturnes qu'il croit solitaires.

— Vous vous moquez de moi?

— Votre Altesse sait bien que non.

— J'ai, commence le Prince, une prière à adresser à Mlle Ozilie, à Mlle Ozilie en personne. C'est pour lui demander de vouloir bien présenter ma requête à Mlle Isabelle Chenoncay.

— Très bien. Je transcrirai à Mlle Isabelle quand je la verrai, répond Ozilie gravement.

— Non, insiste le Prince. Il faudrait lui transmettre tout de suite. Vous avez bien un moyen de communication depuis le temps que vous vous connaissez et vivez de compagnie.

Ozilie ne se presse pas de répondre. Enfin :

— Nous en avons plusieurs, sans compter le téléphone.

— Eh bien, continue le Prince en riant, téléphonez-lui.

Quelques pas. Ozilie doit se diriger vers un petit meuble que j'ai remarqué près du mur. Je la distingue clairement par une fente, celle que produisent les deux battants au point où ils se rejoignent mal. Ozilie fait mine de décrocher un récepteur.

— Allo! Oui!... Allo!... Mlle Isabelle Chenoncay, je vous prie. Allo! ne coupez pas!...

Soudain, la voix contrite et en faisant, sérieusement, le geste de reposer son récepteur :

— Eh bien, vous voyez, ce n'est pas libre.

Encore un moment. Puis, comme on se jette à l'eau, la voix anxieuse du Prince :

— Si vous saviez! Je ne puis pas vous oublier!

La réplique d'Ozilie, sans timbre, cette fois :

— L'air de la nuit ne vaut décidément rien pour Votre Altesse.

Le Prince changeant de ton, et presque enjoué :

— Vous savez que je n'ai plus de professeur de français et que je regrette les bonnes leçons de jadis.

— Votre Altesse désire-t-elle que je cherche de mon côté?

— Pourquoi avez-vous fui si vite? demande le Prince d'un accent une fois de plus transformé.

— Je n'ai pas fui, je suis partie.

— Vous-même, cependant, vous reconnaissez que vous avez pris la fuite.

— C'est exact. Erreur volontaire que l'on ne peut lire que sur les lettres que j'ai adressées à Mlle Gina.

Ce doit être là une vive impertinence, car je sens le Prince décontenancé. Si je comprends bien, Ozilie lui fait observer sans détours qu'il eut connaissance de la correspondance qu'elle envoyait à la fille du premier ministre. Toutefois, Evgueny essaie d'un :

— Je ne peux plus me passer de vous.

Ce qui amène cette riposte d'Ozilie :

— Je compatis beaucoup aux peines de Votre Altesse, mais un prince digne de ce nom doit-il se laisser submerger par des soucis de cœur?

— Suis-je donc un prince digne de ce nom? Et croyez-vous que je tienne à être roi?

— Ceci ne me concerne point. Mais je dois loyalement vous prévenir que je suis fiancée, presque mariée...

— Depuis longtemps?

— Depuis deux mois.

— Deux mois ! Non ! Ce n'est pas possible.

— Vous faut-il des preuves, Monseigneur? J'ai des lettres qui en font foi. Je puis les mettre sous les yeux de Votre Altesse...

Ozilie doit chercher ces lettres, car si je l'entends remuer des papiers, je ne la vois plus.

— J'avais des lettres ici, remarque-t-elle. Où sont-elles? Encore égarées !

D'une voix plus élevée :

— Trophime, Trophime, où sont mes lettres?

— Vous ne les trouvez pas? demande le Prince. Ne cherchez pas...

— Mais il me les faut, affirme Ozilie qui s'impatiente. Trophime ! veux-tu répondre?

La « Trophimova » qui, depuis un moment, s'est glissée près de moi — mais c'est pour mieux écouter — murmure :

— Zut ! ce sont les trois lettres que je n'ai pas eu le temps de retirer de la poste restante.

S'adressant à moi, en confidence :

— Vous les retirerez pour moi. Je vous expliquerai. Il ne faut pas que ces lettres traînent.

— Pourquoi?

— On y parle du mariage secret de Mademoiselle. Chut!

— Elle est mariée?

— Ça vous ennuie?

Mais la voix de Mlle Ozilie :

— Trophime, veux-tu te décider à me répondre?

— Qu'est-ce qu'il y a, Votre Noblesse? interroge Trophime comme quelqu'un qui vient de s'éveiller.

Et pour moi, elle bredouille :

— En voilà une perte! De belles horreurs, ces lettres, à croire que Mademoiselle a un amant!

Evgueny s'en mêle :

— Laissez dormir Trophime : elle ne les trouvera pas plus que vous.

— Pourquoi, je vous prie? riposte Ozilie.

— Parce que la police de mon « Premier » a dû passer par là.

« Bienheureuse police, toujours responsable! » Mais j'écoute soudain avec plus d'attention.

— Oh! cet homme qui est venu ce soir! s'écrie Ozilie.

— Un homme est entré chez vous, ce soir! s'étonne Evgueny... Naturellement, il vous a parlé et il a subtilisé vos lettres. Laissez donc! C'est moi qui vous les rapporterai. On va me les offrir demain pour mon petit déjeuner. Mais ces lettres, que contenaient-elles?

— Des choses... répond évasivement Ozilie.

Trophime, n'étant plus appelée s'est recouchée.

— S'il pouvait les lire, murmure Trophime en riant, il en ferait une tête!

— Ce sont les lettres de mon fiancé, précise Ozilie. Et j'y tenais.

— Ainsi, conclut le Prince, maintenant, je puis dire que je suis seul, sans ami ni conseiller. Pourtant j'avais une si grande confiance en vous!

Ozilie, la voix changée affirme :

— Vous savez, Monseigneur l'attachement, le respect que j'ai pour vous. Si. La preuve? Vous sachant en danger à la Cour, je suis revenue, en dépit de tous les conseils.

— Quels conseils?

C'est tout ce qu'Evgueny a retenu.

— Certains conseils...

— Les mêmes qui vous firent abandonner la Cour, sans doute?

— Peut-être...

Un moment de répit. On devine que le Prince ne sait quoi inventer. Ou bien, il n'ose plus parler. Quant à Ozilie, elle attend. Que font-ils? Je ne les vois pas. Enfin, j'entends, mais assez mal (à cause du bruit

que provoque Trophime qui vient de se lever une nouvelle fois), quelques confidences d'Ozilie que je reconstitue comme suit :

— Que Votre Altesse veuille bien se souvenir de la promesse qu'elle me fit : retrouver les lettres que l'on m'a dérobées.

— J'y penserai, assure le Prince. Mais comment était l'homme qui est entré chez vous, ce soir, avant moi?

Et c'est mon signalement que Mlle Ozilie fournit. Elle dépeint un personnage de bonne taille, maigre, au visage long, au teint brun (teint brun est exagéré), rasé, avec un nez fort et pointu. (Je ne crois pas posséder un nez pointu, mais on se connaît si mal soi-même !)

A chaque détail de ce portrait, Evgueny soupire :

— Je ne vois pas... Non, je ne vois pas.

Ozilie insiste. Elle va rappeler au Prince que cet homme est le délégué qui vint à Paris... Ça ne manque pas, en effet. Cependant, réplique inattendue d'Evgueny :

— Je vous ai déjà déclaré que ce n'était pas moi qui avais expédié des émissaires à Paris ! Et comment est-il arrivé ici? Ah ! parce qu'il avait faim. Et vous l'avez envoyé où?

— Chez Trophime.

— S'il est encore là, je serais curieux de le voir.

Trophime, qui a écouté, est prête à tout événement :

— Ne bougez pas ! me souffle-t-elle, tandis que dans l'autre pièce le Prince retient Ozilie et lui confie :

— Ne dites pas qui je suis à cet homme-là... Pour lui, je dois rester un officier de service... Non ! il ne me connaît pas. Écoutez, s'il est obséquieux devant moi, je vous l'accorde, c'est qu'il m'a déjà vu ; sinon, c'est qu'il croira réellement ce que vous lui annoncerez.

Ozilie doit se montrer sceptique, car le Prince insiste. Merci quand même de l'avertissement que Son Altesse a bien voulu me fournir. Mais que va répondre Trophime à cette question d'Ozilie :

— Ton invité, est-il toujours avec toi? demande-t-elle en ouvrant la porte de la chambre où se tient Trophime.

— Oh ! non, Votre Noblesse !

— Où est-il maintenant? insiste Ozilie.

— Je ne sais pas, mais pas loin d'ici.

— Veux-tu essayer de le retrouver. Tu le ramèneras... Écoute ! Tu lui diras qu'il y a ici un officier de service qui désire lui parler. C'est tout, tu entends. Pas autre chose... Va !... Et ne reste pas une heure et demie dehors...

— Si je ne le découvre pas, je reviens tout de suite, conclut Trophime.

Trophime s'habille dans l'obscurité. D'une voix complice elle me donne ces indications :

— On veut vous voir. Donnez-moi votre chapeau, votre pardessus. Venez. Vous allez sortir. Suivez-moi. C'est le Prince qui va vous parler, vous avez entendu?

— Oui... Il se fait passer pour un officier de service...

— C'est ça, n'ayez pas peur de lui. Je vous ai aperçu comme vous faisiez la conversation avec une ronde. Prenons la sortie qui m'est réservée. Nous rentrerons par la grande porte, chez Ozilie...

J'obéis à la sympathique Trophime qui m'a décidément pris sous sa garde.

QUATRIÈME PARTIE

POUR LA « DERNIÈRE HEURE »

I

Les confidences d'un officier de service.

Je ne m'inclinerai donc pas devant S. A. Evgueny comme cela m'advint en présence d'autres Altesses, au cours de déplacements plus ou moins imprévus et que je n'ai pas à mentionner pour le quart d'heure. Du reste, c'est Ozilie qui me présente.

— Voici ce monsieur.

Puis, se tournant de mon côté :

— Monsieur l'officier de service a désiré vous voir.

Je salue et j'attends. Certes, Ozilie n'a pas été fâchée, tout à l'heure, à la pensée de m'humilier devant le Prince. Maintenant, elle redoute sa victoire et ses conséquences... En face de moi, un jeune homme blond. Est-ce cet uniforme de hussard corseté qui l'amincit et le rajeunit encore? On croirait un collégien qui s'est déguisé en soldat pendant ses vacances. Mais ce que je regarde surtout, ce sont les yeux du Prince, des yeux gris-bleu, d'un gris insistant.

Evgueny s'exprime en allemand. Deux ou trois fois, il baisse les paupières. Quand il a terminé, alors seulement, je prends la parole :

— Je comprends assez mal l'allemand ; je puis cependant répondre à votre question : j'appartiens au service du Premier ministre.

Qu'est-ce que je risque? Je l'ignore, mais maintenant je dois jouer jusqu'au bout. C'est ma seule chance d'évasion. Les enveloppes de lettres recueillies chez Trophime sont bien cachées ; mes papiers —

au cas où le Prince les exigerait ou même les ferait prendre de force — établiraient ma véritable identité. C'est une autre chance à tenter. Ils constituent une suprême sauvegarde.

— Que fais-tu là?

Evgueny me tutoie sans hésitation ni raideur. Devant un subalterne, quelque chose comme un agent secret, peut-être se sent-il à l'aise? Il s'arroge en outre les avantages d'une fonction d'emprunt. Il n'a pas à se tenir comme un prince. Il découvre dans sa personnalité une assurance inattendue et le plaisir mal défini que certains caractères — comme le sien — éprouvent dans une mystification bien composée.

Maintenant, Evgueny me demande mon nom. Je n'hésite pas ; je donne le mien, le vrai :

— Lonlay-Labbaye.

Le Prince consulte un petit agenda qu'il tire de sa poche. Il y trouve un petit papier plié qu'il examine consciencieusement :

— C'est exact, dit-il.

Je ne souris pas. L' « officier de service » continue à tenir son rôle. Il insiste même :

— Labbaye, avec un *y*?... Il y a longtemps que tu es au service du Premier?

— Deux jours, monsieur le lieutenant.

— Tu as beaucoup de travail?

— Beaucoup.

Je n'ai pas envie de rire. Cependant le visage d'Ozilie où tant de sentiments sont lisibles : l'étonnement, une vague crainte, puis une sorte de fureur, me fourniront, plus tard, des accès de joie. Elle doit se rappeler ce que je lui ai annoncé quand je l'ai rencontrée dans le parc : « Si le Prince m'aperçoit, il passera comme s'il ne me connaissait pas! »

— De quel pays es-tu?

— De France, monsieur.

Et d'autres questions qui ne risquent pas de me compromettre, car si je ne sais rien, le Prince aussi ignore à peu près tout... Soudain, une attaque plus directe :

— C'est le « Premier » qui t'a ordonné de surveiller Mademoiselle?

— Je pourrais vous répondre, monsieur le lieutenant, que je n'ai rien à vous dire. J'aime mieux vous assurer que le « Premier » ne donne à personne des missions de ce genre.

Le Prince regarde Ozilie. Mais elle doit songer : « Quelle perfidie! Ils s'imaginent que je ne vois rien! Comme ils dissimulent mal l'un

et l'autre ! Tout à l'heure, celui-là était Suisse, à présent, il est Français. »

— Alors que fais-tu ici? reprend Son Altesse.

Dois-je inventer quelque chose? Je risque de tomber du premier coup sur une bêtise.

— Je regrette, monsieur, d'être obligé de me taire.

— Mais je suis officier de service. Je fais une ronde...

— Je ne le conteste pas.

— Ton insigne?

— Voici.

Et je montre le triangle « I. S. 24 » que m'a remis Trophime un moment plus tôt. Le Prince le regarde. Il paraît surpris cette fois.

— Suivez-moi au poste de garde.

C'était bien ce que je craignais.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Le Prince salue Mlle Ozilie et Mlle Trophime. Toutes deux se courbent dans une révérence. Je dis au revoir à Trophime et je m'incline légèrement, en souriant, devant Ozilie.

* * *

— Il fait froid, cette nuit.

C'est le Prince qui parle.

— Comment vous appelez-vous, déjà?

Il ne me tutoie plus. Pourquoi?

— Je vais vous conduire au corps de garde ; vous y serez mieux pour dormir qu'aux environs du pavillon des femmes. Attention ! vous allez vous jeter sur le palais de justice.

— Le palais de justice?

— Oui, cette tonnelle près de ce carré de choux...

Des officiers passent. Une ronde, sans doute. Un homme tient à bout de bras une lanterne qui éclaire tout d'un coup nos pieds et nos jambes. La lanterne s'élève, braquée sur nous. Les officiers s'arrêtent aussitôt et nous saluent en arrondissant leur main près de leur casquette. Lorsque la ronde s'est éloignée, le Prince bougonne, comme pour lui-même.

— Ils m'embêtent, tous ces gens, avec leur simulacre de cérémonie et de patrouille. Ils racontent qu'ils vont prendre la garde ! Je n'en suis pas dupe. Ils vont se coucher. Et ils savent qu'il y a des veilleurs de nuit qui dorment aussi bien qu'eux-mêmes. Sans compter les chiens qui sont plus sûrs.

Le Prince continue donc à tenir pour moi ses fonctions d'officier

de service mécontent. J'écoute sans émettre de commentaires.

— Le château, poursuit Evgueny, est une auberge où ils dînent et où ils couchent. Prenez garde, voici le Sobranié. Oui, monsieur, le Sobranié est figuré par cette remise à outils... Ainsi, ils jouent à la principauté. Toute cette propriété a été transformée par leurs soins. C'est à croire qu'il existe une dose de puérilité jamais morte et qui se maintient chez les hommes les plus graves en apparence.

« Saluez, monsieur, la caserne des gardes sur votre gauche. C'est ce hangar. La chambre des représentants, c'est ce mur à droite. Quant au Palais Royal, c'est le bâtiment où réside Son Altesse.

— Et le corps de garde?

C'est ma première question. Elle est partie, malgré moi, par habitude professionnelle, certainement.

— Il n'existe pas. Il y a une sorte de soupente pour deux personnes. Vous n'y serez pas trop à l'aise...

Le Prince ajoute :

— Il n'y a pas que le parc qui soit falsifié ! Les habitants le sont aussi...

La raison de ces confidences? Je l'ignore pour l'instant, mais je ne les oublie pas.

— Tenez, ajoute Evgueny, il y a d'abord le Prince qui joue au Prince en exil.

Je crois être habile en remarquant :

— C'est son rôle, il me semble...

— Admettons, interrompt Evgueny. Il y a le Premier ministre. Les conceptions politiques du Premier, ses idées sur l'autorité ! Il surveille le Prince, trop libéral à son gré, il le conseille, il le redoute. Et les projets stratégiques du ministre de la Guerre, sa mobilisation des femmes ! Remarquez que ce maquillage est fragile : un appareil en carton. Le jour où les événements tourneront en faveur du Prince, — si ce jour arrive — il faudra tout reviser et compter avec les gens qui seront restés « là-bas », au péril de leur vie, sans honneurs ni profits. Mais vous, monsieur, en attendant ce miraculeux renversement, pourquoi ne sollicitez-vous pas une place, un grade, un titre? Il reste des postes sans titulaires et l'on peut toujours en créer de nouveaux.

— Que faut-il faire?

— Verser une gratification au Premier, à l'huissier, au concierge, à je ne sais qui encore...

— Et au Prince? dis-je hardiment.

— Rien, réplique Evgueny d'une voix rude. Voyons ! Le Prince est tenu en dehors ; il ignore tout, bien entendu. On lui a fabriqué

une cour de dignitaires et falsifié sa propriété, celle-ci, le plus certain de ses revenus.

— Tout de même, le Prince a bien quelqu'un dans son entourage qui peut lui parler.

— Non, monsieur. Il en avait un, autrefois. C'était un homme étonnant, un de vos compatriotes : le colonel Chenoncay...

— Le père de Mlle Ozilie?

Je ne compte plus mes questions, ni mes interruptions.

— Oui, répond le Prince.

Je ne saisis pas très bien. C'est la seconde fois que ce nom de Chenoncay est prononcé devant moi. Caussanges, le premier, me cita ce nom. Au fait, le Chenoncay de Chamarges est l'oncle de Mlle Isabelle. Mais alors? Je demande :

— C'est ce colonel qui a un frère en France?

— Précisément. Comment savez-vous? Mais vous connaissez donc Mlle Isabelle?

C'est au tour du Prince à m'interroger de nouveau. Je ne m'aventure qu'avec prudence :

— Moi? Non. A peine.

— Comment? Vous la connaissez à peine et vous allez lui demander l'hospitalité? s'étonne Evgueny.

— C'est-à-dire que je pouvais me permettre...

Mais un rapprochement dans mon esprit : Isabelle-Ozilie, puisque Mlle Ozilie est la fille du colonel Chenoncay et que le frère du colonel qui est à Chamarges a une nièce qui se nomme Isabelle...

— C'est-à-dire que c'est Mlle Trophime que je connais un peu.

— Ah ! bon ! s'écrie le prince en éclatant de rire.

Et cette gaieté c'est pour ne pas montrer combien ma réponse le satisfait. Ma parole, il est jaloux même des relations de Mlle Isabelle-Ozilie.

Sans insister pour savoir comment j'ai pu lier connaissance avec Trophime, Evgueny s'informe :

— Vous n'avez jamais vu le fiancé de Mlle Isabelle?

Je rectifie, exprès :

— Le fiancé de Mlle Ozilie?

— Si vous voulez, c'est la même chose.

Cette confirmation m'enchante. Toutefois, il faut répondre quelque chose :

— Je sais qu'il y a plusieurs fiancés sur les rangs, mais je ne suis pas sûr qu'il y ait un élu.

— Quels sont les fiancés?

— Leurs noms, je les ignore. Il y a un avocat, un magistrat... deux avocats même...

J'ai l'air de chercher, je ne puis retenir un sourire intérieur en constatant le tour qu'a pris cette conversation si étrangement commencée chez Ozilie et qui se poursuit, en pleine nuit, dans le parc endormi du palais de Neu-Thorenberg.

— Il y a encore un médecin, déjà célèbre, et un jeune ancien ministre.

— Français?... Qui ça peut bien être?

— Je ne sais pas encore.

— Enfin, y a-t-il un élu? reprend le Prince.

Décidément, il y tient. Je n'ai aucune raison de ne pas favoriser les combinaisons d'Isabelle-Ozilie que me confia Trophime. Après tout, elle m'a rendu service. Sans le prévoir, il est vrai...

— A vrai dire, je crois qu'il y a un élu. Qu'est-ce qui me permet de le croire? Des tas de petites choses insignifiantes, mais qui ont leur poids.

Nous sommes tout à fait en confiance, « l'officier de service » et moi. Il devine sans doute que je ne veux pas aller plus loin sur ce sujet ou bien que je ne sais plus rien. Il se décide :

— Tenez, le corps de garde est là. Vous pourrez y dormir. La clef est sur la porte. Au revoir, monsieur. Bonne nuit.

Et Son Altesse Royale me tend la main.

*
* *

Le corps de garde possède une paillasse et des couvertures. On peut y dormir. Ce n'est qu'une baraque, il est vrai, mais elle est éclairée par une ampoule électrique. On peut y méditer aussi.

Demain, je quitterai ce palais, quand les portes s'ouvriront. Je rentrerai à Genève, avec les confidences de « l'officier de service ». Que valent-elles? Pourquoi ce prince m'a-t-il ainsi parlé, caché — comme Mlle Isabelle Chenoncay — sous un nom d'emprunt.

Ozilie, je le conçois bien, a changé de race — elle se dit Autrichienne — comme d'autres émigrent d'un pays ou se réfugient dans un autre siècle. Mais Evgueny? Je crois qu'il est autoritaire, toutefois la force lui manque. Il veut diriger et, peut-être, régner. Mais il n'a pas l'audace de conquérir le pouvoir. Et saurait-il le conserver?

Par un revirement incompréhensible pour ceux qui l'entourent, Evgueny qui souhaite la couronne n'entreprend rien pour se l'attribuer. Peur des coups? Plus simplement : impuissance dans la décision et l'action. Des projets, des combinaisons, des velléités dont il

aperçoit très vite les inconvénients. Il ferait sans doute un excellent « officier de service », non un capitaine. Aurait-il su succéder au roi, son père, honorablement?

Connaissant sa carence de rêveur d'action, Son Altesse préfère laisser croire qu'il se désintéresse de tout ce que l'on trame en sa faveur et que le retour à la royauté n'est qu'un songe, imaginé par son premier ministre. Il pense qu'en répétant :

« Je suis trop libéral, presque républicain, donc je ne puis régner, »

on ne découvrira pas son véritable caractère qu'il cache sous une armure d'indifférence, de mystification et de froideur.

II

Un succès de Floriot.

Pendant ce temps, un autre événement que je n'avais point prévu — c'est ma faute — se produisait au palais de la Grande Marche. Je ne l'ai connu que plus tard, le lendemain ; toutefois, je dois le rapporter ici.

En quittant Paris, j'avais, bien entendu, averti mon journal que je me rendais à Genève. Mais j'avais oublié de recommander le silence sur ce départ. Aussi, Floriant de Floriot, sans nouvelles de moi, apprit-il facilement en quel pays je voyageais. Il fit son possible pour partir aussitôt...

Comment a-t-il su que j'étais allé à la recherche du prince Evgueny? Jacques Wisel qui m'a suivi — par distraction, assure-t-il ; en vérité, à cause de l'intérêt qu'il porte à Mlle Ozilie — et qui s'est installé au même hôtel que moi, a renseigné Floriot. Wisel est excusable d'avoir commis cette indiscrétion ; j'aurais dû le prévenir, lui aussi, de garder secrète mon entreprise.

Floriant de Floriot seul, à Genève, a pris le temps de réfléchir. « Lonlay désire certainement obtenir une audience du Prince. Or, il y a un bureau politique du Prince à Genève même, allons y solliciter l'entrevue indispensable. »

Là, on a déclaré à Floriant, selon la consigne ordonnée, que Son Altesse n'était plus en Suisse. Cependant, après cette démarche de Floriot, le premier ministre a été immédiatement avisé à la Grande Marche que des « envoyés spéciaux » (on exagère toujours) venus de Paris, voulaient enquêter sur le cas du Prince.

La Grande Marche fut alertée. Le premier ministre a pensé : « On demande une audience, on la refuse. Fort bien. Mais d'autres

essaieront d'arriver jusqu'à Evgueny. Et que racontera celui-ci en présence des journalistes? » Toutefois, il fallait prévenir le Prince. On s'y décida.

C'est pourquoi lorsque Son Altesse toujours méfiante, costumée en « officier de service », me demandait mon identité chez Ozilie, et qu'il consultait son agenda où l'on avait inscrit les noms des « envoyés spéciaux », ce n'était pas, comme je l'ai cru sur le moment, pour composer un peu mieux son personnage, mais pour savoir s'il se trouvait bien en présence d'un de ces dangereux reporters.

Conclusion : c'est en toute connaissance de cause qu'Evgueny m'a parlé du Prince, des ministres, de sa cour en miniature et de son royaume et qu'il m'a conté exactement ce qu'il voulait que je sache. La raison? Faire ainsi échec aux projets et aux combinaisons de son premier ministre et empêcher le retour du prince Evgueny dans sa principauté.

* * *

Je me réveille assez tard. Il est bien huit heures. Dehors, froid. Tout de suite, je pense que j'ai manqué la sortie des dignitaires qui déposent leurs costumes au vestiaire, s'habillent selon leur profession avant de prendre les tramways qui les transporteront en ville. Mais aurais-je eu, sans attirer l'attention, la chance d'assister à cette opération? C'est douteux.

Où se trouve la sortie? Le bâtiment des femmes n'est pas loin de moi. Nous avons peu marché cette nuit, le Prince et moi, si nous avons beaucoup parlé. Le demeure d'Ozilie, c'est une baraque de planches goudronnées, un véritable campement de réfugiés.

— Monsieur! J'ai de la veine! Mademoiselle m'avait ordonné de vous suivre hier, mais vous n'en finissiez pas avec le... avec l' « officier de service. »

C'est Trophime qui me cherchait.

— Venez avec moi. On veut vous voir encore. Et vous aurez droit à un café au lait.

— Dites-moi : où se tient la sortie?

— Je vous y conduirai tout à l'heure.

— C'est que je suis pressé.

— Mademoiselle aussi est pressée. Elle ne vous gardera pas longtemps. Vous allez en ville? Dites donc, quand vous reviendrez, voulez-vous me rapporter des cartes postales?

— Lesquelles?

— Une douzaine de chaque vue qui vous plaira. J'en envoie un jour douze, toutes les mêmes, à douze personnes différentes ; le len-

demain, douze autres, toutes pareilles. Comme ça, je ne risque pas d'expédier deux fois la même image à la même destinataire.

— C'est très ingénieux.

— Oui. Et puis, ça dispense de tenir un livre de comptes. Quand vous avez regardé douze fois une fontaine ou un château — je mets le timbre sur la gravure — vous commencez à l'avoir dans la mémoire. Mais vous êtes pressé, je le comprends...

J'écoute un peu distraitement le bavardage de Trophime. J'ai hâte d'arriver à Genève pour mettre au point mon article que je construis en ce moment.

Ce travail accompli, je monterai dans une automobile, je franchirai la frontière et je m'arrêterai pour télégraphier à Paris dans le premier bureau de poste français que je découvrirai...

Toutefois, Ozilie me demande. N'est-ce pas Son Altesse qui éprouve quelques remords de ses confidences et qui a changé d'avis. C'est bien regrettable, Monseigneur, mais votre confession est, autant dire, en route...

III

A quoi songe une « dame d'honneur »?

— Vous voilà enfin! m'accueille Ozilie dès qu'elle m'aperçoit. Vous avez bien dormi?

— Il dormait mieux ici, Mademoiselle, intervient Trophime.

Je réponds :

— Assez, « Votre Noblesse »...

— En vérité, reprend Ozilie, vous avez l'aspect peu engageant d'un monsieur qui s'est mal reposé et qui n'a pas pu se laver.

C'est curieux comme elle s'exprime correctement. Je le constate une fois de plus ce matin, parce que je sais à présent que Mlle Ozilie de Wicheslaw n'est autre que Mlle Isabelle Chenoncay et lorsque Mlle Ozilie commet des fautes d'accent ou de français, c'est avec l'autorisation de Mlle Isabelle.

— Mademoiselle, recommence Trophime, pour le faire venir jusqu'ici, je lui ai promis que vous lui offririez une tasse de café au lait.

Je proteste aussitôt :

— Quelle plaisanterie!

Mais Ozilie rit sans retenue.

— Allez vous laver chez Trophime, dit-elle. Et prenez le café avec elle...

— Vous voyez!... triomphe Trophime. Suivez-moi. Je prendrai de nouveau le café avec vous, pour vous tenir compagnie.

Tandis que Trophime me verse de l'eau dans une cuvette et ne paraît pas du tout disposée à s'éloigner, je pense que le meilleur moyen de l'obliger à me laisser seul, c'est de lui poser une question très indiscrète :

— Pourriez-vous me dire pourquoi Mlle Isabelle qui est Française se dit d'origine autrichienne et se fait appeler Ozilie de Wicheslaw?

— Ça vous intéresse beaucoup? s'étonne Trophime.

— Un peu.

— Eh bien, je vous le dirai un autre jour.

— Mais quand? Moi, je retourne à Paris ce soir!

— Et si moi je vous disais : je veux savoir ce que vous allez bricoler à Paris?

— Je n'ai rien de caché pour vous : je vais diriger le bureau politique du Prince.

— Seigneur! il n'y avait donc pas assez de gaffes auparavant!

Sa première surprise calmée, Trophime me rassure :

— Vous nous reverrez à Paris, vous nous reverrez...

Je suis entêté. D'ailleurs Trophime ne s'en va pas. J'insiste. Enfin, elle se décide :

— Lavez-vous. Je vais vous expliquer pendant ce temps. Mademoiselle, qui a de la fortune, avec un oncle qui possède en France et à Wien plusieurs domaines, des maisons à Paris, ne veut pas qu'on le sache, parce qu'elle ne rencontre autour d'elle que des épouseurs qui viennent pour son argent. Alors, Mademoiselle garde ce nom d'Ozilie et son titre qu'elle tient de la cour, autrefois, du temps de la splendeur et elle se présente comme dame de compagnie de Mlle Isabelle ou institutrice de la famille Chenoncay, vous comprenez?... Jurez-moi le secret, maintenant...

— Pour toujours.

— Oui. Jusqu'au mariage de Mademoiselle...

Mais à présent qu'elle a commencé, Trophime ne s'arrête plus.

— Elle est très bonne, Mademoiselle, très douce, et très... réservée, c'est ça, réservée... Mais pleine de volonté. J'ai tort, moi, de la contrarier. Je sais qu'elle ne cède jamais. Mais quand même, je résiste...

J'écoute. J'ai pris le parti de faire ma toilette sans m'occuper de Trophime, pas du tout gênée, d'ailleurs.

« Mais vous êtes habillé... Voici Mademoiselle qui va vous parler... N'oubliez pas : vous m'avez juré le secret jusqu'à son mariage...

Ozilie de Wicheslaw apparaît sans avoir frappé à la porte de communication. Elle a quelques précisions à me demander. C'est elle qui paraît embarrassée et non pas moi. Elle m'aborde avec une brusquerie volontaire :

— Vous connaissez beaucoup de monde à Paris... Ne protestez pas... vous devez avoir entendu parler d'un délégué de Son Altesse, M. Jacques Wisel... Vous avez déjà entendu prononcer ce nom?... Par hasard?...

— Comment est-il?

— Des cheveux gris... plus fort que vous, oui. Pas aussi grand. La ressemblance s'arrête là. Il a l'air très bienveillant, intelligent, spirituel, aimable...

— Je vois, dis-je... Des yeux très doux... C'est bien celui que je connais, l'historien...

Et comme je n'ajoute rien, Ozilie se tait.

L'intérêt qu'elle témoigne à Wisel, qu'est-ce que cela signifie? Suis-je le premier à m'apercevoir d'un événement dont Ozilie elle-même se rend actuellement mal compte. Je la remercie de son hospitalité, mais elle ne m'entend pas. Soudain :

— Vous allez à Genève? Je suis indiscrète, mais pourquoi? Oh! quelqu'un vous attend à l'hôtel, c'est ça, une jeune personne?

— Pas du tout, mademoiselle, un de mes amis.

— Je ne veux rien savoir. Et vous resterez longtemps? Selon les désirs de cette personne? C'est gentil de se conformer ainsi à ses volontés...

Je parviens à interrompre ce discours :

— Certes, c'est un ami d'importance, intelligent, dévoué, bienveillant, plein d'indulgence, moins grand que moi, plus fort...

— Que voulez-vous dire? interroge Ozilie.

— Rien, si ce n'est que je vais, maintenant, rejoindre à l'hôtel, où il m'attend, mon ami Jacques...

— Son nom ne m'intéresse pas... intervient encore Ozilie.

— Wisel.

— Comment! Il est à Genève! Et pourquoi faire?

— Je l'ignore, Votre Noblesse.

Je salue sans plus attendre, pas du tout mécontent de ma petite mise en scène. Je suis déjà loin quand je me retrouve dans le parc, à la recherche de la sortie. Un officier que je rencontre m'indique la bonne voie :

— Suivez l'avenue du Roi-Conrad... Puis à gauche...

Oui, mais qui m'expliquera l'intérêt persistant de Mlle Ozilie pour Jacques Wisel? Je ne le sais pas, je crois le deviner...

ÉMILE ZAVIE.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DIX ANS APRÈS

Pauvre traité de Versailles ! Qui aurait pensé à célébrer son dixième anniversaire si les Allemands ne s'étaient chargés de nous le rappeler? A leur manière, cela va sans dire. En proclamant une fois de plus que le traité est vicié dans son principe et dans sa conception. Dans son principe puisqu'il repose sur un verdict de culpabilité dont les sanctions ont été abandonnées. Dans sa conception puisqu'il s'impose comme une contrainte alors que le nouveau mot d'ordre est la conciliation. Du moins en Europe, car le « Diktat » reste réservé aux Américains.

Nous n'avons pas le droit de nous étonner que les Allemands soutiennent cette thèse, qu'ils s'ingénient à poser des jalons de manœuvre, qu'ils multiplient les coups de sonde afin de savoir jusqu'où ils pourront aller dans la discussion qui va s'engager autour du plan Young. Ce qui est moins facile à expliquer c'est l'absence de toute réaction. Imaginez qu'en 1881 M. Jules Grévy ait lancé un manifeste déclarant le traité de Francfort caduc et escomptant sa révision ! Quelle aurait été la risposte de Bismarck? C'est exactement ce que vient de faire le président Hindenburg. Son manifeste n'a même pas déterminé une protestation diplomatique du genre de celle que la Petite Entente a formulée pour rappeler les Hongrois au respect du traité de Trianon. Pas même une de ces ripostes oratoires que naguère M. Poincaré ne faisait pas attendre. Un silence qui ne peut même pas être interprété comme l'indifférente tranquillité du fort. N'est-il pas entendu qu'il n'y a plus de forts et que nous sommes

en pleine liquidation de la victoire? Les débats de demain chercheront tout au plus à tirer des sacrifices multipliés quelques espoirs de paiement et quelques illusions de sécurité. Et pourtant n'aurait-ce pas été le cas ou jamais de ne pas laisser porter de nouvelles atteintes aux principes? Que devient le plan Young? Que devient la surveillance de la Rhénanie si on laisse proclamer la faillite du traité de Versailles?

Il est vrai qu'on permet aux Allemands bien d'autres libertés. On admet que le Reichstag se soit séparé sans s'engager par aucun vote précis. On admet que le grand champion de la réconciliation, M. Stresemann, réclame non seulement l'évacuation immédiate sans conditions des territoires rhénans, mais le règlement anticipé de la question de la Sarre. Et cela au lendemain même des conversations de Madrid et de Paris où l'on aurait dû, semble-t-il, indiquer clairement au ministre allemand les limites des possibilités. En fait de limites, l'héritier des traditions bismarckiennes ne connaît que celles des résistances. Il s'est parfaitement rendu compte que, pour le moment au moins, les dirigeants français subordonnent tout au maintien du mirage.

Qu'arriverait-il si les scrupules tardifs réveillés par le fantôme des dettes de guerre découvraient la fragilité des espoirs fondés sur les paiements allemands? A tout prix il faut éviter les éclats. Ce n'est déjà pas si facile quand on a affaire à des parlementaires qui vivent au jour le jour, qui tournent à tous les vents, qui, après avoir trouvé tout à fait naturel que l'on paie pendant des années, s'affolent devant l'ombre d'une responsabilité. Ces pauvres gens se soucient bien en vérité de ce que peuvent dire le maréchal Hindenburg, M. Stresemann et même les chefs de la Social Demokratie allemande les plus acharnés à réclamer la révision. Ils trouvent tout naturel que M. Poincaré néglige de relever ces provocations. Il sera toujours temps d'aviser. Pour le moment, une seule préoccupation domine tout : sortir du guêpier des dettes de guerre, de manière à pouvoir déclarer aux électeurs qu'on n'y est pour rien. N'est-ce pas infiniment plus important que de s'occuper de ce qui adviendra du traité de Versailles ou du système de Locarno dans quelques années et même dans quelques mois? L'échéance du 1er août remplit l'horizon.

Il est difficile de concevoir un spectacle plus pénible que celui de la hantise d'un inévitable que l'on cherche à détourner par tous les moyens, sauf le seul qui permettrait d'assurer l'avenir. Car enfin, il n'y a pas l'embarras du choix. Depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu qu'un moyen de se dérober aux réclamations d'un créancier, quelle que soit la légitimité des protestations du débiteur, c'est de refuser de payer. On n'a jamais vu un créancier accorder un

délai, un rabais et à plus forte raison une remise aussi longtemps qu'il est assuré de recevoir exactement et complètement les paiements convenus. La décision ne dépend donc pas des Américains. C'est de nous seul qu'il dépend de dire oui ou non. Et surtout de le dire franchement. Seule, en effet, la franchise peut nous dégager de l'engrenage d'erreurs où nous nous sommes laissé entraîner par la faiblesse.

Il faut voir les choses comme elles sont. Nous n'avons pas protesté quand les Américains ont prétendu traiter la liquidation des comptes de la guerre comme une affaire et non pas comme un règlement des frais de collaboration d'armes. Nous n'avons pas protesté quand les Américains ont imposé leurs chiffres sans permettre de les discuter. Nous n'avons même pas songé à profiter de nos difficultés financières pour appliquer à nos créanciers du dehors la sévère amputation que les prêteurs de bonne foi de l'épargne française ont dû subir. Nous nous sommes piqués d'honneur de payer avec une scrupuleuse régularité au milieu des pires difficultés, exécutant les accords dont nous contestions les termes. C'est seulement après trois années de paiements réguliers, alors que nos finances sont rétablies, quand M. Borah faisant écho à M. Snowden félicite la France d'ignorer le chômage, sous la menace d'une échéance massive et devant la nécessité d'une consécration définitive, que nos parlementaires découvrent l'Amérique des dettes.

Et dans quelles conditions? On pourrait excuser le retard, invoquer l'esprit de l'escalier si c'était au moins un esprit sérieux, c'est-à-dire un esprit inspirant une résolution efficace et digne. Mais se découvrir des velléités de résistance pour en arriver à solliciter une nouvelle concession, pour demander aux Américains un geste impossible, pour inviter le gouvernement français à une démarche dont le succès seul aurait pu compenser l'humiliation! Jamais, je crois, l'incohérence du régime n'est allée plus loin que dans cette séance du 27 juin où M. Poincaré a abandonné la barre à M. Franklin-Bouillon.

Le cri de ralliement qui a galvanisé les enthousiasmes a été : « Il faut ouvrir une nouvelle négociation avec l'Amérique pour obtenir un ajournement de l'échéance des stocks. » Or c'était purement et simplement absurde. L'ajournement de l'échéance des stocks supposait une loi votée par les Américains. Une loi ne pouvait être votée que par les Chambres. Or le Congrès était en vacances depuis plusieurs jours. L'objection aurait dû se présenter d'elle-même. Elle s'imposait d'autant plus qu'avant de se séparer le Congrès américain avait pris soin de régler la question à sa manière, précisément pour assurer la tranquillité de ses vacances.

Il fallait en effet s'aviser de la situation étrange qui se serait pré-

sentée si la ratification française, intervenant dans les délais de rigueur, avait trouvé la ratification américaine absente. En ce cas, la France, tout en ayant consacré le règlement des dettes de guerre selon l'accord Mellon-Bérenger, aurait été obligée de payer, au moins provisoirement, les 407 millions de dollars des stocks. Pour éviter cette incohérence le Congrès américain a voté le 19 juin une loi en vertu de laquelle la ratification de la France seule sera tenue pour valable, si elle intervient avant le 1er août, la décision américaine étant reportée jusqu'au 1er mai 1930. Or cette loi a été votée dans des conditions toutes particulières. On a dû attendre jusqu'au dernier jour pour la présenter. On a eu beaucoup de peine à trouver un *quorum*. Les députés étaient si pressés de partir qu'ils n'ont même pas laissé à leur président le temps de signer le Bill dans les formes légales. Par contre, les sénateurs ont déclaré catégoriquement que la mesure était subordonnée à la ratification française dans les délais prévus.

Ainsi les Américains avaient prévenu l'initiative de M. Franklin-Bouillon et y avaient répondu par avance. Que pas une voix ne se soit élevée au Palais-Bourbon pour le signaler : voilà qui donne une belle idée des procédés d'information de nos parlementaires. Mais que penser du silence du gouvernement qui ne pouvait ignorer la situation puisque, de son propre aveu, il avait essayé d'obtenir le report du délai, même en ce qui concerne la France?

Il est possible que M. Poincaré ait été surpris par la brusque rafale déchaînée alors qu'il se flattait d'avoir écrasé ses contradicteurs par un exposé de dix-huit heures. Il est plus vraisemblable encore que M. Poincaré a été dérouté par une offensive portée brusquement sur son propre terrain. Quel était l'argument de M. Franklin-Bouillon? Il y a un fait nouveau justifiant une nouvelle négociation : c'est le plan Young. Certes, la réponse était facile. Le fait nouveau n'existe pas pour les États-Unis qui ont voulu systématiquement ignorer le plan Young. Les États-Unis n'ont-ils pas été jusqu'à refuser de participer officiellement à l'élaboration du nouveau plan alors qu'ils sont directement intéressés à une modification du régime des réparations et du remboursement des frais d'occupation? Il suffisait de laisser parler les faits. Mais M. Poincaré était le dernier à pouvoir le faire parce que toute sa tactique consiste à entretenir l'illusion que le plan Young supprime les risques des accords Caillaux et Bérenger, qu'il établit une liaison de fait sinon une liaison de droit entre les réparations et les dettes.

Le chef du gouvernement en était donc réduit à invoquer la stérilité de la tentative. Il ne l'a même pas fait nettement. Pourquoi?

La seule explication plausible est que le politicien chevronné a entrevu un parti à tirer de l'opération. Il se trouve en face d'un déchaînement de passions inattendu. Ne vaut-il pas mieux laisser passer la rafale? Après quoi, il sera plus facile de reprendre en mains l'Assemblée pour la conduire discrètement à la suprême illusion d'une réserve de pure forme. Il y a sans doute le risque que les Américains impatientés mettent les points sur les *i*. Un ambassadeur bien stylé saura éviter la surprise. Après tout les Américains ne peuvent que souhaiter nous voir engagés.

Ils ont mieux à faire. Ils peuvent saisir l'occasion de se donner de grands airs de générosité en déclarant qu'ils ont passé l'éponge sur les dettes de guerre proprement dites, se bornant à réclamer les sommes prêtées à la France après la fin des hostilités. Il y avait peut-être là une occasion à saisir. Si les dettes qu'on nous réclame ne sont pas des dettes de guerre, elles ne sont que des avances sur les réparations. Comment soutenir alors qu'il n'y a aucun rapport entre les deux opérations?

En vérité ce ne sont pas les bonnes raisons qui manquent, c'est la volonté de mener une politique ferme et réaliste. Il s'agit bien de réaliser. On veut liquider. Or dans liquider il y a déliquescence. Quelle meilleure preuve en veut-on que la comédie de l'organisation de la fameuse conférence des gouvernements qui doit enregistrer le plan Young?

Le premier mouvement du gouvernement français, après le dépôt du rapport des experts, est que l'affaire mérite sérieuse réflexion. On pourra en parler quand on aura réglé l'échéance du 1er août. C'est la thèse que M. Briand soutient à Madrid dans ses conversations avec M. Stresemann. Soudain changement à vue. Le mouvement de résistance à la ratification se dessine. Pour enrayer on songe jeter le plan Young dans la balance. Il faut mettre les bouchées doubles. M. Stresemann passe à Paris. On lui propose une conférence rapide à Lausanne. Puis l'impossibilité d'aboutir éclate. On tergiverse. Les Anglais en profitent pour glisser leur initiative et proposer la réunion à Londres.

M. Poincaré fait la grimace. L'affaire s'annonce mal. Pour toutes les questions politiques, le désaccord est flagrant. Les Anglais sont partisans de l'évacuation très rapide de la Rhénanie et adversaires de la Commission de surveillance. Même pour les questions financières, la coalition de la Trésorerie et de M. Snowden rappelle les si pénibles souvenirs de la Conférence de 1924.

Ajoutez que les travaillistes anglais ont besoin d'un succès. Ils sont obligés de mettre au rancart le programme socialiste. Le rap-

prochement avec les Soviets est un sujet brûlant. Pour éviter de l'aborder, on s'abrite derrière les Dominions et l'Inde. La réconciliation avec l'Amérique et le règlement des armements navals s'est heurté à la résistance très nette de Washington. Les Américains ne veulent pas presser le mouvement. Ils se soucient encore moins d'un tête-à-tête avec l'Angleterre. Ils ont mieux à faire, à exploiter les divergences des nations européennes, en s'appuyant sur leur grand programme naval. N'est-ce pas ce que signifie, dégagé de toutes les idéologies, le discours du général Dawes, au Pilgrim's club? L'Amérique entend assurer la parité absolue avec la Grande-Bretagne. Si les Anglais ont une formule, c'est une excellente occasion pour eux de montrer leur empressement. Que M. Mac Donald s'entende donc avec son amirauté. Les Américains restent sur la défensive.

Ainsi la seule perspective d'un succès rapide est du côté des affaires allemandes et de la politique de réconciliation. Réconciliation, en bon français, cela veut dire concession. Nous venons d'en faire encore l'expérience avec les Turcs. Ne nous y trompons pas. Le nouvel accord signé le 22 juin n'est pas autre chose qu'un abandon des possibilités de redressement.

Nous sommes mal embarqués en Orient depuis l'accord de 1921. Déjà un exploit de M. Franklin-Bouillon. L'idée n'était pas mauvaise. Le mandat syrien suppose une politique rationnelle avec les Turcs. Le moment n'était pas mal choisi alors que les Turcs étaient aux prises avec les Grecs. C'est la méthode qui a péché. Se jeter dans les bras des gens, leur promettre tous les concours, bâcler des solutions de fortune. Résultat : une esquisse de frontière intenable ; les Anglais irrités ; les Turcs déçus parce qu'ils voient se dérober l'appui qu'ils attendaient de nous. Cela ne nous a pas empêchés de récidiver en 1926, avec l'accord Jouvenel. La mauvaise frontière a été maintenue et même aggravée. Pourtant un espoir est apparu. L'accord de 1926 prévoyait une réglementation arbitrale. La sentence a été rendue par le colonel danois Ernst. Les Turcs ont refusé de la reconnaître et nous ont accablés de mauvais procédés. N'était-ce pas le cas de réagir? Au lieu de cela nous venons de conclure un nouveau compromis. Les Turcs ont fait semblant d'accepter la sentence arbitrale et nous leur avons accordé une révision du tracé. Nous restons avec les Kurdes sur les bras et l'obligation de nous entendre avec les Anglais pour assurer les débouchés des pétroles de Mossoul. Nous ne sommes pas au bout des liquidations.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

« A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU »

Les livres sur la guerre ont été, pendant quelque dix ans, ceux qui ont eu le moins de succès. Sans doute en avait-on trop écrit, et de valeur trop inégale. Peut-être aussi les hommes qui avaient fait la guerre désiraient-ils n'en plus parler, dans le même temps que ceux qui ne l'avaient pas faite souhaitaient parler d'autre chose. En tout cas, il semble bien que les souvenirs et impressions de guerre avaient cessé de plaire au public. Or, voici que le journal d'un soldat allemand, traduit récemment en français, atteint en quelques semaines un tirage au moins égal à celui des romans les plus en vogue. Ce succès tient-il à la qualité de l'ouvrage? Ou bien le goût des lecteurs a-t-il changé, et la guerre est-elle maintenant entrée assez profondément dans le passé pour fournir des thèmes à l'art littéraire? (Ainsi a-t-il fallu attendre le règne de Louis-Philippe pour que Victor Hugo chantât les batailles napoléoniennes.) D'autres raisons encore, plus éloignées de la littérature, ont-elles favorisé la diffusion de ce livre? Commençons par le lire. Les réponses à ces diverses questions viendront peut-être au cours des réflexions qu'il nous suggérera.

A l'ouest rien de nouveau, c'est une phrase du communiqué allemand, celle qui correspond à notre « Rien à signaler sur le reste du front ». Rien de nouveau, si ce n'est qu'un homme a été tué d'une balle au parapet d'une tranchée, qu'une patrouille a laissé quelques morts sur le terrain, dans les fils de fer barbelés ou dans les trous d'obus, que dans chaque compagnie, dans chaque section, les survivants se

serrent un peu plus étroitement les uns auprès des autres, à mesure qu'ils sont moins nombreux. On a dit d'*A l'ouest rien de nouveau* que c'était une réplique des *Croix de bois*. C'est assez vrai. D'un bout à l'autre, le récit du soldat allemand auquel l'auteur a donné le nom de Paul Baümer fait penser aux aventures de Sulphar et de ses amis. Le livre de M. Erich Maria Remarque est aussi simple, aussi humain, aussi émouvant que le chef-d'œuvre de M. Roland Dorgelès. On se demande d'ailleurs s'il est possible de faire autrement un bon livre sur la guerre. Peut-être n'y en avait-il qu'un à écrire. M. Dorgelès l'a fait en français, M. Remarque en allemand. La guerre, vue de la tranchée, n'offrirait-elle qu'un domaine limité à l'art littéraire?

Tout d'abord, il faut observer que le prosateur, — nul poète ne s'y est encore essayé — doit renoncer à traduire les sensations extraordinaires qui frappent l'ouïe et la vue de l'homme dans la guerre moderne. Nous sommes de ceux qui n'ont pas été témoins des bombardements d'artillerie que connaissent les anciens combattants. Nous avouons que nous ne nous en faisons aucune idée. C'est une chose que nous n'imaginons pas plus qu'un typhon dans le Pacifique, ou une tempête de sable dans le Sahara, faute de l'avoir éprouvée. Et comme la tempête, c'est probablement une chose qui ne peut être ni décrite, ni même évoquée de façon à pénétrer l'entendement. Seuls, ceux qui ont vu la terre s'ouvrir sous des explosions, des arbres broyés par le fer et le feu, des maisons anéanties, peuvent rendre un sens aux mots qui retracent ce spectacle. L'imagination des autres est impuissante devant ces mêmes mots, et les comparaisons avec une rafale, un ouragan, un cyclone, prennent vite figure de poncifs, du moment que leur réalité nous échappe. Aussi les bons écrivains de la guerre se gardent-ils d'en abuser. L'horreur de la bataille est suggérée plutôt que décrite. Nous la devinons par ses effets. Nous savons, M. Remarque nous le dit après M. Dorgelès et quelques autres, que les jeunes hommes qui n'ont jamais vu le feu ne supportent pas du premier coup cette épreuve, que leur corps s'y refuse, même si leur âme l'affronte. C'est indirectement, à travers cette réaction de l'être humain, que nous prenons conscience de ce domaine de l'épouvante, dont nulle image ne peut être donnée.

Mais si le fait même de la guerre nous est ainsi dérobé, que reste-t-il dans les livres de ce genre? Il reste un étonnant mélange de grandeur et de misère : la vie quotidienne du soldat aux portes de la mort. La grandeur est faite de cette présence perpétuelle de la mort. Dans l'existence normale, la mort ne paraît que rarement ; on peut compter ses coups, dans une famille ou dans un cercle d'amis ; ils sont le plus souvent espacés et ne frappent pas toujours à l'improviste. A la

guerre, la mort est toujours là. Tout ce qui retient un homme à la vie et qui lui fait souvent oublier sa destinée, attaches familiales, amitiés, projets, ambitions, tout cela semble rompu d'avance. La partie avec la mort est engagée, comme si elle dépendait d'un coup de dés. C'est ce que M. Remarque a exprimé avec une grande force, dès les premières pages de son livre ; c'est ce qui en fait surtout la beauté.

Mais en même temps, les hommes sur qui cette menace pèse à chaque minute sont soumis aux épreuves physiques les plus pénibles. Aussi, pour peu que la menace s'éloigne, n'ont-ils d'autre souci que de retrouver quelque bien-être matériel. Quand le corps n'en peut plus, il n'y a rien qui vaille un bon lit ou un bon déjeuner. On se souvient du cri de soulagement poussé par le Gaspard de M. René Benjamin quand il s'enfonce dans les draps frais de son lit d'hôpital. Les soldats allemands de M. Remarque n'ont pas d'autre désir, avec celui d'un plat de viande aux haricots. Faut-il s'en émerveiller, avec ceux qui s'écrient : « Vous voyez bien que ce sont des hommes comme nous »? Que l'animal humain soit le même partout, quand la faim et le sommeil se sont emparés de lui, ce n'est pas une découverte. Ce qui est peut-être nouveau, c'est que tant d'hommes, en même temps, aient été ramenés d'un seul coup à cette existence brutale. Cela, c'est le fait de la guerre moderne, de la guerre d'enfer, comme dit M. Alphonse Séché : celle qui transporte tout entière dans de monstrueuses batailles toute la population mâle d'un pays.

Là réside en réalité le drame de la dernière guerre ; et c'est ce drame qui fait l'objet de livres comme les *Croix de bois* ou *A l'ouest rien de nouveau*. Les hommes jetés dans les tranchées et sous la mitraille ne sont pas des soldats de métier qui ont choisi une carrière aventureuse : ce sont des paysans, des ouvriers, des bourgeois, qui ont quitté leurs affaires et leurs familles pour venir se battre, et peut-être mourir. Même les plus jeunes, ceux qui n'avaient pas encore de profession, sont détachés de la vie qu'ils avaient commencée. *A l'ouest rien de nouveau* est, spécialement, le roman de ces jeunes combattants. M. Remarque est parti pour le front en 1916, à l'âge de dix-huit ans. Dans le déracinement général, il pense que sa génération est à plaindre entre toutes. « Pour nous qui avons vingt ans, fait-il dire à son héros, tout est particulièrement trouble... Les soldats plus âgés sont, eux, solidement reliés au passé ; ils ont une base, ils ont des femmes, des enfants, des professions et des intérêts déjà assez forts pour que la guerre soit incapable de les détruire. Mais nous, avec nos vingt ans..., nous n'avions pas encore de racines. La guerre, comme un fleuve, nous a emportés dans son courant. Pour les autres qui sont plus âgés,

elle n'est qu'une interruption. Ils peuvent penser à quelque chose en dehors d'elle. Mais nous, nous avons été saisis par elle et nous ignorons comment cela finira. Ce que nous savons, c'est simplement, pour le moment, que nous sommes devenus des brutes d'une façon étrange et douloureuse... » On pourrait objecter à M. Remarque que, pour les hommes qui avaient déjà fondé une famille le sacrifice était encore plus douloureux. Mais il est difficile d'établir des comparaisons en de telles matières. La guerre, assurément, a jeté la génération qui eut vingt ans en 1918 dans un désarroi dont les signes ne nous ont pas manqué depuis dix ans. C'est pourquoi le témoignage de M. Remarque est précieux, à côté de celui que M. Dorgelès nous a donné, au nom de la génération précédente.

Faut-il ajouter que M. Remarque a gardé de la guerre une horreur égale à celle que peut éprouver M. Dorgelès? C'est le contraire qui serait étonnant. Il est même probable que beaucoup d'anciens combattants allemands pensent comme lui. Seulement, cette condamnation de la guerre perd un peu de sa valeur, du fait qu'*A l'ouest rien de nouveau* est un livre de vaincu. Il évoque la dernière année des hostilités, jusqu'aux semaines qui ont précédé la débâcle. Les plaintes que le soldat allemand y fait entendre font parfois penser au « Je n'ai pas voulu cela » du kaiser. Et si ce livre nous représente, avec une grande fidélité, une époque déterminée de la guerre sur le front allemand, d'autres époques, celle de l'entrée à Louvain et à Senlis par exemple, pourraient être représentées dans d'autres livres avec une fidélité non moins égale. On n'exprime pas tous les états d'âme d'un peuple dans un seul livre. L'accent de vérité d'*A l'ouest rien de nouveau* est indéniable. Il n'ôte rien de sa sincérité au cri de guerre des Walkyries.

Cette réserve était d'autant plus nécessaire que le succès du livre est plus grand, non seulement en Allemagne, mais en Angleterre et en France. Car il est facile de voir le parti qu'on en peut tirer, sous prétexte d'admiration littéraire. Ces soldats allemands, qui souffraient autant que les Français dans les tranchées, avaient-ils de la haine pour ceux qu'ils devaient tuer? M. Remarque nous indique que certains d'entre eux ne le faisaient pas de gaieté de cœur. Nous ne devons pas douter que son héros, s'il ne mourait pas à la dernière page, fraterniserait volontiers aujourd'hui avec ses anciens ennemis. De fil en aiguille, on voit où mènent les souvenirs de guerre de M. Remarque, pour qui veut les interpréter. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour nous faire observer quelles consonances françaises a, par ailleurs, le nom de cet écrivain? Quelle touchante coïncidence si, par hasard, M. Remarque était d'origine française, descendant par

exemple de protestants exilés par la Révocation de l'Édit de Nantes ! Il est vrai que, si l'on serrait ce problème onomastique de plus près, on découvrirait peut-être que ce nom étranger, même dans notre langue, ressemble étonnamment à l'anagramme de Krämer... Quoi qu'il en soit, et sans mettre en doute les intentions de M. Remarque, on peut bien dire que nous ne pouvons pas juger son livre sans arrière-pensée : car nous le voyons répandre par centaines de mille dans toute l'Europe au moment même où la politique allemande peut se servir fort efficacement de certaines idées qu'il contient. Ce n'est pas notre faute si le traité de Versailles nous laisse moins libres que les traités de Westphalie d'admirer la littérature d'outre-Rhin.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LE COTÉ PHYSIOLOGIQUE DE L'AVIATION

Notre jeunesse est nettement « emballée » pour l'aviation : nos jeunes gens brûlent de devenir, eux aussi, des « As » comme ceux dont le nom brille d'un éclat justement mérité. Mais, au moment où cet enthousiasme atteint un degré très élevé, peut-être n'est-il pas inutile de préciser un peu le côté physiologique du métier d'aviation, afin que les futurs navigateurs de l'air ne se lancent dans l'atmosphère qu'en toute connaissance de cause, sachent bien les risques qu'ils peuvent courir, et que la physiologie permet de définir et de souligner. Ce n'est pas pour les décourager de la carrière aérienne, au contraire : une fois qu'ils connaîtront bien les dangers auxquels ils se trouvent exposés, ils ne seront que mieux armés pour y faire face.

Rappelons, avant tout, que la physiologie n'est ni la médecine, ni l'hygiène : la physiologie est l'étude du *fonctionnement* de ce mécanisme merveilleux, à la fois si simple et si complexe, qu'est le corps humain, avec tous les organes destinés, les uns à assurer la respiration, la circulation du sang, la digestion, les autres la faculté de recevoir, par l'intermédiaire de nos cinq sens, l'impression des objets extérieurs. La physiologie nous apprend, en même temps, le rôle fondamental du système nerveux destiné à contrôler et à commander, au moment convenable, le fonctionnement normal de la machine. L'hygiène, elle, est l'art d'entretenir en bon état le mécanisme humain. Quant à la médecine, elle a pour but de découvrir les causes des « pannes » qui peuvent s'y produire : c'est l'art du diagnostic ; et,

une fois ces pannes découvertes, elle doit y remédier par des réparations qui sont les « traitements » et surtout, la guérison, son objet suprême.

* * *

Dans l'intention de bien poser la question qui nous occupe aujourd'hui, remarquons tout de suite un fait essentiel : l'homme n'est pas bâti pour « aller vite », pour faire de la vitesse à la surface de la terre, pas plus qu'il n'est bâti pour voler dans l'air comme les oiseaux ou pour vivre et voyager sous l'eau comme les poissons. Son unique moyen de locomotion est réduit, par la nature, à ses deux jambes : il est donc, au point de vue de ses déplacements, l'un des moins avantagés parmi les êtres vertébrés.

Mais, à défaut d'organes de locomotion rapide, l'homme a « son cerveau » ; son intelligence supplée à l'insuffisance mécanique de ses ressources naturelles. Grâce à l'avion qui, ne l'oublions pas, a frisé, dans des essais remarquables, la vitesse de 500 kilomètres à l'heure et atteint l'altitude de 12 500 mètres, il ne connaît, pour ainsi dire, plus de limites à ses exploits.

Toutefois, ces vitesses et ces altitudes, il ne les atteint que par des moyens artificiels : du moment que la nature ne l'a pas bâti « pour aller vite », ces vitesses, quand il les réalise, ne sont pas sans offrir quelques inconvénients du point de vue de son organisme qui n'a été ni conçu, ni construit de façon à les subir d'une façon courante. L'homme se trouve donc avoir à lutter contre les conséquences de la *vitesse* trop grande et de l'*ascension* trop rapide vers les hautes régions atmosphériques où il devra respirer, vivre et agir dans un air dont la pression est de plus en plus faible.

Vitesse et ascension sont donc deux conditions « hostiles » dont l'étude est à la base de la physiologie des aviateurs. Parlons d'abord de la *vitesse*.

Nous savons tous, d'après les notions de mécanique élémentaire acquises dans nos études, que la *vitesse* d'un corps en mouvement est le rapport entre l'*espace* parcouru par ce corps, et le *temps* employé à le parcourir. L'espace est donc le produit de la vitesse par le temps, ce qui s'exprime par la formule très simple : $E = V \times t$.

Mais cette formule, idéalement simple, ne correspond jamais à ce qui se passe dans le réel. En pratique, le mouvement uniforme n'existe pas : il n'est qu'une conception théorique, comme celle d'un plan sans épaisseur ou d'un point sans dimensions. Quand nous disons : cet avion a une vitesse de 250 kilomètres à l'heure, nous voulons exprimer simplement qu'au bout d'une heure, il a parcouru

250 kilomètres ; mais, ces 250 kilomètres, il les aura « couverts » avec des alternatives d'accélérations et de ralentissements successifs. 250 kilomètres est donc un chiffre qui mesure sa vitesse *moyenne*, alors que sa vitesse *réelle* a pu varier à chaque instant de son voyage.

Or, pendant ce déplacement au cours duquel la vitesse varie, quelle est la situation de l'aviateur? Effectue-t-il un travail mécanique que l'on puisse mesurer? Non. Il reste fixé sur son siège, et il doit y demeurer fixé, sans quoi il ne pourrait avoir le sentiment des vicissitudes de l'engin qu'il pilote. C'est une conséquence du « principe de l'inertie » qui est à la base de la mécanique et qui nous dit : « un corps en repos ou en mouvement y reste jusqu'à ce qu'il en soit tiré par l'intervention d'une force étrangère. »

Ces « forces étrangères », génératrices des accélérations ou des ralentissements, le corps humain les ressent : l'aviateur en a la sensation très nette, sensation qui se manifeste à lui par les variations de la pression que son corps exerce sur le siège où il est assis, ou sur le dos par lequel il est également en contact avec son véhicule. Tant que le mouvement de l'avion demeure horizontal et sa vitesse uniforme, cette sensation ne se manifeste pas ; mais dès qu'il y a variation de vitesse ou mouvement en ligne courbe, elle se produit très nettement, surtout dans le cas des mouvements curvilignes sur le parcours desquels apparaît la *force centrifuge.*

Dans les cas de virage brusque, de descente en vrille, de trous d'air, de *looping*, la manifestation de cette force centrifuge équivaut à un véritable *choc;* et ce choc est une cause de malaise, de syncope même pour un aviateur non averti ou dont la résistance physique est insuffisante.

Il résulte d'expériences très scrupuleusement conduites que dans un cabrage de l'appareil, la force centrifuge arrive à *doubler* instantanément le poids du pilote en l'appliquant plus fortement sur son siège. Dans un *looping*, la valeur de ce coefficient d'augmentation peut atteindre et même dépasser le chiffre 3. Ces expériences ont été faites à bord d'un avion faisant un peu plus de 100 kilomètres à l'heure. Aujourd'hui que la vitesse de 200 est courante, les accroissements, qui sont comme les carrés de vitesse, sont représentés par des coefficients qui atteignent 4, 5, 6, 9, et même plus.

On conçoit de suite que ces chocs puissent avoir sur l'organisme des répercussions inévitables et dangereuses.

*
* *

Notre corps, en effet, est constitué de deux parties bien distinctes. D'abord une carcasse, une sorte de cage, de charpente solide qui est

le *squelette;* ensuite les *organes* renfermés dans le crâne, dans la cage thoracique et dans l'abdomen.

Les parois thoracique et abdominale du squelette ont pour rôle d'assurer les positions respectives et le jeu d'organes qui diffèrent encore plus par leurs fonctions que par leurs formes. Le système nerveux central doit recevoir et coordonner les sensations reçues de l'extérieur, et présider à la faculté de penser, de réagir, d'ordonner les divers mouvements, qu'ils soient raisonnés ou réflexes. L'appareil respiratoire a pour fonction de prendre à l'air son oxygène ; le cœur doit lancer le sang dans tout l'organisme par le double réseau des artères et des veines. Enfin, toute la masse viscérale enfermée dans l'abdomen : foie, rate, estomac et intestins, a pour devoir de choisir, dans l'apport des aliments, les matières les plus propres à assurer la subsistance et l'entretien du tout.

Mais tous ces organes ne sont pas reliés d'une façon rigide à l'enveloppe solide, au squelette : ils lui sont fixés par des liaisons élastiques, et, par suite, ne possèdent, à l'intérieur du corps, qu'une fixité relative. Quels seront sur eux, s'ils sont usés ou insuffisamment résistants, les effets de ces *chocs* aériens dont nous avons parlé?

D'abord simplement désagréables, ces chocs finissent par devenir dangereux, car chez ces sujets-là, la sensibilité nerveuse est surexcitée. L'innervation de la masse thoracique et abdominale est, en effet, réalisée par le système des nerfs pneumo-gastrique et sympathique qui ordonnent la motricité, la sensibilité de tous ces organes. Dans ces conditions, un mouvement brusque et intense, un choc infligé subitement à l'ensemble des viscères produira, sur ces nerfs, une excitation qui pourra, suivant son degré de violence ou de spontanéité, amener un ralentissement ou même une suspension temporaire des mouvements du cœur ou du fonctionnement des poumons. On voit, par ce qui précède, que la *vitesse*, avec ses variations, joue un rôle capital dans la physiologie de l' « homme volant ».

*
* *

Toutefois, il est un autre facteur dont l'importance est plus grande encore, puisqu'il peut agir sur la *vie* même de l'aviateur : c'est la variation rapide de l'altitude.

Chaque fois qu'on s'élève dans l'atmosphère, les lois de la physique nous disent que la pression de l'air diminue. Cette diminution suit une progression géométrique alors que l'altitude augmente simplement en progression arithmétique. Dès qu'on atteint une altitude un peu forte, la masse d'oxygène contenue dans un même

volume d'air décroît : à 5 500 mètres, elle n'est plus que la *moitié* de ce qu'elle est au niveau du sol ; à 10 500 mètres, elle n'en est plus que le quart, ce qui est une proportion tout à fait insuffisante pour l'entretien de la vie. En outre, à ces hauteurs, le froid se fait sentir, et l'on y observe souvent des températures de — 15°, — 20°, — 30° et même moins.

L'aviateur, du fait de toutes ces circonstances, est donc soumis à un *mal de la hauteur* qui s'accentue à mesure qu'on s'élève davantage. Sa force musculaire diminue très vite, son pouls s'accélère, ses oreilles bourdonnent. Vers 6 000 mètres, il ressent des palpitations de cœur et une torpeur générale. Au-dessus de 7 000 mètres, il est pris de vomissements ; au delà de 8 000 mètres, une somnolence le saisit, sa langue se paralyse, il est envahi par le froid et pris de tremblements. L'avion monte-t-il encore? des filets de sang coulent des narines et de la commissure des lèvres, qui sont bleues et tuméfiées. Le rythme respiratoire devient insensible ; l'engourdissement se transforme en un sommeil invincible qui peut, dans des cas heureusement rares, se terminer par la mort. Le froid des grandes altitudes agit aussi d'une façon terrible ; mais le grand facteur est le manque d'oxygène.

Dès lors, le remède est simple : c'est l'inhalation d'oxygène, à l'aide d'un masque respiratoire, dès qu'on vole à plus de 4 000 mètres. Les aviateurs l'emploient couramment, en même temps que des « vêtements chauffants » pour combattre le froid.

Mais la *rapidité* de la montée ou de la descente est plus dangereuse encore. Un aviateur met à peine quinze minutes à descendre de 6 000 mètres, c'est-à-dire à passer dans une atmosphère dont la pression varie ainsi *de plus de moitié*. Alors les battements du cœur deviennent désordonnés ; il faut au pilote une volonté presque surhumaine pour « tenir » dans ces conditions, et, souvent, après l'atterrissage, on est obligé de le « porter » littéralement : on constate alors chez lui une augmentation grave de la tension artérielle.

On voit, par cela, qu'il faut un entraînement graduel, joint à une résistance naturelle considérable, pour embrasser cette carrière d'aviateur si glorieuse et, par suite, si pleine d'attraits.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE PALMADE

M. Maurice Palmade est né en 1886. *Il a quarante-trois ans. Il marque le pas. Et il est fondé jusqu'à un certain point à accuser l'injustice du destin. Car, enfin, M. Laurent Eynac, ministre de l'Air, qui est son cadet de quelques jours, a appartenu sept fois aux conseils du gouvernement, et M. Lucien Lamoureux a été grand maître de l'Université, alors qu'il n'a pas quarante et un ans, et M. Pierre-Étienne Flandin, qui a tout juste quarante ans, entra dans le ministère Millerand voici dix ans et fut ministre du Commerce, et M. Georges Bonnet, qui est le cadet de M. Pierre-Etienne Flandin, a déjà été ministre des Finances, comme Colbert, et voici de cela quatre ans bien sonnés. M. Maurice Palmade a donc le droit de maudire les dieux. Aurait-il un bel avenir derrière lui? Il est vrai qu'une sorte de mauvais destin semble s'acharner à le poursuivre. Il y a quelques années, il fut candidat — en plein Cartel — au poste éminent de rapporteur général du budget, et la droite eut de lui une telle peur qu'elle vota pour M. de Chappedelaine. M. Palmade fut battu à une voix de majorité. Et voici que, par un juste retour des choses d'ici-bas, M. Palmade triomphe aujourd'hui, de M. François Pietri, encore à une voix de majorité, et fait voter une motion sur les dettes qui n'a, comme cela, l'air de rien, mais qui est une machine de guerre contre le cabinet, une manière de machine infernale jetée sous les pas de M. Poincaré. M. Palmade est*

le Saint-Réjant et le Fieschi tout à la fois de l'union nationale. Que de titres à la reconnaissance du Cartel! A dire le vrai, rien ne semblait prédisposer M. Maurice Palmade, dès son jeune âge, à être plus spécifiquement cartelliste. Il fut un bon élève, et obtint par son labeur les plus flatteurs et le plus nobles emplois donnés au concours. Il était professeur à la faculté de droit de Bordeaux, ce qui lui vaut une certaine autorité, et, jusqu'à un certain point, la considération même de M. Poincaré. Mais quoi! M. Palmade n'est point le seul de son espèce, et la république des professeurs a quelque peu galvaudé dans le Cartel l'éminente dignité universitaire. Il y a là M. Antonelli, M. Brunet, M. Bilié, M. Mallarmé, sans parler de M. Nogaro et de l'excellent Germain Martin, et même de M. Gignoux, qui a siégé de l'autre côté de la barricade. Mais, enfin, M. Palmade s'est agrégé volontairement et non point par distinction à la république des professeurs. Il n'est ni boursier ni fils d'instituteur. Son père était un brave médecin de la marine, sévère mais juste, qui ne savait point quelle destinée serait celle de son nom dans les fastes de son pays. Pourquoi M. Palmade est-il radical-socialiste? Car, lorsqu'on n'est point radical-socialiste par abandon, par réflexe intime, parce qu'on est né pour le café du Commerce et qu'on n'a pas de plus noble moyen, on est radical-socialiste par naïveté ou par ambition. Comment M. Palmade l'est-il? Il a l'air candide d'un bon élève empressé, mais ses intimes assurent qu'il a une haute idée de sa valeur, et qu'il est pressé de s'affirmer. Il faut dire aussi que la Charente-Inférieure est un département où il est difficile d'être élu si l'on n'est radical-socialiste. Durement égalitaire et jacobin anti-clérical, le paysan d'Aunis et de Saintonge aime que cette égalité soit proclamée par un régime fort, autoritaire, quelque peu sectaire. Il adore les gouvernants à poigne et se soumet volontiers aux mots d'ordre. Seulement, il aime à tenir le manche. Il ne faudrait pas que M. Palmade se trompât et qu'il se fourvoyât dans l'opposition, à l'écart des faveurs du pouvoir. La Saintonge n'aime pas les vaincus. M. Palmade, d'ailleurs, était plutôt destiné à représenter Rochefort, où son père était honorablement connu et où ses jeunes lauriers avaient laissé un souvenir flatteur. Hélas! il se trouvait à Rochefort un sortant du nom de Pouzet, et Maurice Palmade, député sortant élu en 1925 *sur la liste du Cartel, dut, après le retour au scrutin d'arrondissement, porter son camp à Saintes. L'entreprise était hasardeuse. Saintes est, de tous les arrondissements de la Charente-Inférieure, celui où survit une force de droite solide et compacte, celui aussi où une tradition d'ordre social se perpétue à peu près intacte.*

Pour les gens de Saintes, Palmade, de 1925 *à* 1928 *était allé un peu trop à l'extrême gauche. Aussi, il faillit être battu. Car il y avait là-bas*

un rusé compère, le dénommé Albert Favre, qui lui donna du fil à retordre, et qui, s'il n'avait pas voulu rapiner sur les finances, eût privé la Chambre de 28, *sans recours ni miséricorde, du jeune et talentueux Maurice Palmade. Enfin, Palmade fut élu. Il avait triomphé avec le Cartel en* 1924. *Il revenait en* 1928 *avec le Cartel, mais c'était, hélas, pour voir son parti persiflé, et assister à l'apothéose, place Beauvau, d'André Tardieu. Qu'André Tardieu soit ministre de l'Intérieur, c'est une chose que le parti radical ne peut supporter, et de là cette opposition exaspérée, fébrile, incessante et maladroite menée sans paix ni trêve contre le cabinet. Dix, vingt Bonnefous ne gêneraient pas la rue de Valois. Mais si l'on ne veut pas la mort des radicaux, il faut les ramener place Beauvau. Palmade, soldat discipliné, à la saintongeoise, s'y emploie, nous avons vu avec quel dévouement subtil. Certes, sa motion n'aurait point passé, si M. Bellanger, fidèle exécuteur des volontés de M. Mandel, n'avait abandonné le ministère avec M. Charles Reibel. Mais, enfin, il triomphait. Pour l'honneur, car M. Palmade sait que, de cet effort, jamais son cœur juvénile, à la fois timide et ardent, ne doit recueillir le fruit. Plusieurs choses s'y opposent, en effet. D'abord, le Destin, sur le livre duquel il semble être marqué en lettres d'or que M. Palmade ne sera point ministre. Puis, un certain je ne sais quoi, une certaine intuition des choses, un certain aspect extérieur, qui fait qu'on ne se figure point M. Palmade, cessant de hanter les couloirs d'un air pressé, documenté, anxieux, et devenu ministre. Enfin ceci, que M. André Hesse est ministrable, ayant été par ailleurs déjà ministre deux fois, ou presque, et que ceci doit suffire à la gloire de la Charente-Inférieure. M. Palmade, qui tient ferme sur une position du Cartel, a donc toutes les apparences du désintéressement. Mais il voudrait bien quelque chose de plus solide...*

***

Le Théâtre : *Les malheurs de la Comédie-Française.*

Voici des années qu'à cette place nous parlons avec mélancolie de la Comédie-Française. Avec tous les ménagements possibles, ainsi qu'il est de règle au chevet d'un malade, qu'on a toujours peur d'effrayer. La Comédie-Française, en effet, est malade. Cette saison, le mal a empiré si brusquement qu'il est devenu impossible de le cacher, même au malade. Il a fallu l'alerter, le convaincre de la gravité de son état, et de l'urgente nécessité de faire appel aux traitements rapides et énergiques, sous peine de crise qui serait très probablement mortelle.

Le mot semble fort. Un examen rapide montrera s'il est exagéré.

Les éléments à considérer sont divers. Il y a la politique, c'est-à-dire les rapports avec l'État qui, en échange de peu, exige beaucoup. La libre disposition d'un immeuble, une maigre subvention, et en fait le ministre est le maître. Il ne s'agit pas aujourd'hui de réformer l'institution jusqu'en ses fondements, il s'agit de parer au plus pressé, c'est-à-dire de l'empêcher de mourir, de la maintenir en vie jusqu'à ce qu'on puisse d'autre part améliorer l'État. Car ce n'est évidemment pas par la refonte de la Comédie-Française qu'on devra commencer une refonte de l'État ; et si l'on veut que l'État puisse améliorer un jour la Comédie-Française, il faut qu'il reste encore une Comédie-Française.

Or, celle-ci est parfaitement en risque de mourir, par cette faute d'argent dont Panurge a dit qu'elle est douleur non pareille.

Les divers autres côtés de la question : administrateur, comédiens, répertoire et public, se ramènent tous ou à tout le moins sont subordonnés provisoirement à celui-ci : la Comédie-Française fait de mauvaises affaires.

Ce n'est pas la première fois dans son histoire. Déjà, au temps du romantisme et du baron Taylor, on connut des difficultés du même ordre, dont les curieux trouveront la relation dans l'excellent petit livre de Mme Dussane.

La Comédie-Française fait de mauvaises affaires pour deux raisons. Parce que son budget est mal administré, et parce qu'elle ne fait pas de recettes suffisantes.

On a rappelé ici même, à propos du livre de M. Marcerou, le fonctionnement complexe de cette institution modelée par les siècles. En principe, elle devrait être administrée par les comédiens eux-mêmes, co-propriétaires responsables de l'entreprise sous le contrôle et en quelque sorte le conseil de l'administrateur délégué par l'État. En

fait, un coup d'État accompli au lendemain de la victoire électorale du Cartel a remis l'administration aux mains d'un conseil restreint dominé par l'influence de quelques comédiens ambitieux, et mené complètement par l'administrateur. Celui-ci n'a même pas la peine de diviser pour régner ni de jouer des ambitions rivales ; le pouvoir tombe naturellement en ses mains du fait de l'anarchie morale où se trouvent la troupe et la maison.

Il en va de même en ce qui concerne le répertoire. Là aussi, les comédiens devraient en principe être les maîtres ; c'est le comité de lecture simplement présidé par l'administrateur qui choisit les ouvrages, et chaque fois que ce principe est discuté, on répond qu'il est indiscutable puisque les comédiens sont pécuniairement responsables. Comment pourrait-on les contraindre à payer, le cas échéant, les frais d'une mauvaise gestion qui ne serait pas assumée par eux-mêmes?

Là encore, c'est en fait l'administrateur qui fait ce qu'il veut. Quand il se plaint du contraire, on est en droit de lui répondre que ce n'est jamais à la liberté des comédiens qu'il sacrifie son autorité ou son goût, mais à des influences politiques, soit qu'elles s'exercent directement, soit que dans la plupart des cas elles se manifestent par les exigences d'un acteur bien en cour ou beaucoup plus souvent d'une actrice toute-puissante.

Pour ce qui va du public, il est clair que cet élément est commandé par les deux autres. Les comédiens (on parle de ceux qui sont intelligents, compétents et désintéressés) sont les premiers à se plaindre de la bassesse où il est tombé. Mais il est clair que le public est de moins en moins choisi et délicat parce qu'on lui montre de plus en plus de mauvais acteurs dans de mauvaises pièces.

Il est encore, et c'est ici que le bât blesse à vif, de plus en plus clairsemé. Comme tout le monde le sait et le voit, les responsables ont tenté d'autant plus d'abuser l'opinion et de soutenir le contraire. Ces communiqués officiels n'ont jamais servi qu'à masquer les défaites. En fait, dépenses ruineuses d'un côté, recettes désastreuses de l'autre, la maison est aujourd'hui menacée d'une manière de faillite à brève échéance. Dès maintenant, les initiés ont coutume de dire que les comédiens vivent sur leur capital et auraient plus tôt fait de vivre de leurs rentes, c'est-à-dire que le budget n'est bouclé que grâce aux intérêts que produisent les sommes retenues aux sociétaires sur les parts annuelles et capitalisées au fonds social jusqu'au jour de la mise à la retraite. Enfin, ces dernières années, le déficit n'a été comblé que par les énormes amendes infligées aux sociétaires qui quittent la maison. Si M. Fresnay et M. Luguet ne paient pas cette année, on se demande ce que sera la part de bénéfices à la fin de la campagne.

Alors, les comédiens mal payés, lassés de vivre dans une anarchie morale et matérielle, s'en vont les uns après les autres. On a remar-

qué qu'on pourrait composer une troupe plus complète que celle qui reste à la Comédie rien qu'avec les transfuges. Quand il s agit de recruter les sociétaires de demain, on ne trouve guère plus que des doublures, ou de riches actrices sans emploi.

Le péril est devenu si pressant que le monstre anonyme qu'on appelle l'opinion s'est ému. Des écrivains, la plupart complètement désintéressés, c'est-à-dire n'ayant ni pièce à faire accepter ni maîtresse à faire engager, se sont réunis et accordés spontanément et sont tombés d'accord sur le plus pressant remède : confier la barque en péril à un pilote honnête, énergique et compétent. Ce phénomène existe donc? C'est ce que nous regarderons avec soin la prochaine fois, puisque cette initiative va être le grand événement de l'été.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA RATIFICATION DES DETTES DE GUERRE. — *Les États-Unis persistent dans l'attitude qu'ils ont adoptée : ils ne veulent pas considérer que leurs débiteurs sont en même temps les créanciers de l'Allemagne.*

Le 16 juin, ils font demander au gouvernement français si l'accord Béranger-Mellon sera ratifié avant le 1er août, et ils rappellent qu'à cette date arrive l'échéance des 400 millions de dollars des stocks.

Le 18, le président Hoover déclare expressément que les Etats-Unis ne connaissent pas le plan Young, qu'ils n'ont pas à le signer. Ils n'ont qu'un débiteur, la France.

Longuement, en cinq séances, M. Poincaré plaide, devant la Commission de la Chambre, le dossier de la ratification. Il faut ratifier, dit-il, parce que nous ne pouvons pas faire autrement, et qu'à reprendre les négociations, nous risquerions peut-être de subir des conditions pires (21-27 *juin*).

Le 23, les anciens combattants manifestent contre la ratification, à Paris, devant le Soldat Inconnu. Le communiqué du ministre de l'Intérieur s'efforce de diminuer l'importance de la manifestation.

On n'est même pas sûr que le plan Young sera ratifié par l'Allemagne. Le 29 juin, M. Stresemann déclare au Reichstag qu'il fera tout au plus l'affaire d'une dizaine d'années, que l'évacuation de la rive gauche du Rhin va de soi et qu'il ne saurait être question d'établir un contrôle quelconque.

M. Stresemann est évidemment encouragé par les déclarations de

M. Ramsay Macdonald au Sunday Times *qui rangent les Alsaciens et les Lorrains dans les minorités à protéger* (16 *juin*).

La Chambre française a un sursaut : le 27 *juin, après un discours de M. Franklin-Bouillon, elle vote, presque à l'unanimité, un ordre du jour invitant le gouvernement à ouvrir de nouvelles négociations avec Washington pour reporter à une date ultérieure l'échéance des stocks.*

La réponse du gouvernement américain est un peu embarrassée. Elle constitue cependant un refus : le Congrès est en vacances et le Président n'a pas qualité pour reporter l'échéance d'une dette (29 *juin*).

La veille, dixième anniversaire du traité de Versailles, le président Hindenburg a adressé un message au peuple allemand qui qualifie ce jour de « jour de deuil ».

France. — *M. d'Andigné, candidat des groupes de la majorité modérée, est élu président du Conseil municipal de Paris* (17 *juin*). *M. Delavenne, candidat des mêmes groupes, est élu président du Conseil général de la Seine* (19 *juin*).

— *Le maréchal Pétain est élu à l'Académie française en remplacement du maréchal Foch* (20 *juin*).

— *L'autonomiste alsacien Roos, poursuivi pour complot, est acquitté par le jury du Doubs* (22 *juin*). *Le gouvernement annonce une amnistie en Alsace-Lorraine* (25 *juin*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38252.